

**UMR 7324 Cités, TERRitoires, Environnement et Sociétés (CITERES)
Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS)**

PROJET DE FIN D'ÉTUDE

Entre « ghettos », « espaces sûrs » et « gaytrification »

Le cas du quartier parisien du Marais

Pour obtenir le grade d'ingénieur en Génie de l'Aménagement et de l'Environnement
délivré par

**l'École d'ingénieurs Polytechnique de l'Université de
Tours**

Filière « Urbanisme Ingénierie Territoriale »

Présenté par
Pierre Maeso

Janvier 2024

Directrice de recherche : **Laura Verdelli**
Maître de conférences en composition urbaine et projet d'aménagement

« Le Marais c'est mon théâtre intime. Y vivre c'est comme jouer dans une pièce où le passé et le présent se rencontrent. Chaque rue est une réplique, chaque façade une page d'histoire à redécouvrir. C'est le quartier où j'ai composé le théâtre de ma vie. »

Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans.

AVERTISSEMENT

Cette recherche a fait appel à des lectures, enquêtes et interviews. Tout emprunt à des contenus d'interviews, des écrits autres que strictement personnels, toute reproduction et citation, font systématiquement l'objet d'un référencement.

L'auteur de cette recherche a signé une attestation sur l'honneur de non plagiat.

Formation par la recherche, Projet de Fin d'Etudes en Génie de l'Aménagement et de l'Environnement

La formation au Génie de l'Aménagement et de l'Environnement, assurée par le département aménagement et environnement de l'Ecole Polytechnique de l'Université de Tours, associe dans le champ de l'urbanisme, de l'aménagement des espaces fortement à faiblement anthropisés, l'acquisition de connaissances fondamentales, l'acquisition de techniques et de savoir faire, la formation à la pratique professionnelle et la formation par la recherche. Cette dernière ne vise pas à former les seuls futurs élèves désireux de prolonger leur formation par les études doctorales, mais tout en ouvrant à cette voie, elle vise tout d'abord à favoriser la capacité des futurs ingénieurs à :

Accroître leurs compétences en matière de pratique professionnelle par la mobilisation de connaissances et de techniques, dont les fondements et contenus ont été explorés le plus finement possible afin d'en assurer une bonne maîtrise intellectuelle et pratique,

Accroître la capacité des ingénieurs en génie de l'aménagement et de l'environnement à innover tant en matière de méthodes que d'outils, mobilisables pour affronter et résoudre les problèmes complexes posés par l'organisation et la gestion des espaces.

La formation par la recherche inclut un exercice individuel de recherche, le projet de fin d'études (P.F.E.), situé en dernière année de formation des élèves ingénieurs. Cet exercice correspond à un stage d'une durée minimum de trois mois, en laboratoire de recherche, principalement au sein de l'équipe Dynamiques et Actions Territoriales et Environnementales de l'UMR 7324 CITERES à laquelle appartiennent les enseignants-chercheurs du département aménagement.

Le travail de recherche, dont l'objectif de base est d'acquérir une compétence méthodologique en matière de recherche, doit répondre à l'un des deux grands objectifs :

Développer toute ou partie d'une méthode ou d'un outil nouveau permettant le traitement innovant d'un problème d'aménagement

Approfondir les connaissances de base pour mieux affronter une question complexe en matière d'aménagement.

Afin de valoriser ce travail de recherche nous avons décidé de mettre en ligne sur la base du Système Universitaire de Documentation (SUDOC), les mémoires à partir de la mention bien.

REMERCIEMENTS

Je remercie en premier lieu ceux et celles qui ont accepté de participer à l'enquête en répondant à mes questions, en me permettant l'accès à certaines ressources et en m'accordant de leur temps. Je pense surtout aux personnes qui ont accepté le « jeu » de l'entretien, à Paris. Cette étude leur doit beaucoup et j'espère avoir su, ne serait-ce que partiellement, rendre compte de leurs expériences et de leurs parcours.

Ce PFE est dirigé par Laura Verdelli que je remercie chaleureusement pour son aide et son soutien constant durant ces années. Ce travail académique a également bénéficié des conseils et des observations de Rodolphe Perez, chercheur en interactions culturelles et discursives. Je remercie aussi celles et ceux avec qui j'ai échangé et discuté de cette recherche. Je pense en particulier à des collègues urbanistes et à des proches : Hélène Maeso, Thibaut Descourt, Lucie Boivin et Clara Legeay.

SOMMAIRE

PARTIE 1 : ÉTAT DE L'ART

1. Introduction.....	2
2. Cadrage historique et politique de l'émancipation des LGBT et de leur ancrage territorial.....	5
2. Sexualité, identité LGBT et urbanisme : perspectives théoriques et politiques.....	10
2.1 Les safe spaces LGBT : une évolution des espaces urbains vers plus de sécurité et de tolérance	12
2.2 Défier la norme hétérosexuelle : les ghettos LGBT comme espace de résistance.....	13
2.3 La gaytrification : un phénomène complexe à la croisée des dynamiques sociales et spatiales...	14
2.3.1 Un phénomène de gentrification singulier.....	14
2.3.2 Revitalisation urbaine sans gentrification : exemples inspirants de projets inclusifs et diversifiés.....	17
3. Conclusion.....	19

PARTIE 2 : LE CAS DU QUARTIER PARISIEN DU MARAIS

1. Introduction	27
2. Méthodologie de la recherche	30
2.1 L'entretien semi-directif comme outil d'évaluation	30
2.1.1 La grille d'entretien comme outil de recherche : exploration méthodologique de la transformation du quartier	30
2.1.2 Stratégie d'enquête et collecte de données par entretiens dans le Marais : entre confiance, méfiance et négociation	33
2.1.3 L'anonymisation des enquêtés par l'utilisation de prénoms fictifs : méthodes et réflexions personnelles	36
2.2 Objectivation des transformations socio-économiques dans le quartier du Marais : l'intégration de données quantitatives et qualitatives pour soutenir les témoignages recueillis	37
3. Le quartier à travers la voix des habitants, des perspectives scientifiques et des données contextuelles	39
3.1 L'évolution de la construction de l'identité et des dynamiques sociales et culturelles d'un quartier emblématique	39
3.1.1 L'entre-soi, la cohésion et les ambiguïtés : représentations de l'identité du Marais LGBT	39
3.1.2 Conformisme et muséification : évolution des dynamiques sociales et culturelles	41
3.1.3 Héritage LGBT historique et attrait touristique	45
3.1.4 Voisinage et sociabilité	50
3.2 Commerces LGBT et réanimation du centre ville	52
3.2.1 L'émergence du quartier du Marais en tant que pôle du commerce LGBT et son impact sur la gentrification urbaine	52
3.2.2 Les paradoxes de la gentrification du commerce LGBT dans le Marais	58
3.2.3 La mode, l'alternative et l'attrait du Marais : l'influence des LGBT dans la gentrification urbaine	61
3.2.4 Évolution du Marais vers le haut de gamme : transformation commerciale et Fashion Week	64
3.3 Impact des politiques urbaines sur l'évolution démographique et le profil sociologique des habitants	68
3.3.1 Impact des politiques de piétonnisation et de réaménagement de la circulation	68
3.3.2 Évolution démographique et profil des habitants	72
4. Conclusion	76
5. Annexe	79
6. Références bibliographiques	132

TABLE DES ANNEXES

ANNEXE 1 : Grille d'entretien.....	79
ANNEXE 2 : Cartographie des entretiens résidentiels : emplacements et distribution des enquêtés...	81
ANNEXE 3 : Entretien n°1 réalisé le 21/10/2023 : Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans.....	82
ANNEXE 4 : Entretien n°2 réalisé le 21/10/2023 : Pierre, personne âgée de 55 ans, directeur d'un cabinet de recrutement et habitant du quartier depuis 5 ans.....	90
ANNEXE 5 : Entretien n°3 réalisé le 21/10/2023 : Tahina, personne âgée de 25 ans, responsable marketing dans une galerie de design et habitante du quartier depuis 5 ans.....	97
ANNEXE 6 : Entretien n°4 réalisé le 21/10/2023 : Laure, personne âgée de 43 ans, mère au foyer et habitante du quartier depuis 1 an et demi.....	101
ANNEXE 7 : Entretien n°5 réalisé le 21/10/2023 : Lilian, personne âgée de 22 ans, étudiant en école d'ingénieur et habitant du quartier depuis 1 an et 3 mois.....	106
ANNEXE 8 : Entretien n°6 réalisé le 21/10/2023 : Laurence, personne âgée de 56 ans, mère au foyer et habitante du quartier depuis 1 an et demi.....	111
ANNEXE 9 : Entretien n°7 réalisé le 21/10/2023 : Manon, personne âgée de 26 ans, travaille dans le conseil en finance et habitante du quartier depuis 3 ans.....	116
ANNEXE 10 : Entretien n°8 réalisé le 21/10/2023 : Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans.....	120
ANNEXE 11 : Entretien n°9 réalisé le 21/10/2023 : Éric, personne âgée de plus de 57 ans, directeur d'une agence de communication, habitant le quartier depuis 15 ans.....	127

TABLE DES FIGURES

Figure 1 : Percy Jocelyn, évêque de Clogher, gravure de Cruikshank, publiée par H. Fores, 1822.....	15
Figure 2 : Évolution du prix de l'immobilier au m ² à Paris : 3 ^{ème} et 4 ^{ème} arrondissements vs. Paris (1995-2023).....	48
Figure 3 : Superposition des zones symboliques représentant le quartier de Marais à Paris dessinées par les enquêtés de l'étude.....	57
Figure 4 : Plan de circulation Marais-les-îles 2022-23.....	70
Figure 5 : Évolution de la main-d'oeuvre ouvrière en France, à Paris et dans le 3 ^{ème} et 4 ^{ème} arrondissements de Paris (1982-2020).....	73
Figure 6 : Évolution des cadres supérieurs et professions intellectuelles en France, à Paris et dans le 3 ^{ème} et 4 ^{ème} arrondissements de Paris (1982-2020).....	73
Figure 7 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Béatrice : une représentation spatiale individuelle.....	89
Figure 8 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Pierre : une représentation spatiale individuelle.....	96
Figure 9 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Pierre : une représentation spatiale individuelle.....	100
Figure 10 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Laure : une représentation spatiale individuelle.....	105
Figure 11 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Lilian : une représentation spatiale individuelle.....	110
Figure 12 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Laurence : une représentation spatiale individuelle.....	115
Figure 13 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Manon : une représentation spatiale individuelle.....	119
Figure 14 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Daniel : une représentation spatiale individuelle.....	126

TABLE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Évolution du nombre de logements par catégorie du 3 ^{ème} et 4 ^{ème} arrondissement de Paris de 1962 à 2020.....	44
Tableau 2 : Évolution du prix de l'immobilier au m ² : 3 ^{ème} et 4 ^{ème} arrondissements vs. Paris (1995-2023).....	48
Tableau 3 : localisation des commerces gays dans Paris en 1985, 2005 et 2023.....	53
Tableau 4 : Évolution de la population du Marais de 1962 à 2020 : quelques indicateurs.....	72

PARTIE 1 : ÉTAT DE L'ART

1. Introduction

Chaque année, au mois d'août, l'Islande célèbre la marche des fiertés (ou Pride¹) en organisant une fête extravagante dans le centre de Reykjavik. Au fil des ans, l'événement s'est développé d'une manière exponentielle pour devenir le deuxième événement le plus fréquenté du pays. Seules les célébrations du jour de l'indépendance attirent une plus grande foule. Mais ce n'est qu'un des milliers d'événements de ce type, puisque de New York en passant par Sidney, de nombreuses villes célèbrent à la fois l'identité LGBT² et les progrès du mouvement pour les droits des homosexuels. La Pride a joué un rôle important en permettant aux personnes LGBT de se rassembler, de manifester leur fierté et de revendiquer leurs droits dans l'espace public. Au fil des années, la Pride est devenue un événement de plus en plus important et institutionnalisé, qui a contribué à la reconnaissance des personnes LGBT comme une communauté à part entière. Le passage de la Pride à la création des quartiers LGBT a été un processus complexe et multifactoriel, qui a impliqué à la fois des mouvements sociaux, des transformations urbaines et des processus de réappropriation de l'espace public par des groupes sociaux marginalisés. Ce processus a contribué à la reconnaissance et à la visibilité des personnes LGBT dans la ville, tout en leur offrant des espaces de sociabilité et de revendication importants. Ces expressions de fierté, d'activisme et de solidarité sont souvent concentrées dans un environnement urbain spécifique : celui des quartiers LGBT.

La notion de quartier LGBT est aujourd'hui souvent abordée sous l'angle de la gentrification³ urbaine. Colin Giraud, dans son ouvrage *Quartiers gays*, en donne une première définition : « *espaces de visibilité homosexuelle et de concentration commerciale d'établissements spécialisés* » (Giraud, 2014, p.2). Dans une histoire urbaine remontant aux années 1970, telle qu'elle est montrée dans le film *Harvey Milk* de Gus Van Sant, ces territoires ont été créés dans un mouvement d'émancipation et de lutte pour l'acquisition de libertés. « *La construction historique d'un territoire LGBT a trouvé sa force dans la quête*

¹ Manifestation qui se déroule tous les ans en faveur des LGBTQI+. La pride a lieu sous forme de parades festives auxquelles des personnes n'appartenant pas à la population LGBTQI+ participent également.

² L'identité LGBT (Lesbiennes, Gays, Bisexuels et Transgenres) est une construction sociale qui émerge à partir de la diversité des orientations sexuelles et des identités de genre. Elle est caractérisée par une conscience collective, une culture partagée, des luttes pour les droits et des relations sociales spécifiques (famille, amitiés, communautés). (Bourcet, 2019)

³ La gentrification urbaine est un processus de transformation d'un quartier populaire en un quartier bourgeois, impliquant la rénovation de logements anciens, l'arrivée de nouveaux commerces et services, ainsi que l'augmentation des prix de l'immobilier. Les causes sont multiples, mais elles sont souvent liées à l'arrivée de populations aisées en quête de logements à proximité des centres-villes et à des politiques publiques visant à améliorer la qualité de vie des quartiers populaires. Les conséquences peuvent être importantes pour les populations les plus modestes, contraintes de quitter les quartiers gentrifiés en raison de l'augmentation des prix de l'immobilier et de la hausse du coût de la vie. (Le Lévy, 2006)

d'un sentiment de liberté, posé sur des besoins de rencontres, de partage, de participation, vecteurs dont la force est considérable et d'autant plus grande que la population homosexuelle s'est longtemps sentie étrangère à un monde qui se construisait en dehors de sa participation sociale » (Robineau, 2010, p.46). Dès leur développement, ces quartiers ont été familièrement appelés « quartiers gays » en raison de leur forte concentration de résidents gays, de la prédominance de commerces appartenant à des gays et tenus par eux-mêmes, ainsi que de leurs besoins spécifiques en matière de consommation et de divertissements propres à la communauté LGBT. Les mouvements sociaux des années 1960 et 1970 ont donné naissance à une nouvelle culture politique et sociale qui a mis l'accent sur la libération individuelle, la tolérance et la diversité (Grossman, 1995). Cette culture a remis en question les normes sociales en matière de sexe et de genre, ouvrant la voie à l'acceptation de l'homosexualité et des identités de genre non conformes. Ces changements ont influencé la création de quartiers LGBT, qui sont devenus des espaces où les personnes pouvaient exprimer leur identité de genre et leur orientation sexuelle sans crainte de persécution (Giesecking, 2013). Cependant, la création de ces quartiers a également entraîné des réponses négatives de la part de la société, qui les a souvent perçus comme des zones dangereuses et immorales (Katz, 1996). Les politiques publiques ont également joué un rôle dans la création de ces quartiers, notamment par le biais de la gentrification et de l'investissement immobilier (D'Emilio, 1983). L'importance de ces quartiers LGBT est donc double : ils ont permis aux personnes LGBT de trouver un refuge contre la discrimination et de créer des communautés solides, tout en étant le lieu de tensions et de conflits entre la communauté LGBT et la société en général. L'évolution de ces zones et les concepts qui en résultent sont les objets de ce projet de fin d'étude.

Dans le cadre de ma réflexion sur mon projet de fin d'étude, j'utiliserai l'exemple des quartiers LGBT pour questionner le lien entre évolution sociétale et évolution spatiale. L'étude des circonstances psychosociales qui ont contribué à forger l'identité LGBT amèneront à comprendre ensuite comment l'urbanisme s'en est emparé pour infléchir ensuite sa propre politique. Ainsi, ce travail académique examine la relation entre la population LGBT urbaine et l'environnement bâti qu'elle habite mais aussi comment cette relation évolue depuis le XIXe siècle. L'émergence et l'évolution des quartiers LGBT dans l'urbanisme contemporain soulèvent des questions importantes sur la relation complexe entre l'identité de quartier LGBT, les attitudes envers l'homosexualité et l'investissement de l'espace urbain par les personnes LGBT, ainsi que sur les implications de cette gentrification pour les communautés LGBT et l'urbanisme en général. La création de quartiers LGBT n'est pas simplement due à une demande organique de la part des communautés LGBT, mais peut-être influencée par des motivations politiques ou économiques. Cela peut inclure des politiques de gentrification visant à revitaliser des quartiers urbains délabrés ou à attirer des investisseurs immobiliers, qui peuvent utiliser l'identité LGBT comme un outil de marketing ou de promotion de quartier. Cette perspective souligne l'importance de considérer les motivations derrière la création de quartiers LGBT et leurs implications pour les communautés LGBT et l'urbanisme.

Il semble que l'on puisse postuler que la constitution d'une identité de quartier LGBT, et l'évolution de l'attitude envers les homosexuels qu'elle marque, influencent l'investissement de l'espace urbains à plusieurs niveaux : par les personnes LGBT elle-mêmes, les entrepreneurs et investisseurs locaux, les promoteurs immobiliers, les urbanistes et les pouvoirs publics. Il s'agira de voir comment ces aspects influent entre eux. De même, quelles sont les implications de cette gentrification sur l'urbanisme et les communautés LGBT en général ? En effet, dans la mesure où cette évolution de l'espace doit prendre en considération l'ensemble des acteurs et habitants, comment sont prises en compte et expliciter les implications sociales, économiques et culturelles d'un tel phénomène ?

L'hypothèse suivante semble pertinente pour explorer les différents aspects de mon étude et mettre en lumière les mécanismes sous-jacents qui lui sont propres :

Les politiques urbaines et les actions des acteurs locaux, tels que les promoteurs immobiliers, peuvent jouer un rôle important dans la création et la transformation des espaces urbains pour les personnes LGBT en raison de l'augmentation des prix du loyer et de la gentrification culturelle.

Cette hypothèse va guider mon étude, mais sa validation - ou non - ne pourra être assurée que par une enquête approfondie. Dans ce contexte, je vais devoir évaluer les moyens et les ressources disponibles de ce premier travail de recherche pour la collecte des données nécessaires. De plus, compte tenu du temps limité et des contraintes du terrain, je vais être amené à adapter mes objectifs en fonction de la faisabilité de mon enquête. Cependant, je vais faire de mon mieux pour m'assurer que les données collectées soient suffisantes et pertinentes pour valider ou non mon hypothèse.

S'agissant d'un domaine de recherche très vaste, j'ai limité ma recherche à 3 perspectives spécifiques. En premier lieu, ce travail cherche à identifier l'évolution des quartiers LGBT depuis le XIX^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui. En d'autres termes, Je vais étudier les transformations subies par l'espace urbain occupé par les individus LGBT. Ensuite, j'analyserai les perspectives politiques et urbanistiques de ces zones. Enfin, je me pencherai sur les différents concepts propres aux quartiers LGBT et ce qu'ils impliquent. Pour comprendre la construction de l'identité LGBT et sa matérialisation sous forme de quartier, il est important d'étudier comment celle-ci s'est développée à l'intérieur de frontières urbaines physiques clairement définies. La compréhension de la relation entre la sexualité, l'identité et l'espace urbain est un point essentiel de cette analyse.

Pour approcher ce sujet j'ai orienté mes premières recherches sur la genèse des quartiers LGBT tout en ayant choisi de me référer à la définition plus récentes qui est celle de LGBTQI+ ⁴, même si ce n'est pas celle qui au départ est représentative de cette communauté. Par soucis de lisibilité, je me tiendrai à la définition raccourcie qui est LGBT ⁵. Il peut être intéressant de comprendre l'origine de ces quartiers et comment ils ont évolué au fil du temps

⁴ Le sigle LGBTQI+ désigne l'ensemble des personnes n'étant pas exclusivement hétérosexuelles.

⁵ Qui concerne les lesbiennes, les gays, les bisexuels et les transgenres

pour mieux appréhender leur signification actuelle (Castells, 1983; Knopp, 2002). Ensuite, la définition de LGBTQI+ inclut des identités et des orientations sexuelles qui n'étaient peut-être pas explicitement reconnues dans les quartiers LGBT historiques, ce qui peut conduire à une meilleure compréhension de la diversité de la communauté LGBT et de l'évolution de sa reconnaissance et de sa représentation (Duggan, 2002; Halperin, 2012). Enfin, cette approche peut permettre d'explorer les tensions et les conflits qui peuvent exister entre différentes parties de la communauté LGBT en ce qui concerne la représentation et l'identité communautaire (McGarry, 2002; Valentine, 2007).

J'ai choisi de m'intéresser à des pratiques sociales longtemps considérées comme déviantes⁶ dans l'espace urbain et marginalisées. Ce phénomène a conduit à une forme d'auto-ségrégation qui s'apparente à une mise à l'écart aussi bien sociale que spatiale de la communauté LGBT.

2. Cadrage historique et politique de l'émancipation des LGBT et de leur ancrage territorial

L'objectif de cette perspective est de comprendre comment les profonds changements et normes de la société, en particulier dans la seconde moitié du XIXe siècle, ont facilité les premières étapes du développement de ces quartiers LGBT, en créant des espaces sociaux urbains pour les personnes LGBT. S'il s'agit d'une véritable forme de liberté urbaine⁷, celle-ci n'a pas suivi une trajectoire simple. Il semble évident que l'évolution des droits humains pour l'émancipation demeurent soumis à des situations historiques, économiques et culturelles qui peuvent les entraver. La transformation du monde moderne par le développement des techniques et de la production a toutefois fini par aboutir à la création des premières enclaves homosexuelles urbaines clairement reconnaissables dans des villes comme New York, Berlin et Madrid dans les années 1920 (J.-M. Gaillard et A. Lespagnol, 1984). L'influence de la culture et des représentations artistiques associées à l'homosexualité est un aspect important à prendre en compte pour comprendre l'histoire de la communauté LGBT. Elles ont joué un rôle clé dans la façon dont la société perçoit l'homosexualité. Les années folles ont été une période propice à une telle représentation, en raison de l'essor du spectacle et de la culture de cette époque et notamment d'artistes portés par une exploration émancipatrice de la scène. L'imaginaire culturelle de l'homosexualité contemporain en est encore pétri, il suffit de s'attarder à Colette pour en témoigner. Ces représentations ont contribué à façonner la perception de l'homosexualité dans la société et ont influencé la manière dont les personnes LGBT se sont perçues et ont été perçues par les autres. Sur le plan urbanistique, des enclaves urbaines pionnières ont été, dans certains cas, mises à mal par

⁶ « La déviance est sociologiquement définie comme la transgression d'une norme non-conforme des comportements des individus à travers la réaction sociale que suscitent leurs conduites. » (ses.ens-lyon.fr. ; 2022)

⁷ La liberté urbaine est un concept sociologique et urbanistique qui renvoie à la possibilité pour les individus d'avoir accès à la ville et de s'approprier l'espace public de manière libre et autonome. Cette notion a été développée par la sociologue Ana Fani Alessandri Carlos dans son ouvrage *L'Aliénation et la liberté dans la ville* (1994). Selon elle, la liberté urbaine est une condition nécessaire pour que les individus puissent se sentir en sécurité et s'épanouir dans leur vie quotidienne en ville.

l'effondrement du libéralisme dans les années 30 mais leur nombre a augmenté, menant au développement de quartiers LGBT modernes dans presque toutes les grandes villes occidentales.

Pour comprendre à quel point les bouleversements sociétaux du XIXe siècle ont été importants pour la création des quartiers LGBT, il est essentiel de donner un aperçu de la société préindustrielle et du rôle que le sexe et la famille ont joué dans ces sociétés. La révolution industrielle a profondément modifié le rapport à la société par une redéfinition de la place du travail, du lieu d'habitation et de la ville. Elle a remplacé un mode de production qui était essentiellement fondé sur la famille et dans lequel le travail des enfants était crucial pour sa survie (Hobsbawn, 1996). Les rapports sexuels étaient étroitement liés à la procréation, notamment pour des raisons religieuses. Malgré une réalité puritaine où seuls une minuscule élite avait la possibilité d'exprimer leur intimité, leurs sentiments et le plaisir mutuel ouvertement, ces concepts étaient présents et souvent exprimés de manière clandestine. Les hommes et les femmes quittaient la maison de leurs parents pour se marier directement, et la position de célibat telle que nous la concevons aujourd'hui était pratiquement inconnue. Dans ce contexte historico-culturel, il y avait et il y a toujours eu des rapports et échanges homosexuels, mais peu de personnes homosexuelles réellement reconnues car les mœurs se refusaient à une considération publique du désir homosexuel. La société de l'époque n'avait pas le langage approprié, le terme homosexuel n'ayant été inventé que dans les années 1860 par le médecin autrichien Benkert et n'étant pas devenu populaire avant des décennies (Tousseul, 2016). Les hommes qui avaient des relations sexuelles avec des hommes étaient systématiquement regroupés sous le terme général de « pervers », de « dégénérés » ou de « criminels », tandis que les lesbiennes étaient totalement invisibles. En 2014, la sociologue Sylvie Tissot explique que de nos jours, les lesbiennes ont toujours un impact plus réduit sur l'espace public que leurs homologues homosexuels masculins : « *En général les femmes dotées de moins de ressources arrivent à moins imprimer leurs marques dans la ville, elles parviennent moins à s'approprier les espaces publics où elles sont en général plus vulnérables. Les lesbiennes plus que les hétérosexuels, parce qu'elles subissent l'homophobie et la violence d'une société [...] et que aussi l'homosexualité qui est devenu visible, qui est devenu dans une certaine mesure légitime est l'homosexualité d'une fraction particulière de la population homosexuelle, masculine, plutôt aisée et plutôt blanche* »⁸ (Tissot, 2014).

Toujours à la période préindustrielle, la définition psychiatrique de tout ce qui sortait de la norme était considérée comme un comportement pathologique, y compris l'homosexualité, à l'instar des femmes exprimant une envie de sexe qui étaient considérées comme nymphomanes. Sylvie Chaperon, 2010 rappelait que « *[l]es nymphomanes ressemblent à des possédées, leurs crises devenant de plus en plus obscènes, diaboliques.* ». La seconde moitié du XIXe siècle, cependant, a été le théâtre de puissantes forces d'industrialisation et d'urbanisation qui ont complètement transformé la vision du travail et la

⁸ Interview de Colin Giraud et Sylvie Tissot sur France Culture « Quartiers gays : les communautés dans la ville », le 15/09/14, disponible en ligne à l'adresse suivante : <https://www.franceculture.fr/emissions/modes-de-vie-mode-emploi/quartiers-gays-les-communautes-dans-la-ville>

structure de la famille. La production de masse et les usines ont fait que le travail a commencé à remplacer le cadre familial rural autosuffisant par une migration massive vers les centres urbains (Hobsbawn, 1996). Cette migration a considérablement augmenté le nombre de personnes vivant seules en ville. Ces évolutions ont eu deux effets importants, à savoir d'une part des changements dans la répartition de l'espace social et d'autre part des changements dans les conceptions sociales du sexe.

En ce qui concerne la répartition de l'espace social, les évolutions provoquées par la révolution industrielle ont permis une mobilité urbaine plus grande, propice à l'émancipation de la cellule familiale. On peut supposer que cette bascule de l'organisation sociale et urbaine a permis des processus d'émancipation telle qu'on les considère aujourd'hui. En effet, l'industrialisation a considérablement augmenté l'espace social urbain disponible pour les homosexuels clandestins par exemple qui souhaitent assouvir leurs désirs. Le développement du réseau ferroviaire anglais, des années 1830 aux années 1870, en est un excellent exemple. Selon l'historien Matt Cook, dans son ouvrage sur l'histoire de l'homosexualité à Londres, le réseau ferroviaire en plein essor a contribué à cimenter le développement d'une société urbaine LGBT « *Grâce à l'afflux d'étrangers dans la capitale pour le travail ou une soirée, les gares devenaient le nouveau point de convergence des rencontres amoureuses illégales* » (Cook, 2003, p.26). Dans les dernières décennies du XIXe siècle, le quartier de la gare de Piccadilly en Angleterre était célèbre pour la prédominance des « rent boys » et le lieu était connu sous le nom familier de « meat rack ». Bien que ce type de comportement soit généralement, et par hypocrisie morale, considéré comme faisant partie du domaine des classes ouvrières déviantes, en réalité, aucune couche de la société n'est à l'abri. Parmi les membres qui ont été identifiés, nous pouvons citer Percy Josselyn, l'évêque de Clogher, surpris dans une situation compromettante avec un grenadier, John Moverley, dans l'arrière-boutique d'un pub en Irlande (Evans, 2009).



Figure 1 : Percy Jocelyn, évêque de Clogher, gravure de Cruikshank, publiée par H. Fores, 1822

La révolution industrielle et ses forces d'urbanisation et de changement de travail ont également eu un effet profond sur le rôle de la sexualité dans la société du XIXe siècle (Tamagne, 2006). La famille traditionnellement hétérosexuelle est l'unité prédominante de la société, mais il est désormais possible de gagner sa vie en dehors de celle-ci. Cela a créé un espace social, jusqu'alors largement absent, dans lequel il était possible d'avoir une identité indépendante des liens familiaux, tout du moins pour les hommes. Les relations amoureuses ont commencé à se développer de manière plus indépendante, les normes ont donc changé avec l'augmentation de la vie en solitaire et des grands lieux de travail commun. Avec le déclin du travail familial collectif qui en a résulté, la taille moyenne des familles a progressivement diminué. Cette évolution a modifié les perceptions du sexe et de la sexualité, les faisant passer de la simple procréation (pour la plupart) au domaine de l'intimité et du plaisir (dans les limites du mariage). La sexualité est ainsi devenue un concept plus concret, une partie de ce qui fait de nous des êtres humains, plutôt qu'un simple impératif biologique (Tamagne, 2006). Même si l'homosexualité était toujours réprimée, elle a commencé à prendre une forme sociale. Il s'agit d'un changement fondamental et profond qui a permis au groupe social marginalisé constitué de personnes LGBT d'établir des réseaux de sociabilité. Il s'agissait de faire en sorte que la reconnaissance de l'existence des personnes LGBT se fasse en tant que groupe humain, et pas seulement en tant qu'acte sexuel déviant, soit une première étape essentielle (Ceccarelli, 2009). Ces changements de mœurs affectent en priorité des sphères intellectuelles ou académiques, des réseaux lettrés. Bien qu'ils se heurtaient à un deuxième plan considérablement plus puissant, celui de la réalité politique et sociale, où l'influence de la religion institutionnalisée restait extrêmement forte dans le monde occidental. Toutefois, ce phénomène de libération a été freiné vers la fin du XIXe siècle dans plusieurs grands pays européens (Byrne, 2000). Ce qui est ironique puisque la révolution industrielle contribuait à façonner les conditions urbaines en facilitant la création provisoire d'un quartier LGBT. Les citoyens furent de plus en plus influencés par le puritanisme victorien, lequel a pu notamment désigner l'immoralité des pratiques LGBT. Le siècle a surmonté une série de procès pour sodomie très médiatisés, dont celui du légendaire écrivain irlandais Oscar Wilde. (Chassay, 1998)

En Allemagne, l'apparition de la psychiatrie au milieu du siècle s'apparente à un bouleversement sans précédent. C'est également à cette époque que le premier véritable militant des droits des homosexuels, Karl Heinrich Ulrich, se fit entendre (George et Goodman, 2006). Ulrich est reconnu pour avoir élaboré la première théorie scientifique complète de l'homosexualité. Ses théories de l'époque étaient véritablement révolutionnaires, notamment son affirmation selon laquelle l'homosexualité était innée et échappait au contrôle de l'individu (Tousseul, 2016) alors que l'hypothèse dominante était que l'homosexualité était un vice⁹, à l'instar de l'adultère ou l'ivresse, qui pouvait être éradiqué (Chaperon, 2010). Bien

⁹ En sociologie, le terme « vice » est souvent utilisé pour désigner des comportements considérés comme déviant ou moralement répréhensibles par une société donnée. Cependant, cette définition peut varier selon les contextes culturels, les époques et les normes sociales en vigueur. Selon l'article « Vices » de la « Encyclopedia of Sociology », publié par l'éditeur en chef Edgar F. Borgatta, le vice est « *un comportement considéré comme immoral, scandaleux ou déviant est souvent associé à des comportements sexuels ou des comportements qui violent les normes culturelles et morales en vigueur* ». Il est important de noter que cette définition ne doit pas être utilisée pour stigmatiser ou discriminer les personnes qui se livrent à ces comportements, mais plutôt pour

que certaines de ses idées semblent très dépassées par rapport aux considérations modernes, l'objectif général de son activisme était le même qu'aujourd'hui : libérer les gens comme lui de « [l]a condamnation légale religieuse et sociale de l'homosexualité comme étant contre nature » (Ulrich, 1865, p.54). Loin de diviser et de réduire au silence les minorités LGBT, l'hystérie morale de la fin du XIXe siècle a provoqué une dynamique nouvelle.

Ces progrès ont été grandement favorisés par le renouveau du libéralisme en Occident aux premières décennies du XXe siècle. Cette période a été le témoin de ce que Chauncey décrit comme la « création du monde gay » qui a continué avec la création de la première génération d'enclaves LGBT clairement définies dans les années 1920. Un exemple particulièrement puissant est celui du quartier Greenwich à New York, qui a connu des changements démographiques et culturels massifs au cours des premières décennies du XXe siècle. D'abord idyllique pour la classe moyenne supérieure, le quartier s'est peuplé d'immigrants italiens et a pris une teinte plus ouvrière. Les italiens ont été suivis par un afflux d'écrivains, d'artistes et de radicaux (Chauncey, 1994). Les LGBT étaient attirés par le quartier car il était devenu une zone marginalisée avec des loyers très abordables et l'afflux de personnes permettait aux LGBT de se cacher plus facilement à la vue de tous. À cette époque, le quartier ne pouvait pas être véritablement décrit comme un quartier LGBT, car ces derniers ne donnaient pas encore le ton du quartier. En 1920, plusieurs événements ont finalement contribué à créer une enclave LGBT. La Première Guerre mondiale a notamment favorisé une concentration urbaine de personnes LGBT grâce à la mobilisation et aux conditions d'anonymat urbain. Cette tendance s'est renforcée pendant la période de prohibition qui a suivi, le quartier devenant le point de convergence des divertissements, avec le développement de bars clandestins. Le quartier est devenu un centre de rayonnement pour les LGBT fuyant les petites villes étasuniennes et dans les années 1920, ils y ont construit un monde gay au sein du quartier. Au fur et à mesure que la réputation du quartier en tant que quartier LGBT se consolidait, il a été de plus en plus exposé aux médias comme un centre de vices et de décadence morale.

L'histoire des quartiers LGBT est essentiellement celle d'une transformation et d'une évolution d'un espace urbain délabré¹⁰ et marginalisé en un foyer physique, culturel et spirituel d'une minorité bien distincte. Cette transformation de l'environnement bâti est inextricablement liée à la construction de l'identité LGBT, constituant une relation symbiotique qui a largement donné place à la culture LGBT contemporaine. Cependant, cette approche historico-culturelle du développement des quartiers LGBT passe nécessairement

comprendre comment ces comportements sont perçus et traités par la société et comment ils sont liés à des facteurs sociaux, culturels, économiques et politiques plus larges.

¹⁰ L'espace urbain délabré peut être défini du point de vue sociologique comme un quartier ou une zone urbaine caractérisé(e) par une détérioration physique et/ou sociale. Du point de vue urbaniste, il peut s'agir d'un territoire urbain qui présente des signes de vieillissement, de dégradation, de sous-équipement et de sous-développement. Ce type d'espace peut être considéré comme un lieu où les normes sociales et les pratiques urbaines ne sont plus en adéquation avec les besoins de la population et les exigences de la ville moderne. Les espaces urbains délabrés sont souvent associés à des problèmes sociaux tels que la pauvreté, le chômage, l'exclusion, la délinquance, la drogue, la prostitution et la criminalité. La dégradation de l'espace urbain peut être causée par de nombreux facteurs, notamment l'abandon des politiques publiques, la désindustrialisation, la gentrification, les conflits sociaux, les transformations économiques et l'absence de régulations urbaines. (Beauregard, 1995)

par l'appréhension d'une identité, d'une sexualité, et de l'espace urbain dans lequel elle trouve à s'incarner.

2. Sexualité, identité LGBT et urbanisme : perspectives théoriques et politiques

La question de l'identité LGBT a été instrumentalisée politiquement dans la guerre culturelle entre les défenseurs des droits des LGBT et leurs opposants réactionnaires (Tousseul, 2016). C'est pour cette raison, entre autres, qu'il est utile d'examiner plus en détail cette dichotomie. Selon Steven Olusegun, auteur renommé sur l'enseignement du constructivisme, l'identité n'est pas une vérité fixe mais est subjective et en constante évolution. Le partisan le plus virulent et le plus controversé de la notion d'identité en tant que construction sociale, en ce qui concerne les LGBT, est peut-être Michel Foucault. Il souligne qu'historiquement, les LGBT n'ont pas été considérés comme des personnes en soi. Selon Foucault, jusqu'au XIXe siècle, il n'existait que des actes sexuels, et plus précisément l'acte déviant de la sodomie (Fureix, 2010). Comme nous l'avons noté dans la partie précédente, il n'y avait pas de division claire de l'humanité en fonction des préférences sexuelles, et certainement pas de reconnaissance des LGBT en tant que minorité sexuelle distincte (Foucault, 1990). Selon Foucault, à partir de la fin du XIXe siècle, l'homosexualité comme possible identité sexuelle et sociale apparaît.

Si aujourd'hui cela semble une approche non-progressiste, il faut toutefois y lire une des premières étapes d'un long processus au cours duquel les LGBT ont assumé le rôle distinct d'un groupe minoritaire identifiable, au lieu d'être simplement définis par une série d'actes sexuels déviant. L'identité LGBT, d'un point de vue constructiviste, est un bon exemple d'un processus de plus en plus complexe. L'histoire des LGBT et de l'homophobie fournit une preuve de cette affirmation. Comme nous l'avons vu dans la partie précédente, la trajectoire de la discrimination à la tolérance et à l'acceptation n'a pas été un parcours simple et linéaire. Aujourd'hui encore, l'hypothèse que nous faisons de l'acceptation croissante de l'homosexualité est une hypothèse partielle et occidentale. Dans de nombreuses régions du monde, les droits et libertés des homosexuels sont érodés plutôt que renforcés, le niveau de stigmatisation dépend souvent de la composition démographique, de l'importance du fait religieux et de l'histoire coloniale de certaines nations et sociétés¹¹. « *Dans toutes les régions du monde, les personnes font l'expérience de la violence et de la discrimination à cause de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre. Dans de nombreux cas, la perception de l'homosexualité et des transgenres mettent ces personnes dans une position dangereuse* », affirme le Haut Commissariat des Nations Unies aux droits de l'Homme (HCDH). De telles réalités, selon les constructivistes, forment la notion selon laquelle l'identité sexuelle est en effet une fabrication sociale et situationnelle qui varie dans le temps et l'espace (Ceccarelli, 2009 ; Tamagne, 2006; Tousseul, 2016). Parce que classer les pratiques LGBT de « déviantes » et les stigmatiser sont les armes utilisées par la société à l'encontre des personnes LGBT, la reconnaissance commune d'une identité LGBT est apparue comme nécessaire aux

¹¹ Données disponibles à l'adresse suivante : https://www.inegalites.fr/Dans-69-pays-sur-193-l-homosexualite-est-interdite?id_theme=19

yeux de cette minorité. Si ces circonstances tant psychologiques que sociales ont contribué à forger l'identité LGBT, elles sont aussi un marqueur essentiel de l'évolution urbanistique.

Pour combattre la stigmatisation et la haine de soi, les personnes LGBT ont eu besoin d'un espace où leurs pratiques pourraient ne plus être vues comme une déviance. Comme je l'ai noté dans la première partie, le rejet des LGBT par les communautés rurales plus traditionnelles a été l'un des principaux moteurs de la migration des homosexuels vers les centres urbains, créant ainsi une population propice à ce regroupement urbain. Ce regroupement des gays dans un espace communautaire partagé où leur interaction est devenue la norme plutôt que l'exception, a favorisé la normalisation de l'activité homosexuelle, dans le périmètre du quartier (Giraud, 2009). Dans ce contexte, les relations et les interactions sociales entre personnes de même sexe sont acceptées comme naturelles et sont donc intégrées dans un territoire fixe et limité, en étant protégées dans une certaine mesure du regard critique de la population générale. Gagnon précisait que « *[l]es LGBT ont créé leur propre identité en partageant des expériences et des liens qui modifient et créent un système de conduite uniforme* ». Cet espace physique est devenu un endroit dans lequel pratiquer ces interactions est un impératif logique et naturel. Cette dynamique pourrait être décrite comme la normalisation territorialisée de ce que la société au sens large avait construit comme un comportement « déviant ». L'espace urbain n'était, bien entendu, pas organisé en fonction des besoins des personnes LGBT, mais un processus s'est initié afin d'adapter l'espace, les comportements et les besoins. C'est pour cela que cette zone nécessitait un processus permettant l'organisation de ces besoins. Cela incita les LGBT à se concentrer dans ces zones, à créer leur propre espace unique et à s'organiser politiquement (Ceccarelli et Giraud, 2009). À l'origine de la création de ces espaces communautaires, il y a le désir d'échapper à la stigmatisation et de recréer un système de soutien social pour remplacer celui qui est souvent brutalement refusé par la famille et la société en général. Les villes offraient la possibilité de reconstruire un quartier dans lequel il était possible de survivre et même d'être accepté, bien que ce rayon marginalisé soit presque toujours partagé avec les autres supposés déviants de l'époque, prostitués, drogués, bohémiens et communistes.

Les communautés LGBT se sont formées dans les centres urbains, tout comme la conception culturelle d'une identité LGBT. À mesure que les LGBT migraient, se concentraient et même s'embourgeoisaient, la construction sociale d'une identité allait de pair avec le développement d'une communauté. Une telle évolution s'est opérée dans un contexte de marginalisation, de discrimination, d'agression et d'appauvrissement. Quoi qu'il en soit, l'urbanisme a permis à ces migrations LGBT l'opportunité pour les individus de mener une vie libre et indépendante. En d'autres termes, l'espace urbain apparaît comme la possibilité de mener des styles de vie libres et expressifs. La création d'une identité urbaine LGBT représente un récit positif qui met en évidence un progrès fulgurant dans l'obtention d'espaces urbains où exercer des droits et faire valider et légitimer des expressions culturelles. Cela au sein de leur groupe identitaire¹² et finalement par la société au sens large. Il a également été

¹² Un groupe identitaire est un ensemble de personnes qui partagent une identité commune, telle que la race, l'ethnie, la religion ou la sexualité, et qui s'identifient les unes aux autres en fonction de cette identité. Ces groupes peuvent se former en réponse à des discriminations ou des oppressions subies par leurs membres, ou

établi que les communautés LGBT ont lentement reconfiguré les constructions répressives de la société en général, en exploitant cette répression et en la convertissant en solidarité et en identité collective.

2.1 Les safe spaces LGBT : une évolution des espaces urbains vers plus de sécurité et de tolérance

Les espaces sûrs (safe spaces) LGBT sont des lieux où les personnes LGBT peuvent se sentir en sécurité (entendu ici comme un espace de non discrimination) et à l'aise pour exprimer leur identité et leur sexualité sans craindre la discrimination ou la violence. Ces espaces peuvent être physiques, tels que des bars, des clubs, des centres communautaires ou des quartiers, ou virtuels, tels que des forums ou des applications en ligne. Les espaces sûrs sont souvent considérés comme essentiels pour la communauté LGBT, car ils offrent un lieu de refuge face à une société qui peut être hostile¹³ et intolérante envers les personnes LGBT (D'Augelli, 2006). L'histoire des espaces sûrs LGBT remonte aux années 1960 et 1970, lorsque les mouvements de libération LGBT ont commencé à émerger aux États-Unis et en Europe. Les bars gays ont été les premiers espaces sûrs pour les personnes LGBT, car ils offraient un endroit où l'on pouvait être soi-même sans crainte de représailles. Au fil du temps, d'autres espaces sûrs ont émergé, tels que les centres communautaires, les groupes de soutien et les événements LGBT. Ces espaces ont été importants pour la création d'une identité collective et d'un sentiment d'appartenance pour la communauté LGBT (Rupp & Taylor, 2017). Les safe spaces LGBT ont été salués pour leur rôle dans la lutte pour l'égalité et les droits des personnes LGBT. Ils ont souvent été des lieux de rassemblement pour les manifestations et les marches de la fierté, ainsi que pour les discussions sur les questions LGBT. Les safe spaces ont également été des endroits où les personnes LGBT peuvent se soutenir mutuellement et se sentir compris, réduisant ainsi le stress et l'isolement social (Averett, 2019). Cependant, il existe des critiques à l'encontre des espaces sûrs LGBT, car ils peuvent également renforcer les stéréotypes et la ségrégation¹⁴ entre les personnes LGBT et la société en général. Les espaces sûrs peuvent également exclure les personnes qui ne correspondent pas aux normes dominantes de l'identité de genre ou de la sexualité, créant ainsi des divisions et des tensions au sein de la communauté LGBT. En outre, la création d'espaces sûrs peut conduire à une ghettoïsation¹⁵ de la communauté LGBT, en ce qu'elle est

encore en tant que moyen de se rassembler pour défendre leurs intérêts communs. (« Groupes identitaires », Encyclopédie de la violence politique, 2014)

¹³ La société hostile peut être définie comme une société qui produit des environnements urbains exclusifs, discriminatoires et violents, qui privent certains groupes sociaux de l'accès à des ressources essentielles, telles que le logement, les espaces publics, les équipements sociaux et les opportunités économiques. Cette définition met en évidence la relation étroite entre les pratiques urbaines et les inégalités sociales, ainsi que la façon dont les espaces peuvent être utilisés pour perpétuer des relations de pouvoir oppressives. (Zukin, 2010)

¹⁴ La ségrégation urbaine se réfère à la séparation physique et socio-économique des groupes de population dans l'espace urbain, généralement en raison de différences raciales, ethniques, religieuses, socio-économiques ou culturelles. Cette séparation peut se produire à différents niveaux, tels que le logement, l'éducation, l'emploi, les loisirs et les activités sociales. La ségrégation urbaine est souvent considérée comme un obstacle majeur à la cohésion sociale et à l'égalité des chances. (Massey, D. S., & Denton, N. A. ; 1993)

¹⁵ La ghettoïsation est un processus de concentration géographique de populations défavorisées et souvent stigmatisées dans des quartiers spécifiques, caractérisés par des conditions de vie difficiles, une pauvreté persistante et une faible mobilité sociale. Ce phénomène peut être le résultat de politiques de ségrégation, de

confinée dans certains quartiers et devient davantage vulnérable à la discrimination et à la violence (Cresswell, 2013).

En ce qui concerne les implications des espaces sûrs LGBT sur l'urbanisme et les communautés LGBT en général, il existe des discussions sur la manière dont les espaces sûrs peuvent aider ou nuire au développement urbain. Si les espaces sûrs peuvent renforcer les liens sociaux et améliorer la qualité de vie pour les personnes LGBT, ils peuvent également conduire à la gentrification et à la hausse des prix de l'immobilier dans les quartiers LGBT, poussant ainsi les personnes LGBT vers des quartiers moins chers et moins sûrs. Finalement, les espaces sûrs LGBT sont essentiels pour fournir un soutien, une sécurité et un sentiment d'appartenance. Cependant, il est important de reconnaître les intérêts économiques et politiques qui négligeraient les intérêts premiers de ces espaces sûrs LGBT et de travailler à les atténuer. En effet, il semble essentiel que les décideurs politiques et les urbanistes travaillent en collaboration avec les communautés LGBT sur le terrain pour garantir que les espaces sûrs soient accessibles, inclusifs et durables à long terme.

2.2 Défier la norme hétérosexuelle : les ghettos LGBT comme espace de résistance

En se fondant sur le concept de « ghetto LGBT » tel que le définit la sociologue américaine Jillian Sandell, le terme décrit ainsi un quartier où une forte concentration de personnes LGBT vit et se rassemble (Sandell, 2001). Depuis, le terme a été utilisé de manière interchangeable avec d'autres expressions plus familières telles que « quartier gay », « village gay » ou « quartier queer ». Cependant, contrairement aux ghettos historiques qui étaient imposés aux minorités par ségrégation, les ghettos LGBT s'apparentent à des espaces de sécurité et de refuge par lesquelles les individus s'affranchissent du poids de la stigmatisation et à la discrimination. En réaction aux lois américaines criminalisant l'homosexualité dans les années 1950 et 1960, on assiste à un essor de la ghettoïsation pour et par les personnes LGBT. Des villes comme San Francisco, New York, Berlin et Amsterdam le Castro à San Francisco, le Village à New York ou le Plateau Mont-Royal à Montréal sont devenues des centres de vie et des ghettos LGBT au développement manifeste. Ces lieux ont eu un impact considérable sur la culture LGBT et ont permis d'infléchir les politiques concernant les personnes LGBT. Ces quartiers ont été le berceau de nombreux mouvements sociaux et politiques, tels que le mouvement pour les droits des LGBT, qui ont permis de faire évoluer la reconnaissance légale et sociale des personnes LGBT. Ces lieux s'instituent comme des espaces de solidarité et de communauté pour les personnes LGBT, leur permettant de se rassembler et de former des réseaux de soutien. Cependant, ce phénomène de ghettoïsation a également été critiqué en ce qu'il segmente l'espace urbain et donc suppose une forme de la ségrégation, qu'il favoriserait l'exclusion et encouragerait une commercialisation excessive de la culture LGBT.

discriminations, de préjugés et de pratiques d'exclusion. Les conséquences peuvent être une pauvreté accrue, une désaffiliation sociale et culturelle, ainsi qu'une stigmatisation et une discrimination persistantes. Les recherches en urbanisme et en sociologie mettent en évidence les mécanismes qui contribuent à la ghettoïsation, notamment la discrimination sur le marché du logement, l'absence d'opportunités économiques, l'échec des politiques de mixité sociale et la stigmatisation des populations concernées. (Wacquant, L. ; 2005)

Pour autant, cette ghettoïsation a eu un impact sur les politiques urbaines. Les ghettos LGBT ont été les premiers quartiers à être revitalisés par des projets de rénovation urbaine, attirant des investissements et un développement économique dans ces quartiers (Ghaziani, 2014). Cependant, et comme nous avons pu le voir au sujet des espaces sûrs, la dimension positive de ces projets politiques est rapidement contrebalancée par un phénomène de gentrification qui a poussé de nombreux résidents LGBT à quitter le quartier en raison d'une spéculation immobilière déplaçant la ségrégation sur le plan économique et foncier. Les ghettos LGBT ont joué un rôle important dans l'histoire de la communauté LGBT, offrant un refuge et un centre de vie et de culture. Ces quartiers ont également été critiqués pour leur homogénéité culturelle et leur gentrification. La pression économique qui en découle entraîne l'inaccessibilité de ces espaces pour certains, devenus inabordables. Cela met en lumière le dévoiement d'un projet égalitaire dont la portée inclusive est viciée par des intérêts extérieurs qui semble favoriser la gentrification au détriment de l'hétérogénéité sociale des individus y résident.

2.3 La gaytrification : un phénomène complexe à la croisée des dynamiques sociales et spatiales

2.3.1 Un phénomène de gentrification singulier

La gentrification est un phénomène qui peut avoir des effets négatifs sur les communautés LGBT qui habitent dans les quartiers concernés. Les conséquences peuvent inclure une augmentation des prix de l'immobilier, qui peut entraîner l'expulsion forcée des résidents d'origine, ainsi que la perte de leur patrimoine culturel. Ces changements culturels peuvent conduire à une homogénéisation de la culture locale, qui ne représente plus les communautés LGBT. Il est important de noter que la gentrification n'est pas un processus aléatoire, mais plutôt un processus intentionnel et planifié par des acteurs impliqués, tels que des promoteurs immobiliers, des investisseurs, des gouvernements locaux, etc. Ces acteurs ont des motivations et des intérêts spécifiques qui peuvent ne pas être alignés avec les intérêts des communautés LGBT. Comme l'a souligné Ley (2016), la gentrification est un processus humain actif et volontariste qui implique des forces à l'œuvre qui peuvent instrumenter les communautés urbaines et les espaces. Par conséquent, ces communautés et ces espaces ne sont pas simplement des passagers innocents de la gentrification, mais sont activement influencés et manipulés par ces forces.

Le phénomène de gentrification ici spécifiquement appliquée aux quartiers LGBT se caractérise par un processus de gentrification qu'on pourrait de fait qualifier de gaytrification, c'est-à-dire l'arrivée de populations plus aisées et souvent plus hétérosexuelles qui transforment le caractère et la culture de ces quartiers. Les promoteurs immobiliers, les politiques urbaines et les investisseurs ont souvent été à l'origine de cette gentrification, qui peut avoir des effets positifs et négatifs sur les communautés LGBT en place (Knopp, 2016). Ces quartiers - dont nous avons signalé l'émergence entre les années 50 et 60 - sont

rapidement devenus des centres de vie nocturne et de culture gay, mais aussi des espaces d'autonomie et de solidarité pour les personnes LGBT. Cependant, depuis les années 1990, ces quartiers sont de plus en plus soumis à une gentrification spécifique, qualifiée de « gaytrification » (Knopp, 2016).

L'histoire de la gaytrification est celle de la transformation des quartiers LGBT en espaces de consommation. En effet, en amont et dès les années 1970, ces quartiers ont été identifiés comme des espaces commerciaux rentables en Amérique de Nord et en Europe de l'Ouest. Les propriétaires fonciers y ont alors investi massivement, en ouvrant des bars, des restaurants, des magasins de vêtements et des galeries d'art comme autant de lieux et de consommation et de sociabilité. Les promoteurs immobiliers ont également favorisé la construction d'immeubles d'habitation de luxe dans ces espaces, attirant une population plus aisée et souvent plus hétérosexuelle. D'un côté, la gentrification peut entraîner une amélioration des infrastructures et des services dans les quartiers LGBT, ainsi qu'un développement de la sécurité des biens et des personnes et de la visibilité des individus LGBT. Des études ont également montré que les quartiers LGBT gentrifiés peuvent offrir un meilleur accès à l'emploi, à l'éducation et aux soins de santé pour les personnes LGBT (Castells et al., 2010 ; Hubbard et al., 2018). D'un autre côté, la gentrification, par la pression foncière, peut entraîner une exclusion des personnes LGBT qui ne peuvent plus se permettre de vivre dans ces quartiers en raison de l'augmentation des prix de l'immobilier, favorisant de fait, la mue d'une nouvelle gentrification culturelle excluant les réseaux communautaires de départ. Les commerces et les lieux de sociabilité historiquement liés aux communautés LGBT peuvent également être remplacés par des boutiques et des bars renouvelés pour les nouvelles populations, excluant de fait les besoins initiaux répondant aux attentes des personnes LGBT relatifs aux espaces sûrs (Brown-Saracino, 2014). Cette évolution peut avoir des conséquences sur le sentiment d'appartenance et la visibilité des personnes LGBT dans l'espace public.

Plusieurs sociologues ont étudié la gaytrification et son impact sur les quartiers LGBT. Amin Ghaziani, dans son livre *There Goes the Gayborhood ?*, souligne que la gaytrification a transformé les quartiers LGBT en des espaces plus inclusifs¹⁶, mais a également contribué à l'exclusion des personnes LGBT moins privilégiées économiquement. Ce paradoxe dissémine les communautés LGBT par la question économique. Sharon Zukin et Mark Smith ont examiné l'évolution du quartier de Greenwich Village à New York, centre de la vie LGBT dans les années 1960 à 1970. Ils ont constaté que la gentrification avait transformé le quartier en un lieu de consommation pour les touristes et les jeunes professionnels, plutôt qu'en un centre de vie nocturne et de culture pour la communauté LGBT (Zukin & Smith, 1996). Les recherches menées par Castells (2010) ont montré que la

¹⁶ Les espaces inclusifs peuvent être définis comme des lieux qui accueillent et respectent la diversité de la population, en favorisant la participation de tous, sans discrimination. Sur le plan urbanistique, cela peut se traduire par la mise en place de services accessibles à tous, de transports publics inclusifs, de zones piétonnes, de parcs et de jardins ouverts à tous, etc. Sur le plan sociologique, cela implique de créer des espaces où toutes les identités sont les bienvenues, où les préjugés sont combattus et où la communauté peut se rassembler pour échanger et partager des expériences. (Jansson, A., & Storbjörk, S., 2018).

gentrification des quartiers LGBT peut avoir des effets communautaires positifs, en offrant un accès amélioré à l'emploi, à l'éducation et aux soins de santé. Cependant, Hubbard (2018) a également souligné les conséquences négatives de la gentrification comme nouveau phénomène de marginalisation par le pouvoir d'achat.

La gaytrification est un phénomène complexe qui a des implications importantes pour les communautés LGBT et l'urbanisme en général en ce qu'elle témoigne d'une mutation des espaces et d'une possible re-marginalisation. Bien qu'elle puisse offrir des avantages en termes d'infrastructures et de sécurité, elle peut également entraîner une exclusion et une homogénéisation culturelle qui menacent la diversité et l'autonomie des communautés LGBT. Il est important de trouver des moyens de préserver les quartiers LGBT en tant que lieux d'appartenance et d'identité pour la communauté LGBT tout en offrant un accès équitable à tous les groupes sociaux. Il apparaît donc essentiel, sur le plan urbanistique comme politique, de considérer l'ambivalence des implications de la gentrification et de la gaytrification sur les communautés LGBT. En effet, et puisque le phénomène ne cesse d'évoluer et de susciter des réflexions et débats, il s'agit de réfléchir à ces enjeux tant pour l'urbanisme que pour les communautés LGBT. En effet, des politiques urbaines inclusives et sensibles aux enjeux de diversité et d'inclusion peuvent aider à préserver les espaces et les cultures LGBT dans les villes en évitant l'exclusion des populations les plus vulnérables. Les recherches scientifiques et les travaux de sociologues contemporains tels que Ghaziani, Zukin et Smith sont essentiels pour comprendre et analyser les processus de gentrification et de gaytrification, ainsi que leurs effets sur les communautés LGBT et les villes en général. Cela témoigne de l'intérêt actuel de la recherche dans ce domaine pour mieux comprendre les enjeux et proposer des solutions durables et inclusives pour les communautés LGBT dans les villes.

2.3.2 Revitalisation urbaine sans gentrification : exemples inspirants de projets inclusifs et diversifiés

Si la gentrification et la gaytrification sont souvent critiquées pour leur impact négatif sur les quartiers urbains, il existe des alternatives qui réfléchissent à la revitalisation des quartiers tout en préservant leur caractère et leur diversité. Selon Marcuse (1985), les alternatives à la gentrification impliquent une approche de développement urbain qui prend en compte les besoins des communautés locales. Cela peut inclure la réglementation de la spéculation immobilière, l'encouragement de la participation citoyenne dans la planification urbaine et la mise en place de programmes de logements abordables.

La ville de Vienne, en Autriche, semble être un exemple concret. Effectivement, les politiques publiques ont mis en place un système de logement social pour garantir la diversité sociale dans ses quartiers. Ce programme de la ville a pour objectif de fournir des logements abordables aux personnes de toutes les classes sociales, y compris les groupes marginalisés, afin de préserver la mixité sociale dans les quartiers (Habitat International Coalition, 2011). Cependant, la diversité définie ne prend pas en compte les anciennes communautés LGBT

habitant dans ce quartier. En termes de développement économique, Zukin (1995) suggère que les alternatives à la gentrification peuvent inclure la revitalisation des quartiers en utilisant des stratégies économiques alternatives, telles que le développement d'entreprises locales et de coopératives. Dans le quartier de la Petite Italie à Montréal, la revitalisation de l'économie locale passe par l'installation d'entreprises dont les propriétaires appartiennent au territoire et sont impliqués, culturellement et économiquement, dans la vie locale. Cela permet de soutenir les coopératives et favorise une stratégie de marketing pour attirer les touristes tout en préservant le caractère italien du quartier (Pierre, 2006).

En ce qui concerne la gaytrification, des initiatives ont été mises en place pour encourager l'intégration des communautés LGBT dans les quartiers sans entraîner leur gentrification. Par exemple, à San Francisco, la Castro/Upper Market Community Benefit District a été créé pour améliorer la qualité de vie des résidents tout en préservant l'histoire et la culture LGBT du quartier (Castro/Upper Market Community Benefit District, n.d.). De même, le quartier LGBT de Chueca à Madrid a réussi à préserver son caractère tout en étant revitalisé grâce à la création d'espaces publics inclusifs et la promotion de la participation citoyenne dans la planification urbaine (Jimenez, 2018) c'est-à-dire porté par une sensibilisation claire et manifeste de l'éducation à la culture LGBT. La gaytrification est un phénomène urbain relativement récent, mais qui est en constante évolution et qui est devenu une préoccupation majeure pour les politiques publiques et les acteurs locaux. En examinant l'évolution de la représentation LGBT et son inclusion dans l'espace urbain, on peut observer une augmentation de la visibilité et de l'acceptation de ces communautés (Hui, 2019). Cette visibilité accrue a également entraîné une augmentation de la demande pour des quartiers inclusifs et sûrs pour la communauté, dont la gaytrification croissante est l'envers. À ce titre, le rôle régulateurs des pouvoirs publics et d'acteurs locaux semble prépondérant pour infléchir le développement futur de la gaytrification. Comme le précisait déjà Castells (1997), les politiques publiques doivent être conscientes de la nécessité de créer des espaces urbains inclusifs qui répondent aux besoins de toute la communauté. Le quartier de Lavapiés, à Madrid, semble être exemplaire en termes de diversité et d'inclusion. Effectivement, il a connu une gentrification progressive infléchie par les habitants qui ont travaillé avec les autorités locales pour préserver la diversité sociale et culturelle du quartier (González, 2019). Ils ont institué des espaces communs où les gens peuvent se rencontrer et ont encouragé la création de petites entreprises locales pour renforcer l'économie locale.

Les acteurs locaux, tels que les associations de quartier, les organisations communautaires et les résidents eux-mêmes, doivent être impliqués dans le processus d'élaboration des politiques et des plans d'aménagement urbain pour garantir que leurs besoins et leurs préoccupations soient pris en compte (Gururani & Mohan, 2011; Lees, 2008). Ces acteurs locaux peuvent également jouer un rôle important dans la mise en œuvre des politiques publiques et dans la création de programmes sociaux et culturels qui renforcent le tissu social des quartiers (Marcuse, 2012; Sassen, 2018). Les alternatives à la gaytrification impliquent une approche de développement urbain qui prend en compte les besoins des communautés locales, encourage la participation citoyenne, réglemente la spéculation immobilière et met en place des programmes de logements abordables. Ces exemples

concrets montrent qu'il est possible de revitaliser les quartiers tout en préservant leur caractère et leur diversité.

3. Conclusion

Un des objectifs de ce travail académique a été d'analyser l'évolution des quartiers LGBT, ce qui impliquait l'exploration des perspectives théoriques et historiques. Sur le plan historique, il s'agissait d'examiner le développement de l'identité sexuelle et de la sexualité dans la société préindustrielle et industrielle afin d'en dégager l'interaction avec des espaces urbains particuliers et précis. Nous avons mis en évidence l'assignation de la question sexuelle à sa dimension procréative, excluant de fait la question homosexuelle de la loi morale. L'explosion progressive de la cellule familiale traditionnelle par l'évolution des mœurs a ouvert un nouvel espace social à même de favoriser l'extériorisation de mode de vie jusqu'alors exclus de la sphère publique, dont fait partie l'homosexualité sans pour autant se défaire d'une lutte à l'égard de sa marginalité. Cette tension entre la norme et ses écarts est à l'origine d'un double phénomène convergent chez les individus appartenant à la communauté LGBT. On assiste d'une part à une recentrement autour d'une communauté distincte appréciée pour le sentiment d'appartenance qui permis d'y être soi-même et d'autre part à la favorisation de ce mouvement communautaire par la mise à l'écart opérée par une société normative, aux tendances hostiles. De fait, les groupes communautaires ont investi des espaces de lieux spécifiques, devenus des quartiers qui leur sont propres : cela signifie que l'affirmation de l'identité LGBT, favorisée par la ghettoïsation vient s'affirmer dans l'investissement au sein de quartiers populaires. Or, la gaytrification, à partir des années 80, entraînant une surenchère spéculative, a rendu ces quartiers économiquement invivables pour certains.

Les concepts de ghetto LGBT, d'espaces sûrs et de gaytrification sont intimement liés et ont tous joué un rôle important dans la construction de la communauté LGBT et de ses espaces urbains. Bien que ces concepts puissent sembler opposés, ils sont en réalité complémentaires en ce qu'ils caractérisent l'évolution historique et culturelle d'espaces marqués par la présence LGBT. Si les ghettos LGBT ont émergé comme espaces de refuge pour les personnes concernées et ont favorisé une certaine autonomie et la possibilité d'une culture spécifique et commune, ils sont aussi la réponse à une marginalisation de l'espace public et à la violence discriminatoire. Bien qu'ils puissent être perçus comme une contrainte ou une stigmatisation, ils ont également permis l'essor d'une fierté revendicative. De même, bien que les espaces sûrs soient une réponse à la violence et à la discrimination, ils peuvent également être des lieux de célébration de la diversité et de l'identité LGBT. Enfin, bien que la gaytrification puisse avoir des effets négatifs sur les communautés LGBT, elle peut également être utilisée pour sensibiliser les gens à la discrimination et à l'inégalité dans les espaces urbains. Cependant, la gentrification de ces quartiers et la transformation culturelle qui en résulte peuvent menacer l'existence même de ces communautés. Il est donc important de mettre en œuvre des politiques urbaines inclusives qui garantissent la diversité et l'inclusion pour les communautés LGBT. Ainsi investis, ils ont été le lieu d'élaboration et d'exploration d'espaces sûrs en réponse à la marginalisation sociale et comme

affirmation d'un sentiment d'appartenance. Enfin, en revers, et après l'affirmation singulière et urbanistique de ces quartiers, le phénomène de gaytrification semble avoir un impact important sur ces communautés en favorisant le réinvestissement de populations plus riches et souvent hétérosexuelles. Ces concepts convergent également dans leur utilisation politique et leur capacité à catalyser l'action collective. La gentrification des quartiers historiquement LGBT est un sujet de préoccupation croissante pour les communautés. Si on a montré qu'il permet parfois d'améliorer la qualité de vie et l'accessibilité aux ressources, il favorise avant tout la spéculation immobilière et donc la hausse des prix de l'immobilier : il rejoue une forme de mise à l'écart de l'espace public, désormais fondée sur la ségrégation économique. En plus de détourner le patrimoine culturel et économique, la gaytrification exploite l'image des quartiers gays pour attirer des investisseurs et transformer ces quartiers en espaces gentrifiés. Elle s'appuie sur l'utilisation des symboles et des images liés à la communauté LGBT pour promouvoir la gentrification, sans pour autant tenir compte des besoins et des aspirations des membres de cette communauté.

Les droits de l'Homme et de l'égalité concernant les individus LGBT ont considérablement augmenté au cours des deux dernières décennies en Occident. Pour autant, les révolutions technologiques actuelles semblent également les détourner de la question émancipatrice. Si la sociabilité et le sentiment d'appartenance LGBT se déploient via de nouveaux réseaux, la notion de « quartier LGBT » conserve-t-elle un sens ? La survie à long terme des quartiers LGBT est-elle viable voire souhaitable ? Cette perspective a inévitablement généré des gros titres sensationnalistes dans les médias. En octobre 2007, le *New York Times* déclarait déjà que « les enclaves gays risquent d'être dépassées » dans un article prédisant la disparition du quartier Castro de San Francisco (*New York Times*, 2007). Du reste, plusieurs facteurs semblent favoriser l'inclusion globale comme l'acceptation de l'homosexualité par la société, la mixité sociale, les efforts de revitalisation urbaine ou encore « le déclin du sentiment d'appartenance que l'on ressent également dans les enclaves gays du pays » (Brown, 2007). Ils tendent à montrer que les quartiers LGBT sont de moins en moins concentrés et ségrégués dans les centres urbains occidentaux. Certains balaient toutefois la possibilité de leur disparition, comme le souligne le militant gay Dan Romesburg : « *Ce n'est pas nécessairement vrai car nos quartiers se construisent dans des circonstances économiques, politiques et culturelles particulières. Lorsque ces circonstances changent, nos quartiers changent aussi.* » Il semble donc que l'évolution des quartiers LGBT ne soit pas nécessairement synonyme de disparition mais plutôt de mutations à venir.

PARTIE 2 : LE CAS DU QUARTIER PARISIEN DU MARAIS

1. Introduction

La gentrification, un concept bien établi au sein des domaines sociologiques et géographiques, se concentre sur la transformation de quartiers anciennement populaires au sein des grandes métropoles occidentales. Ce processus comporte quatre transformations clés : la rénovation de bâtiments souvent délabrés, le renversement complet de la composition sociologique des résidents du quartier, principalement dû à l'éviction des catégories populaires par des ménages plus aisés attirés par le retour en centre-ville, la modification des activités et des commerces locaux, ainsi que la mutation de l'image du quartier, devenant un lieu attractif voire « branché » (Authier, 1998 ; Bidou-Zachariasen, 2003). La dissémination de ce processus s'est répandue dans les grandes villes européennes et nord-américaines, entraînant une généralisation de l'utilisation du concept de gentrification dans nos disciplines. Au fil des années, les travaux sociologiques ont évolué vers une exploration qualitative des acteurs engagés dans la gentrification, communément désignés comme les « gentrificateurs » (Chicoine et Rose, 1998 ; Collet, 2008). En plus des classes moyennes et supérieures, des recherches ont mis en lumière le rôle particulier de certains sous-groupes impliqués de manière active dans ce mouvement de renaissance urbaine au cœur des quartiers centraux. Cela inclut des groupes professionnels tels que les artistes, les professions culturelles et les travailleurs indépendants, ainsi que certaines catégories de ménages comme les jeunes, les couples sans enfants et les ménages solos.

Dans cette optique, des études pionnières ont mis en évidence l'influence de la communauté LGBT dans certains contextes urbains sur le processus de gentrification. Le célèbre quartier du Castro à San Francisco constitue un exemple emblématique de l'implication explicite de la communauté LGBT dans ce processus, avec leur installation ayant entraîné la rénovation des logements, une revitalisation significative du secteur commercial et économique, ainsi qu'une transformation profonde de la démographie résidentielle et de la perception du quartier (Castells, 1983). Par la suite, ce résultat a trouvé des échos dans de nombreux cas où la présence, le mode de vie et les pratiques spatiales des homosexuels ont contribué de diverses manières à un processus de gentrification plus ou moins marqué (Bouthillette, 1994). Cependant, il est essentiel de noter que les données empiriques demeurent partielles sur ce sujet, et les recherches françaises en particulier semblent peu aborder cette question (Blidon, 2008).

Suite à une recherche préliminaire approfondie incluant la réalisation d'une revue de la littérature scientifique, j'ai identifié des opportunités qui m'ont fait évoluer vers une phase

plus avancée : la transition vers une enquête de terrain. Le choix du terrain est un moment déterminant qui va conditionner tout mon travail ultérieur. Je me suis demandé comment j'allais traduire mon sujet de recherche en terrain d'enquête. Si j'allais choisir un lieu, ou un milieu, d'enquête adapté à mon sujet de recherche. J'ai naturellement décidé de m'intéresser au cas du quartier parisien du Marais puisqu'il paraît connaître, depuis le milieu des années 1970, un mouvement précoce de gentrification et constitue depuis le début des années 1980 le quartier LGBT de Paris. En effet, les caractéristiques de ce quartier semblent au croisement des différents concepts évoqués dans l'état de l'art, puisqu'il s'est construit comme un refuge et a permis l'essor d'une véritable culture LGBT au rayonnement international. Il est un lieu d'activisme culturel, et en même temps, la spéculation immobilière et le développement d'un consumérisme touristique témoignent d'une probable gaytrification marquée, qui freine les acquis positifs dans son développement historique de quartier LGBT. Aussi, il m'apparaît qu'on retrouve dans ce quartier des enjeux culturels, urbains, économiques et sociaux qui correspondent parfaitement à mon projet de recherche. Tout ceci m'amène à me demander : le Marais LGBT est-il en train de mourir ? Je propose dans ce travail académique d'étudier cette question en m'appuyant sur l'état de l'art réalisé précédemment, une méthodologie de la recherche et de terrain méticuleusement définie et des données complémentaires.

Ma recherche est guidée par plusieurs objectifs essentiels, visant à explorer en profondeur les dynamiques socio-économiques et culturelles qui façonnent le quartier emblématique du Marais à Paris. Cette recherche vise à fournir des données et des informations permettant de mieux comprendre les dynamiques de transformation en cours dans le quartier, en prenant en compte des concepts clés tels que la gaytrification, les safe spaces, la ghettoïsation, la massification LGBT¹⁷, et la gentrification. Les concepts évoqués sont des phénomènes multifactoriels mais complémentaires, comme l'ont souligné les études antérieures. Cependant, l'enquête de terrain est limitée, étroitement circonscrite dans le temps et dans l'espace et nécessairement courte. Ainsi, je ne pourrai pas aborder en détail tous les facteurs impliqués.

L'objectif central de ma recherche est de déterminer si le quartier du Marais a subi un processus de gaytrification. Afin de répondre à cet objectif, je dois m'engager dans un processus de recherche et d'apprentissage, impliquant plusieurs étapes méthodiques et analytiques. Ainsi, je m'attache à établir l'existence d'indicateurs de gentrification, suivie d'une analyse des éventuelles corrélations de ces indicateurs avec d'autres variables telles que la massification LGBT, ou la diminution des safe spaces. J'examine dans quelle mesure une éventuelle gentrification et gaytrification ont pu influencer le quartier du Marais. Je cherche à comprendre si le Marais est devenu plus ou moins accueillant pour la communauté LGBT et de déterminer son impact sur la qualité de vie des résidents LGBT. Il est important de noter que la gentrification du quartier peut se produire indépendamment de la gaytrification, ces deux phénomènes étant distincts. J'analyse en détail la possible gaytrification en examinant la

¹⁷ Terme utilisé pour décrire un phénomène socioculturel lié à la croissance et à la visibilité de la communauté LGBT dans des contextes urbains et géographiques spécifiques. Ce terme peut se référer à la concentration importante de bars, clubs, centres communautaires, entreprises, événements, et quartiers spécifiquement associés à la communauté LGBT au sein d'une ville. Cela crée des zones urbaines où la culture et la vie sociale LGBT sont fortement présentes. (Knopp, 2016)

massification LGBT du quartier en observant l'évolution des commerces LGBT¹⁸ et si cela a contribué à redéfinir l'identité du quartier. Le quartier du Marais, reconnu historiquement pour sa concentration de la communauté LGBT, revêt une importance capitale pour identifier et préserver les safe spaces. Dans ce cadre, cette recherche vise également à évaluer si le Marais continue de remplir la fonction de safe space pour la communauté LGBT, ou si le nombre de ces espaces a diminué. En parallèle, nous cherchons à comprendre si le Marais demeure un ghetto LGBT, marqué par une concentration de cette population, ou si cette dernière s'est progressivement diffusée. L'analyse de ces aspects s'inscrit dans le continuum de l'exploration de la massification LGBT dans le quartier, évoquée précédemment, et contribue à formuler des conclusions pertinentes.

Cette étude du quartier du Marais se veut multidimensionnelle, visant à éclairer la complexité des changements qui s'opèrent dans ce quartier emblématique. En analysant en profondeur les interactions entre ces concepts de gaytrification, safe spaces, ghettoïsation, massification LGBT, et gentrification, je cherche à contribuer à une meilleure compréhension des transformations socio-économiques et culturelles en cours, ainsi que de leur impact sur la vie des résidents et sur l'identité du quartier du Marais. Je me suis interrogé : y'a t il eu une hausse significative des prix immobiliers dans le Marais au fil des années par rapport à Paris ? Si oui, comment cela a-t-il affecté la population résidente ? Les safe spaces sont-ils toujours présents dans le Marais ? Ont-ils évolué au fil du temps ? Comment ont-ils influencé la qualité de vie des résidents LGBT ? Comment les commerces LGBT ont-ils évolué dans le Marais ? Ont-ils augmenté ou diminué en nombre ? Quelle est la perception des résidents du Marais concernant ces transformations ? Ont-ils ressenti une évolution de l'identité du quartier ?

Afin de répondre à ces différentes questions, j'ai analysé les transformations du quartier en partant à la rencontre de ceux qui l'habitent. Ceci grâce à une enquête sociologique réalisée à travers des entretiens semi-directifs¹⁹ dans le but de mieux comprendre les impacts des transformations du quartier. Cette étude vise à mettre en lien ces différentes données afin de répondre au mieux aux problématiques. Après une première étude visant à découvrir la transformation du « monde gay » tel qu'il est décrit dans la littérature, ce travail académique portera maintenant sur une enquête de terrain. Enfin, les résultats de l'enquête sociologique seront analysés et mis en corrélation avec d'autres données afin de déterminer si le quartier étudié est représentatif de la littérature.

¹⁸ Par commerces LGBT, on désigne des établissements commerciaux spécifiquement destinés à être fréquentés par une clientèle LGBT, et explicitement affichés comme tels. Cet affichage prend des formes variées mais se traduit par l'apparition de signes visuels ou institutionnels (recension dans les guides spécialisés, drapeau ou autocollant arc-en-ciel sur la devanture ou dans le commerce, affiliation au S.N.E.G4 depuis 1990). Cette définition initiale des commerces LGBT permet d'en repérer un certain nombre dans Paris et d'étudier leur localisation, à partir des annuaires commerciaux spécialisés, depuis le début des années 1980.

¹⁹ « *L'entretien semi-directif est une conversation ou un dialogue qui a lieu généralement entre deux personnes. Il s'agit d'un moment privilégié d'écoute, d'empathie, de partage, de reconnaissance de l'expertise du profane et du chercheur.* » (Imbert, 2010)

2. Méthodologie de la recherche

2.1 L'entretien semi-directif comme outil d'évaluation

J'ai voulu établir une méthode recensant des immeubles avec des appartements ayant une certaine diversité. Des données qualitatives ont été produites en adoptant une approche de démarchage direct, consistant à réaliser les entretiens semi-directifs exploratoires dans les 2 immeubles recensés du quartier dans le 3^{ème} et 4^{ème} arrondissement trouvés grâce à des connaissances préalables (se référer à l'annexe 2 p.81). J'ai choisi de travailler sur une seule voie qui est celle des habitants. Cette méthode me permet d'obtenir des informations des résidents en me faisant une idée de la représentation dont ils se font de leur quartier. Le choix des immeubles s'est fondé sur le critère de la diversité. Ainsi, j'ai opté pour des immeubles présentant diverses caractéristiques, notamment des tailles et types d'appartements variés, une durée de résidence différente, différents régimes de propriété, ainsi qu'une représentation plurielle des orientations sexuelles (hétéro ou LGBT). Cette diversité au sein de mon échantillon me permet de représenter, dans une certaine mesure, la population du quartier. Afin de garantir la comparabilité des données collectées, j'utiliserai un questionnaire identique pour tous les entretiens. Cette uniformité est essentielle pour assurer la cohérence et la rigueur de l'analyse des résultats. Il convient de noter que mon échantillon ne sera pas exhaustif en raison de contraintes de temps et de ressources. Cependant, le choix représentatif des immeubles vise à rendre mon échantillon aussi représentatif que possible. Les variations au sein de chaque immeuble devraient contribuer à une représentativité relative. L'idée d'un micro-trottoir a été envisagée, mais elle a été écartée en raison du risque de biais de sélection. Les personnes qui répondent volontairement à un micro-trottoir ne sont généralement pas représentatives de la diversité de la population du quartier. De surcroît, lors de la réalisation d'un micro-trottoir, aucune certitude n'est garantie quant à la rencontre avec des résidents. C'est pourquoi la méthodologie adoptée paraît la plus propice à obtenir des données qui reflètent la diversité de la population locale. Cela contribue à une compréhension approfondie du quartier étudié.

2.1.1 La grille d'entretien comme outil de recherche : exploration méthodologique de la transformation du quartier

L'incorporation d'une grille d'entretien dans le processus de recherche apparaît comme une opportunité d'interaction directe avec les participants, favorisant ainsi une communication ouverte et moins directive par rapport à des méthodes telles que les sondages. En effet, il faut « *constituer l'entretien comme une situation de communication* » (Chamboredon et al, 1994). La conception de la grille découle d'une phase initiale de recherche sur le terrain et en ligne, ainsi que d'une exploration approfondie de la problématique. Il est essentiel d'avoir préalablement étudié le quartier et ses résidents pour formuler les questions pertinentes de la manière la plus appropriée (Parizot, 2012).

À partir de la problématique, j'ai divisé le questionnaire en 5 sections afin de pouvoir observer sous plusieurs facettes un individu. L'entretien débute dans un premier temps par des questions portant sur la perception et de l'attachement au quartier des habitants. En effet, mon étude préliminaire sur la gaytrification, la ghettoïsation et les safes spaces a mis en lumière plusieurs indicateurs de ces concepts. En abordant le Marais en tant que quartier historiquement lié à la communauté LGBT, il est essentiel de reconnaître que cette caractérisation sociologique n'est pas universellement partagée par tous les résidents. Afin de garantir une approche exhaustive et nuancée, une première partie du questionnaire est délibérément conçue pour se libérer de ce présupposé historique. L'objectif est de sonder de manière ouverte et impartiale le vécu des résidents dans leur quartier, indépendamment de toute affiliation présumée. Dans un second temps, cette approche neutre sera confrontée à l'approche sociologique historique du quartier. En faisant ainsi converger les réponses des résidents avec l'image historique du Marais, nous espérons dégager des perspectives nouvelles et complexes sur l'identité du quartier. Cette méthode permettra de saisir la manière dont le Marais, en tant que quartier historiquement LGBT, façonne ou, au contraire, n'influence pas le vécu individuel et collectif de ses résidents. En adoptant cette démarche réflexive et inclusive, l'étude aspire à révéler les différentes strates d'identité et d'appartenance qui coexistent au sein du Marais, enrichissant ainsi notre compréhension globale de ce quartier dynamique et empreint d'histoire.

Les premières questions portent alors sur l'ambiance générale du quartier. De plus, une question concernant la perception externe de l'identité du quartier a été insérée afin d'intégrer dès le début une compréhension de la manière dont les enquêtés pourraient authentifier - ou non - leur quartier comme un quartier LGBT. Cela permet une meilleure réactivité dans le traitement ultérieur de leurs réponses. Ainsi, à cette étape de l'entretien, je peux déjà être en mesure d'évaluer la familiarité des répondants avec le quartier historiquement LGBT et de déterminer si c'est la première notion qui leur vient à l'esprit.

L'entretien s'articule ensuite autour des fonctions commerciales du quartier. Les questions posées se concentrent sur les habitudes d'achat des résidents du quartier, qu'il s'agisse d'achats effectués à l'intérieur ou à l'extérieur de celui-ci, ainsi que sur d'éventuelles évolutions des commerces et du coût de la vie du quartier par rapport à Paris. Ces indicateurs de gentrification confrontés aux réponses des habitants nous guident vers une analyse spécifique, puisque la gentrification est souvent caractérisée par un changement substantiel dans le tissu commercial d'un quartier, avec l'émergence de commerces haut de gamme, la disparition de petits commerces locaux et une augmentation du coût de la vie, ce qui peut influencer directement la composition socio-économique de la population résidente.

La section suivante du questionnaire s'attache à explorer la vie de quartier et les activités des habitants. Les questions posées visent à élucider la perception des résidents de la vie sociale et culturelle au sein du quartier. Je cherche à déterminer si des changements ont été observés. Les interrogations sur la fréquentation des lieux culturels du quartier et sur la diversité de la population résidente sont pertinentes pour évaluer la dynamique du Marais en tant que lieu de convergence pour la communauté LGBT. De plus, en demandant si les

résidents LGBT ont été affectés par d'éventuels changements (dans le cas où les enquêtés citent cette communauté, pour ne pas influencer leurs réponses), je souhaite comprendre comment ces évolutions pourraient avoir un impact sur la vie des membres de cette communauté au sein du quartier. Cette section est cruciale pour appréhender la complexité des transformations en cours dans le Marais et pour analyser comment ces changements sont susceptibles d'influencer la perception des résidents, qu'ils soient LGBT ou non.

Les questions suivantes sont conçues pour évaluer la perception des résidents concernant les politiques urbaines qui ont pu influencer le quartier, ainsi que les actions entreprises par les acteurs locaux. Ces éléments sont intrinsèquement liés aux concepts de safe space, de ghettoïsation et de gaytrification. En interrogeant les participants sur leur connaissance de ces politiques et actions, l'objectif est de déterminer dans quelle mesure ils sont informés des forces qui ont contribué aux transformations du quartier. En enquêtant sur le rôle présumé de ces politiques et actions dans les changements de la population résidente, l'objectif est de mieux comprendre comment les politiques urbaines ont pu agir en tant que moteurs d'une possible gentrification, affectant potentiellement la composition sociodémographique du Marais et sa réputation de quartier LGBT. Cette section est essentielle pour saisir l'ensemble du panorama et identifier les éléments clés qui ont façonné le Marais au fil du temps.

Enfin, afin d'établir une corrélation potentielle entre l'arrivée probable de résidents plus aisés dans le quartier, ce qui pourrait altérer sa traditionnelle essence populaire, l'entretien s'achève par une série de questions dressant le profil sociologique de la personne enquêtée, en se focalisant notamment sur des facteurs socio-économiques visant à mieux appréhender qui ils sont. L'obtention d'informations sur les revenus et les professions des résidents permettra de contextualiser leur position au sein de la hiérarchie sociale.

La grille d'entretien utilisée permet d'orienter l'interview autour des points déterminant de l'étude. Les questions posées sont larges et permettent à l'enquêté de répondre librement sans craindre de sortir du cadre de la question et me permettant ainsi de rebondir sur ses réponses. L'objectif est de réaliser au mieux 10 entretiens d'environ 1 heure, ce qui me permettrait d'obtenir les données nécessaires pour l'étude, sans abuser des entretiens qui pourraient alors être superficiels selon Beaud et al. (2010) « *Autorisez-vous à réaliser un nombre limité d'entretiens à condition qu'ils aient une certaine durée (45 minutes à 1 heure), qu'ils aient été entièrement enregistrés, que vous décrivez avec précision la situation d'entretien et que vous connaissiez un grand nombre de données objectives sur les interviewés* ». La structuration méthodique de la grille d'entretien revêt une importance stratégique, étant donné que la séquence des questions est élaborée avec minutie en raison de son impact significatif. Dans un souci préliminaire de créer une atmosphère de confiance et d'éviter toute précipitation dans l'exploration de sujets délicats et intimes, j'ai délibérément choisi de débiter l'entretien par la question d'ouverture suivante : « Depuis combien de temps résidez-vous dans le quartier ? ». Cette question initiale permet à l'enquêté de s'engager facilement sans trop avoir à s'impliquer. Les questions plus personnelles, centrées sur l'individu, sont délibérément planifiées pour être posées ultérieurement, une fois que

l'interviewé se sent en confiance. Par exemple, l'exploration du profil sociologique n'intervient qu'à la fin de l'entretien. La progression de la grille d'entretien a facilité l'établissement d'une connexion significative avec l'enquêté, augmentant ainsi sa disposition à partager des informations personnelles. Cette transition naturelle nous amenant à la section finale de l'enquête comprenant des questions d'ordre plus personnelles, encourage l'ouverture de l'enquête envers des interlocuteurs étrangers.

La grille d'entretien initiale a été conservée, tout en la modifiant en fonction des réponses des participants, en ajoutant des questions ou en modifiant l'ordre des questions. Cette adaptation a été réalisée en vue de maintenir une cohérence dans les discussions tout en évitant de créer des blocages dans la communication, une pratique en accord avec les recommandations de Beaud et Weber (2010). De plus, il convient de noter que certaines questions ont été soumises à un processus de « filtrage », signifiant qu'elles étaient posées généralement en réponse à une question antérieure (Parizot, 2012). Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'au cours des entretiens, les participants ont parfois anticipé des questions prévues plus tard dans la grille en développant spontanément certains aspects de leur vie.

J'ai confronté le discours des enquêtés à leurs pratiques et à leur univers de référence. J'ai pris au sérieux les ragots, les commérages, les anecdotes et les petites histoires qui m'ont livrés la structure du milieu d'interconnaissance et des univers de référence constituant mon terrain.

2.1.2 Stratégie d'enquête et collecte de données par entretiens dans le Marais : entre confiance, méfiance et négociation

Afin de planifier les entretiens, j'ai opté pour une méthode consistant à déposer des notes dans les boîtes aux lettres des résidents des immeubles 3 jours avant ma venue, les informant de ma visite à l'avance, afin de garantir qu'ils ne soient pas pris au dépourvu. J'ai décidé de me rendre sur le terrain dans un premier temps le week-end du 21 octobre 2023 aux alentours de 10h30, après le passage du facteur. Ainsi, j'ai pu aborder plus facilement certains habitants qui ramassaient leur courrier. Étant donné que le quartier présente principalement une population quadragénaire en 2023 (INSEE), je suis également repassé en début d'après-midi, pour démarcher les habitants ne m'ayant pas répondu plus tôt dans la journée pour m'aligner au mieux sur leurs habitudes (Libération, 2023). De plus, j'ai choisi le week-end car certains parents ne travaillent pas afin de garder leurs enfants. J'ai réussi à mener 5 entretiens par immeuble, compris entre 45 minutes et 1h12, ce qui équivaut à la moitié de mes sollicitations (au total, j'avais adressé 10 demandes par immeuble). Ma position sociale d'étudiant en école d'ingénieur a favorisé le premier contact avec les habitants. « *Il s'avère ainsi que le statut d'étudiant y est particulièrement favorable. Si relative soit-elle, la démocratisation scolaire implique, en effet, une sorte d'obligation d'aide à l'égard d'un jeune qui pourrait être un membre de la famille* » (Mauger, 2019). Chaque entretien a été enregistré dans son entièreté, avec l'accord préalable de l'habitant afin de garder une trace fiable des propos des interrogés puisque « *Seul l'enregistrement vous permettra de capter dans son intégralité et dans toutes ses dimensions la parole de*

l'interviewé. Vous pourrez par la suite travailler en profondeur votre entretien, notamment en écoutant et en réécoutant les cassettes. » (Beaud et al, 2010) Pour le négociier, j'ai comme explicité par Beaud et Weber (2010), présenté l'enquête et ses objectifs puis demandé à l'enquêté de façon naturelle s'il était d'accord pour l'enregistrement, en insistant sur le fait que cela resterait anonyme et que rien ne sortirait du cadre du cas d'étude. J'ai par la suite retranscrit les entretiens dans leur intégralité grâce aux enregistrements acquis précédemment.

Je me suis présenté sous mon identité d'étudiante, comme expliqué dans le mot préalablement déposé dans les boîtes aux lettres, et j'ai expliqué ma démarche et le contexte de mon travail sans énoncer clairement mes objectifs, avec convivialité et politesse mais sans utiliser le terme « entretien » afin de rassurer l'interlocuteur comme le suggèrent Beaud et Weber (2010). Je n'ai pas non plus mentionné le Marais ou l'identité LGBT historique du quartier pour ne pas influencer les individus dans leur réponses. J'ai fait le choix de laisser un certain nombre de choses dans le flou, non pas par esprit de calcul ou par ruse, mais premièrement parce que les considérations académiques ne sont pas du ressort des enquêtés, ensuite je ne sais pas à l'avance comment va évoluer l'enquête. Pour négocier la durée de l'entretien, j'ai demandé s'ils avaient 1 heure pour m'accorder un temps ni trop long ni trop court (Beaud et Weber, 1996), immédiatement, ou à leur convenance, sur un autre créneau. Par exemple, lors de l'entretien n°4 réalisé avec Laure (43 ans, mère au foyer), celle-ci avait d'abord refusé un long entretien, mais en répondant aux questions, l'entretien a finalement duré 47 minutes. J'ai laissé le choix du lieu de la discussion aux enquêtés, bien que la plupart m'aient proposé après quelques minutes de rentrer chez eux. Tous les entretiens se sont donc déroulés au domicile de l'enquêté, bien que certains aient commencé sur le palier. Le lieu était particulièrement propice, calme, à l'abri des regards et des oreilles indiscrettes, ce qui a permis à l'enquêté de se livrer plus facilement (Beaud et Weber, 1996), puisque le lieu personnel permet de s'éloigner d'une potentielle « position professionnelle » (Chamboredon et al., 1994). Pour chaque entretien, je me suis présenté lors de la première rencontre puis au moment de l'entretien (Chamboredon et al., 1994). J'ai noté une tendance parmi la plupart des enquêtés à maintenir une certaine distance physique au début de l'entretien, se positionnant par exemple derrière leur porte. Ce comportement traduit une certaine méfiance à mon égard, ou une volonté de se tenir à distance également au niveau des réponses apportées. Étant donné que la quasi-totalité des participants appartiennent à la classe sociale supérieure, il est fréquent qu'ils manifestent de la réticence à laisser des inconnus pénétrer chez eux. La relation codifiée à l'intérieur des classes sociales étudiées a tendance à garder une certaine distance avec les inconnus. A la fin de chaque entretien, j'ai demandé si la personne connaissait des voisins avec lesquels je pourrais discuter mais cela n'a pas été très concluant pour la plupart du temps, les habitants n'ayant pas de liens d'amitié étroits entre eux.

J'ai également noté que certains habitants semblaient contrôler leurs réponses, voire répondre de façon rhétorique sans rentrer dans les détails, me forçant alors à les relancer à plusieurs reprises pour libérer la parole. Cette attitude se caractérise éventuellement par une crainte d'en dire trop ainsi que leur vision de cet entretien sous forme de « questionnaire » à limiter leur parole. Bauer et Joffe (1996) expliquent que « *les non-réponses peuvent parfois*

correspondre à une stratégie de protection de soi, à une forme de défense ». Néanmoins, pour parer la distance installée par les habitants, j'ai remarqué qu'il est plus simple de relancer le dialogue en parlant de sa propre expérience, afin de créer un sentiment de partage pouvant engendrer de nouveaux sujets d'échange, pas toujours prévus, sans pour le moins qu'ils ne soient intéressants. J'ai également adopté l'attitude défendue par Pinçon consistant à minimiser la distance sociale que je pouvais ressentir avec mon interlocuteur. Il s'agit de « *paraître aussi proche que possible d'un univers dont on est loin* » (Pinçon, 1991).

Au cours de l'enquête, j'ai fait face à plusieurs refus. La plupart du temps, les habitants expriment un manque de temps, et plus occasionnellement un manque d'envie. Par exemple, j'ai établi un premier contact avec une habitante. Lorsque j'ai annoncé vouloir réaliser un entretien, elle s'est tout de suite renfermée et a refusé. Le cadre scolaire de celui-ci, ainsi que la catégorie sociale que je reflète de par mes études, a peut-être créé un sentiment d'illégitimité chez l'habitante pour répondre aux questions, de peur de ne pas fournir de réponses à la hauteur de mes attentes. Afin de dissiper ses inquiétudes, j'ai renforcé l'idée que l'enquête ne repose pas sur de bonnes ou de mauvaises réponses, et que la contribution des habitants du quartier est essentielle pour la progression de l'étude. Face à un étudiant en école d'ingénieur, certains enquêtés vont embellir la réalité ou au contraire la cacher ou éviter les questions amenant à des habitudes dont ils auraient honte. Ils nous renvoient alors, par crainte de jugement, une image altérée de leurs vies dans le Marais. Ce propos est également mis en avant par Pierre Gilbert « *L'existence d'une hiérarchie des valeurs culturelles conduit les enquêtés à surévaluer face à l'enquêteur leurs pratiques les plus légitimes et à sous-évaluer les plus honteuses d'entre elles.* » (Gilbert, 2012). Une démarche plus adaptée aurait été d'insister sur le non-jugement des réponses apportées, et une réalité embellie pourrait fausser les résultats de l'enquête. Néanmoins, il est concevable que les réponses positives des enquêtés se reflètent par le fait qu'ils se sentaient plus libres, parce que je n'avais aucun lien avec leur vie sociale, ni avec leur vie familiale ou leur environnement professionnel. En outre, l'enquêté était seul lors de l'entretien, j'étais donc dans une position objective favorable aux confessions (Beaud et Weber, 1996). Je détiens les codes sociaux pour entrer dans le quartier : de part mon statut d'étudiant ingénieur, je viens d'un milieu socialement proche des habitants, à l'instar de Lilian (22 ans, étudiant en école d'ingénieur).

Au cours des entretiens, j'ai été confronté à des situations où les participants ont partagé des plaisanteries ou des opinions avec lesquelles je ne partageais pas nécessairement les mêmes perspectives. Plutôt que de réagir de manière discordante, l'approche consistait à les accompagner dans leurs idées, évitant ainsi de les mettre sur la défensive et encourageant un échange ouvert. Ma priorité était de recueillir des données cruciales pour l'analyse, ce qui m'a amené à « *conforter le point de vue de l'interlocuteur* » conformément à l'idée de « *susciter la confiance* » (Beaud et Weber, 1996) afin de poursuivre l'entretien. Mon intention était de maintenir un espace exempt de jugement pour leurs opinions. Par conséquent, les entretiens se sont déroulés dans un environnement bienveillant et convivial, favorisant ainsi des conversations fluides et ouvertes. Il convient de noter que les participants ont répondu à l'ensemble des questions avec peu d'hésitations, peut-être par transparence ou une confiance à

mon égard. Des effets de proximité se sont créés pendant les entretiens. En effet, l'enquêtée Béatrice (58 ans, enseignante en architecture) m'a considéré comme son élève, elle voulait que je réussisse mon exercice.

Les entretiens ont permis d'acquérir beaucoup de données, cependant rien ne nous indique qu'ils sont totalement honnêtes à chaque réponse, certains détails peuvent être occultés. Les enquêtés limitent parfois leurs propos en raison du « *biais de la désirabilité sociale* » : soucieux de s'inscrire dans la normalité, dans leur classe sociale notamment, ils peuvent « *minimiser certaines caractéristiques discréditées ou embarrassantes* » (Parizot, 2012). En analysant les données, d'autres questions auraient été utiles pour mes recherches. J'aurais dû insister sur leurs sentiments relatifs à la possible fermeture des commerces LGBT, même si le dialogue était parfois fermé. Aussi, lors de la détermination du profil sociologique des individus, j'aurais pu poursuivre mon enquête pour explorer les professions des parents des enquêtés, en évaluant leur origine sociale ce qui aurait pu contribuer à l'analyse de la gentrification. Cette démarche globale aurait pu me permettre de mieux comprendre la dynamique socio-économique du quartier et comment elle influe sur la transformation en cours. Cependant, les données récoltées m'ont permis de faire une bonne analyse et de mettre en relation ces interactions avec les différents concepts perçus dans la littérature et des données quantitatives.

2.1.3 L'anonymisation des enquêtés par l'utilisation de prénoms fictifs : méthodes et réflexions personnelles

J'ai opté pour une démarche d'anonymisation des participants en leur attribuant des prénoms fictifs. Cette décision découle de la reconnaissance, soulignée par Coulmont (2017), du fait que les prénoms peuvent servir d'indicateurs de la catégorie sociale des individus. De plus, l'utilisation de prénoms plutôt que de numéros de référence facilite la compréhension de l'étude. Pour sélectionner ces prénoms fictifs, j'ai utilisé le site internet de Coulmont, qui propose des prénoms considérés comme socialement proches des enquêtés en fonction de leur taux de réussite au baccalauréat. Les données nominatives des résultats du baccalauréat sont régulièrement publiées par les différentes académies chaque année. Ces données ont été agrégées et anonymisées, et seuls les prénoms apparaissant plus de 40 fois au total entre les années 2012 et 2020 ont été retenus. De plus, seuls les résultats dont la diffusion avait été autorisée par les candidats ont été pris en compte. Les profils des participants ont ensuite été établis à partir d'une classification ascendante hiérarchique. Il convient de noter que cette méthode présente une limite importante, à savoir que les calculs se fondent sur des données recueillies entre 2012 et 2020, alors que les enquêtés sont généralement nettement plus âgés. Ainsi, le prénom n'est pas magique. Il ne favorise pas de lui-même un résultat plutôt qu'un autre. Le prénom est le reflet indirect de l'origine sociale. D'une année sur l'autre, les variations peuvent être importantes, surtout pour les prénoms peu fréquents (donnés à moins de 300 personnes). C'est pour cela qu'il faut exercer son esprit critique puisque les informations associées à un prénom donné avant les années 90 ne reflètent pas les mêmes réalités sociologiques que pour un prénom donné de nos jours.

Afin de tenir compte de cette évolution, il serait également envisageable d'attribuer les prénoms fictifs en fonction de leur fréquence d'attribution lors de l'année de naissance de chaque enquêté. Cependant, cette méthode présente une limitation, car elle se base principalement sur la popularité du prénom, sans tenir compte de ses connotations sociologiques. N'ayant pas obtenu le prénom de l'enquêtée Laure (43 ans, mère au foyer), j'ai dû utiliser cette seconde méthode. Ce prénom figure parmi les plus donnés lors des années de naissances de l'enquêtée d'après l'INSEE. Pour tous les autres habitants questionnés, j'ai trouvé un prénom qui semblait adapté à chacun.

Cette enquête sociologique m'a personnellement et fortement impliqué dans l'étude. J'en suis sorti changé puisque j'ai vu le quartier et ses habitants autrement en discutant avec les résidents des immeubles choisis. Devenir enquêteur m'a donné la sensation de devenir nécessairement un peu « bizarre » pour autrui dans la vie sociale ordinaire. J'ai à certains moments eu le sentiment d'être celui qui ne cesse de poser des questions, de regarder d'un œil distancié les choses autour de moi. Faire ce qu'on appelle du porte-à-porte m'a mis dans une position où j'étais immédiatement assimilé à un témoin de Jéhovah ou à un représentant, c'est-à-dire, quelqu'un qui, par définition, dérange ponctuellement et avec lequel le contact n'a pas vocation de s'établir durablement. Je pense que la relation que j'ai pu avoir avec certains des enquêtés aurait pu être plus personnelle dans un autre contexte.

2.2 Objectivation des transformations socio-économiques dans le quartier du Marais : l'intégration de données quantitatives et qualitatives pour soutenir les témoignages recueillis

Après avoir réalisé les entretiens, j'ai objectivé ce que les habitants me racontent par quelques données quantitatives et qualitatives. J'ai décidé de m'intéresser à l'évolution des catégories socio-professionnelles (CSP) dans le quartier, en recueillant des données de la population résidante depuis 1962. Il n'est pas possible de discriminer mon quartier, car son périmètre est situé dans les 3^{ème} et 4^{ème} arrondissements, sa superficie est inégale, ce qui rend la répartition des CSP non homogène. L'INSEE ne dispose donc pas de données spécifiques uniquement pour le quartier du Marais. J'ai pu trouver des données sur les catégories socio-professionnelles du Marais de 1962 à 1999 grâce à Têtu. Cependant, je n'ai pas trouvé de suite de cette étude jusqu'à aujourd'hui. Pour obtenir une idée générale, j'ai examiné les CSP du 3^{ème} et 4^{ème} arrondissement via l'INSEE pour me donner une idée de l'évolution, bien que les 2 arrondissements ne reflètent pas seulement le quartier, il est important de nuancer l'interprétation des résultats. L'idée est de trouver des données partiellement structurées qui correspondent à mes besoins, en les complétant avec ce qui a déjà été collecté par Têtu. J'examine également les revenus moyens à l'échelle de Paris pour des professions telles qu'artisans, ouvriers, et cadres, sans me limiter au Marais pour avoir un élément de comparaison. En observant les données récupérées, j'ai constaté qu'un type de ménage augmente, tandis que certaines CSP diminuent ou augmentent de manière significative. Par conséquent, j'ai analysé la situation globale en France, pour voir s'il y a eu une diminution

générale de ces mêmes emplois, compte tenu de la restructuration du marché de l'emploi dans l'ensemble du pays. Cette observation me permet d'observer un processus de gentrification dans le Marais ainsi que de tracer les tendances et d'identifier tout changement significatif.

L'augmentation du taux des CSP supérieures des habitants, à l'instar des cadres, peut être un indicateur de gentrification. Cependant, il est important de noter que cela ne signifie pas nécessairement une diminution de la présence LGBT dans le quartier. Je comparerai l'évolution des CSP avec l'évolution de la massification LGBT. La massification LGBT peut être observée en examinant la présence de commerces et d'établissements liés à la communauté LGBT. J'évoque la disponibilité de lieux de sociabilité homosexuelle, tels que les bars, clubs, et magasins spécialisés. Ces données ont été recueillies à partir des annuaires commerciaux spécialisés sur la période 1979-2023. Ces annuaires sont des publications annuelles autonomes ou des index insérés dans différents supports de presse spécialisée (*Gai Pied*, *Gai Infos*, puis *Têtu* ainsi que *Paris Diversité*). Afin de comprendre si une gaytrification est observée, je cherche à comprendre si l'exode des populations prétendument LGBT est dû à leur remplacement par une population plus riche et plus hétérosexuelle. Pour ce faire, j'examine les données démographiques et les témoignages des résidents. Une autre hypothèse à explorer est la transformation des logements en commerces. J'analyserai si cette transformation entraîne une substitution de la population résidente par une clientèle plus aisée.

Mon objectif est de définir les existences éventuelles d'une gentrification et d'une gaytrification dans le quartier. Cela nécessite l'examen approfondi des données CSP, de la massification LGBT et des facteurs socio-économiques. L'analyse de ces critères me permet de dire que même s'il y a une évolution des CSP, cela ne veut pas nécessairement dire qu'il y a moins de personnes LGBT car il peut y avoir une gentrification sans gaytrification. En me focalisant uniquement sur les CSP ou la massification des LGBT dans le quartier, sans mettre ces éléments en comparaison, cela ne veut rien dire. Cette méthodologie de recherche m'aidera à obtenir des données significatives pour mon étude et à répondre à des questions cruciales sur les transformations socio-économiques dans le quartier, y compris la question de la gaytrification et son éventuelle corrélation avec la massification homosexuelle. Mon étude inclut également une analyse de l'évolution des prix immobiliers sur une période de 30 ans dans le quartier. Cette analyse sera mise en perspective en comparant ces évolutions avec les tendances observées à Paris, et en les reliant à l'évolution moyenne des salaires et de l'inflation, afin de mieux comprendre leur impact sur le pouvoir d'achat. En cas d'augmentation des prix immobiliers, il sera pertinent d'examiner la possible corrélation entre le départ des résidents LGBT et les changements des prix du marché. Pour ce faire, je croiserai les données de l'évolution des prix immobiliers avec les témoignages recueillis lors des entretiens mais aussi avec l'évolution des CSP et des commerces LGBT afin de déterminer si la composition de la population du quartier connaît des modifications.

L'étude s'est également penchée sur l'examen des résidences principales et secondaires dans le quartier du Marais par rapport à la ville de Paris. Une attention particulière a été

portée aux politiques urbaines en vigueur, notamment celles liées à la piétonnisation, telles que définies dans le cadre du Plan de circulation Marais-les-îles pour la période 2022-2023.

Mon approche reste axée sur l'analyse de la perception des résidents, cherchant à comprendre si leurs déclarations concernant en partie la réduction apparente du nombre d'établissements commerciaux destinés à la communauté LGBT correspondaient à des données concrètes. Par exemple, si les habitants mentionnent qu'il y avait auparavant une grande quantité de commerces pour les personnes LGBT dans leur quartier, mais qu'il en reste très peu aujourd'hui, je rassemblais des informations pour étayer ces affirmations. Cependant, l'objectif principal de cette démarche était d'analyser le discours des habitants pour déterminer dans quelle mesure cette possible transition était perceptible dans leur expérience. Les autres données recueillies servaient avant tout à corroborer les témoignages des résidents.

3. Le quartier à travers la voix des habitants, des perspectives scientifiques et des données contextuelles

3.1 L'évolution de la construction de l'identité et des dynamiques sociales et culturelles d'un quartier emblématique

3.1.1 L'entre-soi, la cohésion et les ambiguïtés : représentations de l'identité du Marais LGBT

Certains entretiens révèlent que des résidents (ayant mentionné leur homosexualité au cours de l'entretien) décrivent leur propre parcours et leur choix de s'installer dans le quartier LGBT en utilisant des termes tels que « refuge » ou « cocon ». Ces expressions permettent d'identifier une première façon d'embrasser le quartier LGBT, qui est perçu comme un espace où l'on se sent en sécurité, épanoui, et en harmonie avec une identité homosexuelle qui joue un rôle central dans leur trajectoire de vie. Bien que ce type de rapport au quartier soit relativement rare dans nos données, il correspond de manière significative aux représentations médiatiques et littéraires de l'exode homosexuel vers la ville et son eldorado LGBT (Leroy, 2009). Cette perspective est souvent construite sur un rejet des environnements sociaux et spatiaux du passé, ainsi que sur le sentiment qu'une rupture avec les origines est nécessaire. Il est essentiel de noter que ces individus ont dû faire face à des défis spécifiques liés à leur orientation sexuelle. Pour eux, vivre en tant qu'homosexuel a souvent été difficile, en raison de contextes sociaux et familiaux hostiles ou de la perception initiale de l'homosexualité comme un « problème », une « difficulté » ou un « handicap » (Giraud, 2012). Il est important de souligner que ces individus présentent également des caractéristiques sociales particulières : ils sont généralement plus âgés, moins favorisés en termes de ressources socioculturelles et de réseaux de soutien alternatifs, moins diplômés, et ont des origines populaires. Pour ces raisons, ils n'ont pas connu des avancées sociales aussi spectaculaires que d'autres (Talmart, 2009). De ce fait, les enquêtés les plus âgés sont ceux qui mentionnent le plus fréquemment et explicitement avoir choisi de s'installer dans le

quartier en raison de son statut de quartier LGBT, qu'ils perçoivent parfois comme un « ghetto ». Leur installation dans le Marais est souvent perçue comme une manière puissante de rejoindre leur communauté, de se sentir enfin chez eux, même si leur première expérience de socialisation homosexuelle a souvent été marquée par le secret et la dissimulation :

« Je voulais être dans ce quartier, c'était comme un refuge, un cocon pour moi. Je me sentais en sécurité ici dans le ghetto, je suis dans mon monde. Moi je viens de la province, je suis monté à Paris sans diplômes et sans proches pour faire ma vie, me faire accepter et faire des rencontres. » , (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

À la fin des années 1990, l'utilisation du terme « ghetto » était principalement chargée de connotations négatives par toutes les parties impliquées. Pour la plupart des médias (généralistes ou LGBT), le mot évoquait un sentiment de danger, en particulier pour la presse généraliste française, qui était alors très préoccupée par le « ghetto homosexuel ». Il est essentiel de noter que le terme « ghetto » est polyvalent, car il englobe à la fois la configuration tragique des ghettos imposés à des populations stigmatisées et persécutées (comme le ghetto juif, notamment) ainsi que les ghettos socio-économiques existant de facto. Dans le contexte spécifique que nous examinons, le terme ghetto tend davantage à refléter l'idée d'un choix délibéré, d'un ghetto volontairement constitué par les membres de la communauté LGBT. Cette notion était largement développée par la presse généraliste française, qui exprimait des inquiétudes quant à une possible importation de modèles américains en France. Par conséquent, le concept du ghetto était fréquemment abordé dans les débats, ainsi que dans des slogans et des critiques qui mettaient en évidence les ambiguïtés de l'entre-soi homosexuel. Plusieurs articles de la presse généraliste ont été consacrés à cette question :

« Le Gayland a déjà son drapeau, va-t-il demander son indépendance ? »
(Dossier « Gay Marais : ghetto ou village ? » , Le Nouvel Observateur, 28 février 2002)

L'apparence du quartier LGBT semble présenter cette idée d'un entre-soi LGBT, favorisant des liens sociaux intenses et une cohésion particulièrement forte. La représentation du quartier repose également sur la notion d'une sociabilité de quartier dynamique et d'une concentration locale marquée, comme l'ont exprimé certains des participants à l'enquête, à l'image de Béatrice :

« Il y a de l'entre soi de la communauté gay mais bon, quand on en fait pas partie, forcément, on n'est pas concerné [...] ils ne vont pas nous ouvrir les bras pour nous parler. Je remarque que quand, par exemple, on se balade le samedi soir, bon, ils sont devant les boîtes et les bars gays entre eux. Bon, il n'y a pas d'hostilité vis-à-vis des autres [rires], c'est simplement qu'on n'est pas inclus parce qu'on ne partage pas la même chose donc voilà quoi. Donc ils sont très présents. Je me souviens, un 31 décembre avoir parcouru le Marais et je les voyais en grand nombre, et j'avais vraiment l'impression que j'étais une extraterrestre dans le quartier quoi, car je n'étais ni gay, ni jeune. [rires] », (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

Le quartier a en partie émergé en tant que représentation d'une communauté qui se rassemble au cœur de la ville, favorisant un entre-soi convivial et solidaire. Cependant, les comportements des résidents du Marais sont aujourd'hui en décalage significatif par rapport à ce modèle (Giraud, 2014). En effet, dès les premiers temps, les effets pervers de l'investissement d'un quartier par les LGBT sont perçus par la presse. Au fil du temps, les thèmes de la l'embourgeoisement et du conformisme ont pris de plus en plus d'importance dans les représentations du Marais, tant dans les médias LGBT que généralistes, et également dans les témoignages de certains participants à l'enquête :

« Le Marais, en dialecte politique, c'est le centre plutôt classe moyenne, et pas vraiment accro aux barricades. Eh bien, les gays du Marais, qui ont conquis business et citoyenneté plénière entre Saint-Paul et la place des Vosges, ne seraient plus très loin de cette définition pépère. Du ghetto des militants, on passerait plutôt au "village" façon New York : un recentrage bobo cool qui laisse pas mal de monde sur le talus. », (Le Nouvel Observateur, 28 février 2002)

« De toute façon, les gens ici en dehors des touristes ont toujours été assez odieux et personnels. [...] C'est un quartier bourgeois, enfin, les biens sont chers et les gens ne s'intéressent qu'à leur propriété et ne sont pas sympathiques. », (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

3.1.2 Conformisme et muséification : évolution des dynamiques sociales et culturelles

Le concept de gentrification est introduit de manière surprenante et relativement précoce dans la presse concernant le quartier du Marais. Alors que ce terme est peu courant parmi les sociologues, il est clairement associé aux quartiers LGBT de manière générale, dès les années 1980, dans les articles de presse :

« Il y a quelques années le Marais était considéré comme populaire, les loyers y étaient bon marché. Il attire aujourd'hui beaucoup de jeunes, d'artistes et d'étudiants qui se partagent les frais de cohabitation dans des appartements. Ainsi, à la population d'origine plutôt ouvrière, installée depuis longtemps, s'est ajoutée la jeunesse branchée issue de la classe moyenne supérieure. C'est la gentrification de ces quartiers, on appelle ainsi le phénomène d'invasion des quartiers pauvres par la classe moyenne supérieure et plus. » , (Le Nouvel Observateur, 14 juin 1988).

S'il existe très tôt un discours critique à l'égard du Marais, il gagne en intensité à mesure que le phénomène de gentrification se propage et que ses répercussions se font ressentir. À partir de la fin des années 1990, de nouvelles perceptions et représentations émergent, notamment celles de l'embourgeoisement et du conformisme. À mesure que la population bourgeoise remplace progressivement la population populaire, le conformisme affronte les stéréotypes. Ces nouvelles représentations se distinguent de la période des années 1980, marquée par la transgression que les LGBT incarnaient en partie. De manière souvent teintée d'humour et d'ironie, le quartier devient l'objet de moqueries et de caricatures. C'est précisément cette tendance à la caricature que l'on reproche au quartier : il semblerait ne mettre en avant que des stéréotypes et des caricatures de l'homosexualité, transformant parfois le quartier en une sorte de musée ou de zoo, qui attire de plus en plus de touristes. À Paris, le *Banana Café* est fréquemment critiqué pour son caractère superficiel et son exhibitionnisme.

« Si l'endroit est incontournable vu de TFI ou de Voici, il ne l'est pas pour la majorité des gays parisiens. Coincé entre gens du showbiz planqués, gogos, drags et jeunes hommes prêts à tout pour leurs quinze minutes de gloire, vous aurez l'impression d'être dans un docu "Tout est possible". » , (Supplément Têtu, Guide Europride, 1997).

La critique du conformisme dans ce contexte est ambiguë, car la presse LGBT contribue largement à la formation des stéréotypes qu'elle critique constamment. Néanmoins, elle continue de dénoncer ce conformisme en présentant également une vision figée de la scène gay parisienne, accompagnée de l'idée que « la nuit est finie » :

« Pas un seul jour dans le Marais sans qu'on entende que la nuit gay parisienne n'est plus ce qu'elle était, que la nuit est finie et que la splendeur passée a laissé place à la morosité glacée de soirées sans âme organisées dans des supermarchés de la fête. »
(Baby Boy, n°19, 2006.)

Au cours des années 2000, la fréquentation du Marais ne se limite plus seulement à la communauté LGBT. L'engorgement de la rue des Francs-Bourgeois et la prolifération de boutiques ciblant une clientèle plus diversifiée évoquent, pour certains observateurs, l'image d'un lieu de divertissement oscillant entre « boboland » et « Gayland ». Le journal *Libération* titrait ainsi : « *Les Francs-Bourgeois, rue barbare* », soulignant que « *cette artère de 705 mètres du IV^e arrondissement n'est plus, le jour du Seigneur, qu'un Disneyland pour*

acheteurs compulsifs » (Libération, 21 juin 2002). L'investissement des rues commerçantes par d'autres populations génère des inquiétudes, dont celle d'une muséification²⁰ du quartier évoquée par les enquêtés :

« Il y a aussi toute une population un peu bobo, de gauche qui est arrivée, [...] et le week-end ça devient la balade des bobos parisiens. [...] ça devient un quartier touristique, c'est-à-dire un quartier de bobos, un quartier où beaucoup de gens vont trainer mais c'est plus un quartier gay. » (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

« Moi je trouve que le quartier avait déjà beaucoup changé, au sens où s'était boboisé il y a 10 / 15 ans. Donc c'est vrai que le Marais dit historique est en train de se modifier au sens où il y a plus beaucoup de commerces de bouche et de musées par exemple. [...] Le quartier gay a aussi reculé, mais ça ne représente qu'une quinzaine de rues qui sont un petit peu muséifiées et les autres me paraissent toujours géniales. », (Pierre, personne âgée de 55 ans, directeur d'un cabinet de recrutement et habitant du quartier depuis 5 ans).

« Ça a été un quartier gay mais ça ne l'est plus. Dans le cas concret ça, l'est moins aujourd'hui. Il y a des bars sur la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie mais beaucoup de bars sont morts ou ont fermés pendant le Covid. Depuis, il y en a plus que quelques-uns qui subsistent donc je dirais qu'aujourd'hui pour moi c'est plus un quartier gay mais ça a encore cette réputation. », (Éric, personne âgée de plus de 57 ans, directeur d'une agence de communication, habitant le quartier depuis 15 ans).

Ce processus typique de la gentrification est augmenté d'un effet « zoo » spécifique à ces terrains, le quartier devenant une sorte d'observatoire naturel des LGBT. À l'image de certains quartiers ethniques, se développe alors un tourisme de l'exotique où l'on viendrait observer et côtoyer la différence d'orientation sexuelle. On fustige ainsi les « homos refoulés du Marais » dans Illico et les « banlieusards en goguette chez les gays » dans Têtu. La problématique touristique offre alors, elle aussi, un constat ambigu. Le « business gay » a fait du tourisme et des structures d'accueil hôtelier l'un des fers de lance du développement local. En effet, le Marais LGBT est l'objet d'un investissement touristique bien réel. Une association parisienne organise ainsi des visites guidées du « Paris Gay » dans lesquelles le Marais occupe une place centrale. Le glissement du musée au zoo repose ainsi sur le passage d'un tourisme gay quasi mémoriel à une attractivité urbaine et touristique plus large : le Marais possède ainsi l'image moins valorisante de musées LGBT de l'acceptabilité et de quartiers plutôt « friqués ». L'image de la vitrine LGBT conformiste traduirait alors une conversion des identités LGBT depuis la revendication militante jusqu'au compromis de la

²⁰ La muséification urbaine est un concept qui fait référence à la transformation d'un espace urbain en un lieu qui ressemble à un musée. Cela peut impliquer la préservation et la mise en valeur d'éléments historiques, architecturaux ou culturels dans le but de créer une attraction touristique ou de conserver le patrimoine. Cependant, il est important de noter que ce concept peut susciter des débats en urbanisme en raison des implications sur le caractère authentique de l'espace et de son impact sur les habitants locaux. (Guinand S. et al.)

visibilité respectable vouée à la normalisation. Cette tension entre spécificités homosexuelles et intégration prend des formes différentes selon les deux terrains, mais ces ambiguïtés interrogent le sens d'un tel regroupement spatial.

Évolution du nombre de logements par catégorie du 3 ^{ème} et 4 ^{ème} arrondissement de Paris de 1962 à 2020							
Année	1975	1982	1990	1999	2009	2014	2020
Ensemble	23 933	22 238	23 688	22 774	22 529	22 550	22 942
Résidence principales	20 608	18 554	17 675	18 105	16 158	15 564	16 252
Résidences secondaires	838	1 604	2 980	2 121	4 003	5 055	4 393
Logements vacants	2 487	2 080	3 033	2 548	2 369	1 930	2 296

Tableau 1 : Évolution du nombre de logements par catégorie du 3^{ème} et 4^{ème} arrondissement de Paris de 1962 à 2020

Source : Sources : Insee, RP1967 à 1999 dénombremments, RP2009 au RP2020 exploitations principales.

Il est clairement visible qu'il y a eu une augmentation significative des logements vacants et des résidences secondaires. Entre 1975 et 2020, il y a eu une augmentation de 101,05% dans ces catégories. Cette hausse peut s'expliquer par le fait que dans certains immeubles du quartier, jusqu'à un quart des appartements est placé en location sur des plateformes comme celle de la firme californienne *Airbnb*, qui draine des touristes du monde entier (Libération, 2019). L'enquête Daniel l'avait par ailleurs remarqué :

« Il y a beaucoup d'appartements qui sont loués en AirBnb aussi je pense. », (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

Ian Brossat, adjoint (PCF) à la maire de Paris en charge du logement, estime « qu'entre 25 000 à 30 000 appartements [tous arrondissements confondus] jadis loués à l'année à des Parisiens sont devenus des meublés touristiques à plein-temps dans la capitale ». Ce qui fait autant de logements en moins pour les habitants. « Rue des Archives, rue des Rosiers ou autour de la place des Vosges, c'est chaque jour le même ballet de valisettes à roulettes et de touristes égarés, qui cherchent sur leur téléphone le digicode pour rejoindre leur pied-à-terre. Il y a de moins en moins de gens qui vivent ici à l'année, pendant longtemps, certains critiquaient le côté fêtarde du Marais, lié au milieu gay, mais ça n'avait jamais fait fuir personne. Aujourd'hui, des habitants déménagent pour le XVI^e arrondissement, où ils espèrent retrouver un peu de calme. » Ce développement des locations en meublé touristique crée des effets pervers : « soirées qui s'éternisent en semaine, va-et-vient incessants dans les escaliers... » Des résidents se plaignent des nuisances

générées par « *ces rythmes de vie complètement différents et peu compatibles avec les gens qui habitent là et qui vont travailler le lendemain* » , illustre Ian, mais aussi des enquêtés comme Béatrice :

« *[u]n propriétaire a vendu son appartement pour le transformer en Airbnb festif. C'est-à-dire, un appartement possédant des jacuzzis et une salle de cinéma et il en a fait 2. Du coup on a eu des gros soucis parce que ces Airbnb festifs ont ramené énormément de nuisances sonores, et même pire, c'était limite de la prostitution !* » , (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

Les commerces de bouches ne pâissent pas tellement de l'exode de cette clientèle d'habitants. « *Je ne crache pas dans la soupe, car le tourisme nous amène aussi du monde, notamment pour les petits déjeuners, glisse le serveur. Mais pour les commerces de proximité, comme les boulangeries ou les librairies, c'est beaucoup plus difficile. 90 % de notre clientèle vient de là. Que les gens dorment à l'hôtel ou via Airbnb, cela ne change pas grand-chose pour nous* » affirme un vendeur de la boulangerie Korcarz, installée depuis 3 générations. Les fonds de commerce sont rachetés par des marques de luxe. John Galliano, Givenchy, Gucci ont ainsi élu domicile rue des Archives, parachevant la mutation d'un quartier désormais dédié à ses fortunés visiteurs plutôt qu'à ses habitants. Les commerces se sont adaptés, déclinant leurs vitrines en cinq ou six langues, de l'anglais au chinois. Ce phénomène se retrouve dans le témoignage d'Éric :

« *En termes d'habitants il y a par contre énormément d'étrangers, c'est à dire que j'avais un ami qui était maire du 4^{ème} et qui me disait que c'était très compliqué pendant les élections parce que comme il y a beaucoup d'Américains et de Saoudiens qui ont acheté dans le quartier, il avait du mal à serrer les mains habitants.* » , (Éric, personne âgée de plus de 57 ans, directeur d'une agence de communication, habitant le quartier depuis 15 ans).

3.1.3 Héritage LGBT historique et attrait touristique

La dualité d'identités du quartier a évolué au fil du temps, mais son identité LGBT historique persiste encore aujourd'hui malgré l'augmentation de son attractivité touristique. L'identité touristique du Marais a connu une augmentation significative au cours des dernières années. Avec ses rues pavées, ses bâtiments historiques, ses musées, et ses boutiques tendances, le quartier attire des visiteurs du monde entier. Cependant, cette notoriété touristique n'a pas effacé son héritage LGBT. D'autant que la plupart des enquêtés ont souligné cette identité. Les témoignages des résidents démontrent la visibilité continue du drapeau arc-en-ciel, un symbole universel de cette communauté, sur de nombreuses façades du quartier. Cette présence manifeste rappelle aux habitants et aux visiteurs que le Marais est un endroit où l'acceptation de la diversité sexuelle est une valeur fondamentale :

« Alors je pense que les gens disent que c'est le quartier touristique mais aussi le quartier gay puisqu'il y en a beaucoup dans le Marais. On a quand même beaucoup de communautés homosexuelles donc je pense que ouais, voilà. Et puis bon, le drapeau arc-en-ciel est quand même présent sur pas mal de façades ou au sol donc je pense qu'on est vu un petit peu comme ça. » (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

Le Marais conserve également des éléments historiques qui renforcent son identité LGBT. Parmi eux, le rappel le plus frappant d'un des immeubles où j'ai mené mon enquête est l'ancien atelier de l'artiste Francis Bacon, qui s'y était installé pendant une décennie. Bacon, un peintre célèbre, était ouvertement gay et a utilisé son art pour exprimer ses luttes en tant qu'homme homosexuel. Sa présence et son atelier dans le Marais constituent un rappel de l'histoire LGBT du quartier pour les habitants de cet immeuble.

« Dans mon immeuble il y a beaucoup de gays, d'ailleurs il y a un gay célèbre qui y a vécu, c'était Francis Bacon. Il a eu son atelier de peinture qui était là pendant 10 ans dans les années 70. C'était un Irlandais qui a d'ailleurs été mis à la porte par son père quand il a appris qu'il était homo et il en a d'ailleurs énormément souffert. On le voit d'ailleurs dans ces tableaux, donc il a son atelier ici dans la cour, voilà. En dehors de cette célébrité gay, j'ai au moins 3 ou 4 voisins qui sont gays dans la copro. » (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

De plus, certains habitants mentionnent la présence de « maisons » spécialement conçues pour la communauté LGBT. Ces maisons, conçues pour offrir un refuge et une protection à ceux qui pourraient se sentir menacés ailleurs, montrent l'engagement du quartier envers la préservation de son identité LGBT et l'inclusion de sa communauté.

« Bon après, je pense qu'en ce qui concerne les gays il y a tous les milieux sociaux considérés hein, comme dans toute communauté. Je pense qu'ici ils se sentent bien du coup, parce que forcément ils ne sont pas minoritaires hein, je veux dire, je sais qu'à Sarcelles et dans d'autres endroits dans les grands ensembles ils vont souffrir parce que tout ce qui est homo n'est pas tellement bien vu avec la religion musulmane etc. Je sais qu'ici il y a des maisons exprès pour eux, pour s'ils sont justement ennuyés ailleurs un petit peu, donc pour les protéger. Ici, ils ont l'air heureux parce que justement ils ne sont pas minoritaires donc c'est sympa pour eux quoi. », (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

Cependant, malgré ces éléments persistants, il est important de noter que certains résidents témoignent que le caractère LGBT et village du quartier semble s'estomper :

« Je pense que les gens identifient encore le quartier comme le quartier gay parce qu'il y a quand même des bars et bon, il y a quand même une clientèle gay. Il y a encore Le Tata burger par exemple avec son nom particulier. Par contre en face, la boulangerie gay ou il y avait des sexes en sucre a fermée. Donc ça a perdu aussi quoi. » , (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

« Alors en ce qui est du social, je dirais que j'ai la sensation que c'est un peu du chacun pour soi. Il n'y a pas d'"esprit village" , parce qu'on est vraiment envahi par les touristes. Pour avoir habité dans d'autres quartiers, je sentais plus une communauté entre les gens. Ici, c'est plus du chacun pour soi. » , (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

« Il y a encore dans le Marais un esprit de village, ça a commencé avec un bar qui s'appelle Le Village, et effectivement, il y a encore ce village, mais beaucoup moins qu'au début. » , (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

Ces témoignages soulignent les effets de la gentrification sur le Marais, tels que la transformation de la vie sociale et culturelle, la diminution de la visibilité des établissements LGBT, et le déplacement progressif de l'identité du quartier en tant que lieu de refuge pour la communauté LGBT vers une destination plus générique et touristique. La gentrification peut être associée à ces changements, car elle entraîne souvent une augmentation des loyers, ce qui peut éloigner les entreprises et les résidents emblématiques du quartier. Ainsi, j'ai recensé l'évolution du prix de l'immobilier de Paris et du 3^{ème} et 4^{ème} arrondissement depuis 1995 afin de mettre en corrélation les facteurs évoqués précédemment :

Évolution du prix de l'immobilier au m ² : 3 ^{ème} et 4 ^{ème} Arrondissements vs. Paris (1995-2023)									
Année	1995	1998	2001	2004	2007	2010	2013	2016	2023
3 ^{ème} arrondissement	2 670 €	2 520 €	3 610 €	5 380 €	7 820 €	8 440 €	9 720 €	10 260 €	12 590 €
4 ^{ème} arrondissement	3 170 €	3 440 €	4 320 €	6 560 €	8 420 €	9 200 €	11 350 €	11 310 €	13 180 €
Moyenne du 3 ^{ème} et 4 ^{ème} arrondissements	2 920 €	2 980 €	3 965 €	5 970 €	8 120 €	8 820 €	10 535	10 785 €	12 885 €
Paris	2 780 €	2 501 €	3 615 €	5 171 €	7 235 €	8 085 €	9 215 €	9 263,5 €	11 888 €

Tableau 2 : Évolution du prix de l'immobilier au m² : 3^{ème} et 4^{ème} arrondissements vs. Paris (1995-2023)

Sources : Paris Notaires Services.²¹

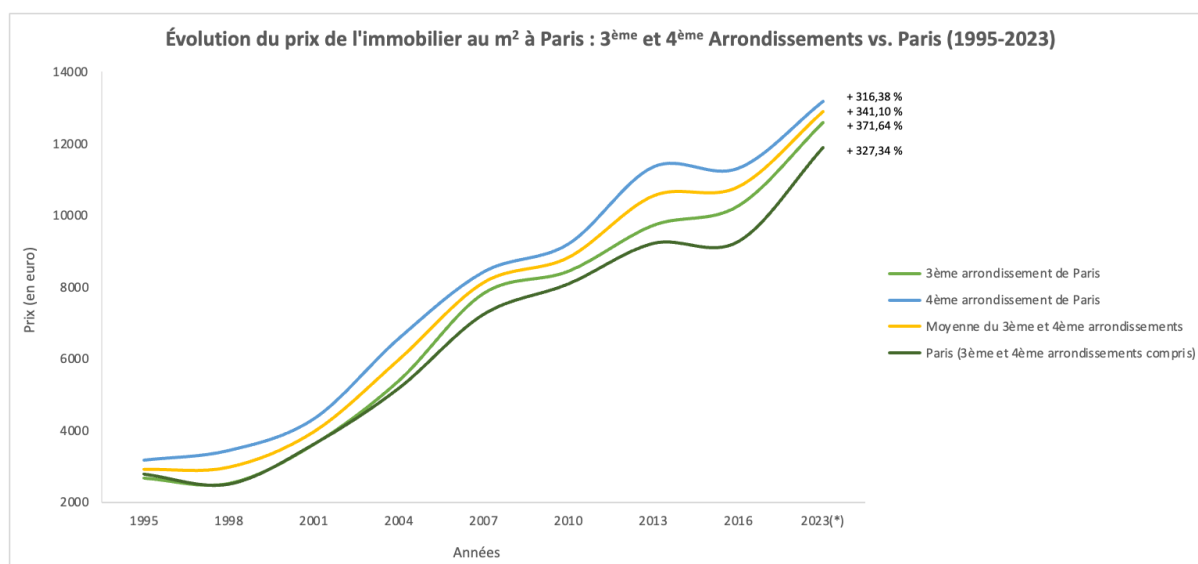


Figure 2 : Évolution du prix de l'immobilier au m² à Paris : 3^{ème} et 4^{ème} arrondissements vs. Paris (1995-2023)

Sources : Paris Notaires Services.

L'observation des prix immobiliers au mètre carré dans les 3^{ème} et 4^{ème} arrondissements de Paris suggère clairement l'impact de la gentrification sur le Marais. Les données révèlent que depuis 1995, les prix immobiliers au mètre carré dans le 4^{ème} arrondissement de Paris étaient déjà supérieurs à la moyenne de la ville. Cela suggère que ce quartier était déjà en cours de gentrification à cette époque. Au cours des dernières décennies, le 3^{ème} et 4^{ème} arrondissement ont connu une augmentation considérable de 341,10 % de leurs prix immobiliers, dépassant ainsi de 13,76 % la moyenne parisienne en octobre 2023. Le 3^{ème}

²¹ Il est important de noter que l'année 2023 est basée uniquement sur les deux premiers trimestres en raison de l'indisponibilité des données des trimestres 3 et 4 au moment de l'élaboration de cette étude (octobre 2023). Les données présentées sont établies à partir des limites du périmètre géographique des 3^{ème} et 4^{ème} arrondissements de Paris, telles que définies dans le contexte géographique en vigueur au 1er janvier 2023. Il est important de noter qu'elles ne reflètent pas parfaitement le quartier du Marais, mais elles nous fournissent une idée générale.

arrondissement, bien que moins cher que la moyenne parisienne et le 4^{ème} arrondissement en 1995, a également connu une augmentation significative des prix immobiliers depuis 1998 en dépassant la moyenne parisienne. Les hausses de prix reflètent souvent l'intérêt croissant des populations aisées pour les quartiers urbains, contribuant ainsi à l'expulsion des résidents plus modestes (Authier, 1998 ; Bidou-Zachariasen, 2003). L'augmentation des prix immobiliers dans le 3^{ème} arrondissement depuis 1998 suggère que la gentrification s'étend progressivement à des zones voisines. Ce phénomène est courant dans les processus de gentrification, où les populations chassées des quartiers les plus centraux migrent vers des zones adjacentes, stimulant ainsi le processus (Authier, 1998 ; Bidou-Zachariasen, 2003). Cette augmentation des prix immobiliers peut être interprétée comme le résultat d'une demande accrue pour des logements du Marais. En effet, ce quartier offre un accès facile aux institutions culturelles, aux restaurants, aux commerces et aux services, ce qui en fait des endroits attrayants pour les populations aisées et les nouveaux arrivants. Certains enquêtés à l'instar de Béatrice ont évoqués ce coût :

« [l]es loyers sont devenus tellement chers... Je dirais que depuis les années 2000 les loyers n'ont pas cessé d'augmenter à Paris, et surtout dans le Marais. » , (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

La hausse des tarifs immobiliers et l'attrait touristique du quartier mentionné précédemment exercent une influence directe sur le coût de la vie en général au sein de cette zone géographique. Ces transformations tangibles sont constamment identifiées et contestées par les résidents de mon échantillon, unanimement, du fait qu'ils en sont non seulement les témoins mais également les critiques actifs :

« Le Marais est plus cher d'au moins 15 à 25% de différence avec les autres quartiers de Paris. Aussi bien sur les fruits, sur les légumes, sur à peu près tout. Sinon, c'est un quartier avec peu d'enfants, euh, avec relativement peu de très jeunes et donc, c'est un quartier qui, c'est un côté négatif hein, qui se boboïse et qui se qui s'embourgeoise. » , (Pierre, personne âgée de 55 ans, directeur d'un cabinet de recrutement et habitant du quartier depuis 5 ans).

« Le quartier est plus cher parce que j'habite juste à côté de la place des Vosges et vois que même une bouteille de San Pellegrino est plus chère que dans d'autres quartiers. En travaillant dans le 14^{ème} arrondissement, je constate que ce ne sont pas les mêmes prix pour les mêmes produits. » , (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

« Il [le quartier] est plus cher, depuis que c'est devenu plus touristique c'est beaucoup plus cher. » , (Éric, personne âgée de plus de 57 ans, directeur d'une agence de communication, habitant le quartier depuis 15 ans).

3.1.4 Voisinage et sociabilité

Les relations de voisinage sont généralement d'un grand intérêt pour les habitants qui participent au processus de gentrification des quartiers centraux. Pour eux, ces relations jouent un rôle essentiel en tant que moyen d'ancrage et de valorisation de la vie de quartier. De nombreuses études sur la gentrification ont illustré comment l'établissement de liens sociaux avec les voisins contribue à créer une atmosphère de vie urbaine rappelant celle d'un village, tout en servant de base à des interactions sociales sélectives. Dans ce contexte, j'ai souhaité examiner l'importance accordée à ces relations de voisinage en analysant les pratiques spécifiques observées dans le quartier du Marais. Mon objectif était également d'explorer ces interactions sociales entre les résidents du quartier et d'en étudier les éventuels impacts sur la création ou l'absence de liens avec les voisins de l'immeuble ou du palier.

Lorsque l'on sollicite des réponses au sujet de leurs voisins, les participants à l'étude ne sont pas particulièrement loquaces. De fait, un grand nombre d'entre eux éprouvent des difficultés à fournir une description exhaustive des résidents de leur bloc ou de leur immeuble. Toutefois, certains individus parviennent à établir une certaine connaissance de leurs voisins, notamment en ce qui concerne leur âge, leur situation familiale, leur profession, et parfois même leurs origines ainsi que certains aspects de leur vie. Malgré cela, l'enquête révèle une relative absence d'enthousiasme à l'égard des relations de voisinage. Initialement, on observe des pratiques limitées dans ce domaine, ainsi que des discours révélant un faible intérêt pour ce type de rapports sociaux. Par exemple, Manon a peu de relations de voisinage et n'a pas envie d'en avoir ; ses voisins, elle n'en a « rien à foutre » :

« J'habite pas à Paris pour vivre comme dans un village, je déteste cette mentalité, ça me fait chier ! Moi, quand je suis chez moi, je donne l'heure à personne je me mets dans mon lit et ciao ! J'ai pas envie qu'on me fasse chier, si je suis chez moi c'est pas pour faire du social ! J'vois mes proches quand je le décide mais les voisins j'en ai rien à foutre ! » , (Manon, personne âgée de 26 ans, travaille dans le conseil en finance et habitante du quartier depuis 3 ans).

Certains sont moins radicaux : s'ils peuvent être séduits « par l'idée » d'un voisinage convivial, ils y participent rarement eux-mêmes et s'en tiennent à des interactions très limitées. L'évolution sociologique du quartier influe sur les relations de voisinage. Le cas de Béatrice le montre bien, puisque cette dernière a habité deux appartements différents dans le Marais, l'un dans les années 1990, l'autre depuis 2012. Lorsqu'elle compare ces deux expériences, Béatrice distingue surtout deux manières de voisiner et, plus encore, deux mondes sociaux. Actuellement, rue de Birague, elle voisine peu dans un immeuble habité par une quasi « bourgeoisie » récente et « propre sur elle » :

« Les voisins sont plus âgés que moi [...] C'est tout juste s'ils disent bonjour, et encore, certains ne le disent pas. C'est très bourgeois et je trouve que c'est vraiment limite quoi. [...] Mais sinon, jamais quelqu'un ne m'invite pour boire un café alors que j'aimerais avoir ce type de liens. Je veux dire, là où je suis ce sont vraiment des personnes très bourgeoises, très propres sur elles, vraiment, et à un haut niveau. Et puis ce sont presque tous des avocats ou dentistes. Je pense qu'ils me méprisent un petit peu. » , (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

Or, dans son premier appartement de la rue Vieille-du-Temple habité jusqu'en 2001, elle pratiquait un voisinage plus intense et plus amical avec des gens bien différents, des trentenaires, des créateurs, des journalistes et des lesbiennes – bref, un « milieu social » dans lequel elle « se reconnaissait plus » :

« Par contre à l'époque où je vivais dans la rue Vieille-du-temple, y avait la voisine d'en bas qui était une jeune super sympa qui recevait beaucoup, elle invitait tout le monde, c'était chouette. Un étage au-dessus y avait une copine à elle, elles faisaient la fiesta tous les soirs. Y'avait aussi deux couples, on faisait des dîners chez nous à tour de rôle, mon Dieu ! On avait tous la trentaine, la fille du bas était une riche héritière qui foutait rien, ah si, elle a fait des études de psycho à un moment, mais pour le fun quoi. Sa copine était créatrice, elle faisait des dessins extraordinaires, sinon pour les deux couples, les filles étaient hôtesse de l'air, parce que oui, c'était des lesbiennes. Dans l'autre couple, le mari était journaliste. C'était homogène en termes d'âge, et on se reconnaissait plus dans ce milieu social, c'était cool. » , (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

Le parcours de Béatrice enregistre certains effets de la gentrification intense du Marais, devenu un quartier de moins en moins accessible aux classes moyennes, voire à certaines fractions des classes supérieures. Il montre aussi ce qui distingue des populations de gentrificateurs de populations franchement bourgeoises à travers leurs manières de voisiner dans un même quartier, ici à quelques années de différence. Mes observations sur le terrain m'amènent à dire que les pratiques de voisinage les plus intenses ont presque toujours comme support des populations aux caractéristiques identiques : des couples hétérosexuels sans enfant, souvent jeunes, travaillant dans des professions culturelles et/ou intellectuelles ; des personnes seules, souvent des femmes, manifestant un intérêt pour la vie de l'immeuble, la culture, les voyages ; des personnalités aux trajectoires socio-biographiques atypiques et/ou complexes ; des artistes, des gays et des lesbiennes. La plupart du temps, ces relations sont endogames au sens où l'on possède à peu près les mêmes positions sociales et partage des modes de vie, des valeurs et des références culturelles proches. De tels résultats amènent à penser que, dans le Marais, l'importance et la nature des relations de voisinage sont largement déterminées par des positions de classe, des âges et des situations familiales, comme dans tout contexte résidentiel.

3.2 Commerces LGBT et réanimation du centre ville

3.2.1 L'émergence du quartier du Marais en tant que pôle du commerce LGBT et son impact sur la gentrification urbaine

L'émergence et la constitution du Marais LGBT correspondent d'abord à la concentration visible de commerces dont la fréquentation est très majoritairement homosexuelle et masculine, et dont l'affichage extérieur publicise cette spécificité. Cet affichage peut passer par différentes voies : une enseigne ou un nom, une vitrine affichant les couleurs de l'arc-en-ciel, des produits et des services spécifiques. Des lieux plus ou moins visibles et fréquentés spécifiquement par les LGBT ont toujours existé dans les villes modernes. Cependant, depuis les années 1970, ces lieux ont connu de nombreuses transformations aboutissant à l'apparition d'un véritable secteur du commerce LGBT dans les espaces métropolitains. La plus spectaculaire d'entre elles est la concentration nouvelle de ces commerces dans certains quartiers centraux. Les cas du Marais est, de ce point de vue, emblématiques, puisqu'il polarise aujourd'hui sa géographie commerciale LGBT mais surtout homosexuelle. En retraçant les transformations des commerces LGBT dans le quartier, je souhaite revenir sur les conditions socio-spatiales dans lesquelles s'est construit un espace commerçant spécifiquement gay pour commencer. L'histoire des bars gays du Marais ne peut se comprendre sans rappeler l'ampleur des transformations plus générales de ce quartier depuis plusieurs décennies. Or l'un des aspects de ces mutations concerne précisément la transformation des activités, des fonctions et des espaces commerçants du centre métropolitain. Partie prenante des processus de revalorisation des quartiers centraux depuis les années 1970, les aspects commerçants de la gentrification sont aujourd'hui bien connus : regain d'activité et baisse de la vacance commerciale, réanimation des vitrines et fréquentation accrue, affirmation de certains produits et modes de consommation spécifiques aux nouveaux habitants du centre. Dans ce contexte se pose la question de la place et du rôle des commerces LGBT dans le réinvestissement plus général du centre-ville comme lieu de consommation, d'activités et de pratiques commerçantes.

Localisation des commerces LGBT dans Paris en 1985, 2005 et 2023						
Année	1985		2005		2023	
	Effectif	Part du total	Effectif	Part du total	Effectif	Part du total
1^{er} et 2^{ème} arrondissements	50	24 %	42	19,5 %	14	11,86 %
3^{ème} et 4^{ème} arrondissements	38	18,4 %	91	42,3 %	62	52,54 %
5^{ème} et 6^{ème} arrondissements	15	7,2 %	4	1,9 %	1	0,85 %
17^{ème} et 18^{ème} arrondissements	32	15,4 %	10	4,7 %	4	3,39 %
Reste de Paris	73	35,1 %	68	31,6 %	37	31,36 %
Total	208	100 %	215	100 %	118	100 %

Tableau 3 : localisation des commerces LGBT dans Paris en 1985, 2005 et 2023
Sources : Index commerciaux, Gai Infos (1985), Têtu (2005), Paris Diversité (2023)

En analysant ces données avec un écart de trente huit ans de 1985 à 2023, on peut observer une évolution frappante avec en 2023 un taux de commerces LGBT supérieur à 50% par rapport à Paris contre 18,4% en 1985. Bien que le nombre d'établissements n'ait pas connu une croissance exponentielle de 1985 à 2005 dans Paris, il est clair que leur répartition géographique a connu des changements significatifs au cours de cette période. Entre 1985 et 2005, le quartier du Marais a progressivement concentré une grande partie des entreprises commerciales dédiées à la communauté LGBT de Paris, reléguant ainsi d'anciens secteurs d'implantation tels que Pigalle, Saint-Germain-des-Prés ou la rue Sainte-Anne. En 2005, plus de 42% de ces établissements se trouvaient dans les 3^{ème} et 4^{ème} arrondissements, contre seulement 18% en 1985. En revanche, de 2005 à 2023, ces commerces ont vu leur importance diminuer presque de moitié à l'échelle parisienne. De plus, en 2005, la dispersion des établissements dans le reste de Paris était moins significative que la concentration de commerces LGBT dans les deux arrondissements du Marais. Ces observations démontrent une migration géographique notable vers le Marais au cours de ces décennies.

De surcroît, les commerces LGBT se sont progressivement regroupés dans certaines rues du 4^{ème} arrondissement, en particulier dans les parties sud des rues du Temple, des Archives et de la rue Saint-Merri. Cette concentration a été décuplée, signalant ainsi l'émergence d'un secteur géographique et économique qui a été désigné sous le nom de « Marais gay » depuis la fin des années 1980. Ce mouvement majeur de la communauté homosexuelle a débuté à la fin des années 1970, se manifestant sous la forme d'une relocalisation géographique. À cette époque, on peut distinguer une première forme de

regroupement commercial de bars, restaurants et discothèques gays dans une rue du 2^{ème} arrondissement, la rue Sainte-Anne. Cette rue est devenue un centre névralgique avec de nombreux bars et les premiers établissements de divertissement sexuel institutionnalisés et commerciaux, dont le célèbre *Bronx*. Toutefois, ces établissements ont rencontré des difficultés croissantes en raison de la prostitution, des problèmes de racket et des descentes de police fréquentes comme Daniel a pu le témoigner :

« Moi j'ai même connu la rue Sainte-Anne dans les années 1970, avant que tous les commerces gays aillent dans le Marais. C'était le quartier un peu gay mais différent et il y avait des bars un peu boîtes, des saunas, un petit peu de proxénétisme, enfin, de prostitution pardon. » , (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

La rue Sainte-Anne a alors connu une période de crise relative à la fin des années 1970 (Martel, 1998). Parallèlement, le premier bar gay du Marais a ouvert ses portes en 1978, rue du Plâtre, sous le nom évocateur de « *Le Village* » . Cela a marqué un tournant dans le quartier, inaugurant une première vague d'ouvertures d'établissements gays dans le Marais entre 1978 et 1983, semblant ainsi amorcer une véritable migration. Il demeure encore difficile d'expliquer pourquoi ces commerces ont choisi précisément les ruelles étroites du vieux quartier du Marais comme destination. (Sibalis, 2004)

Le Marais émerge ainsi comme un lieu de localisation nouveau et privilégié des commerces LGBT au début des années 1980. Mais le déplacement géographique et la concentration spatiale ne sont pas les seuls changements observés. Les années 1980, en particulier leur démarrage, inaugurent un renouvellement et une redéfinition de la notion même de commerce LGBT à Paris. La première nouveauté concerne la visibilité accrue de ces lieux et leur inscription dans l'espace du quotidien. Plusieurs établissements sont à présent ouverts le jour, au moins l'après-midi. Dès 1980, on peut fréquenter *Le Central* ou *Le Village* dès midi dans le Marais à l'inverse des lieux de Sainte-Anne, fermés en journée. Les lieux innovent aussi par des tarifs peu élevés : il devient possible de vendre et de « consommer gay » la journée, à des tarifs raisonnables. Cette accessibilité ouvre les voies d'une vie homosexuelle au grand jour et d'une identité gay plus affirmée et plus franche pour Gai Pied :

« Ouvert en décembre 78, *Le Village* a tout de suite rempli un créneau manquant dans la scène parisienne pédé. Pratiquant une politique de bas prix inconnue pour Paris, il s'est rapidement constitué une clientèle d'habitues réguliers, mais a continué aussi à être un lieu de passage, en particulier pour les touristes étrangers. *Le Village* a aussi permis aux gais de se retrouver dans la journée, avant ou après le travail dans une ambiance exclusivement pédé. Il a innové l'horizon homosexuel parisien en proposant une alternative possible aux pratiques financières abusives de nombreux clubs, souvent dirigés par des hétéros, où tout est bon pour plumer les pigeons gais qui s'y rendent. Il a aussi mis un terme au privilège hétérosexuel de pouvoir "prendre un verre" au café d'à côté, privilège battu en brèche depuis longtemps dans de nombreuses villes d'Amérique. » , (Gai Pied, n°18, 1980).

À partir des années 1990, l'implantation des commerces LGBT se consolide dans le Marais devenant à son tour « le » quartier LGBT de Paris. Ces commerces amplifient alors la gentrification locale en prenant une place importante, visible et structurée dans le renouveau du commerce local. Surtout, en se diversifiant, les commerces LGBT accompagnent les modes de vie et de consommation valorisés et sélectionnés par le processus de gentrification. Certains lieux LGBT constituent alors des foyers remarquables de gentrification. Les années 1990 accentuent également la visibilité acquise et mise en scène dans l'espace public du quartier. Les devantures opaques ont cédé la place à des vitrines ayant pignon sur rue et arborant le drapeau arc-en-ciel qui fleurit dans plusieurs vitrines du Marais en 1996-1997. Rue des Archives, l'ouverture de l'*Open Café* puis celle du *Cox*, en 1995, consacrent l'ère des terrasses LGBT et entérinent l'investissement de l'espace public. Cet investissement intense amène plusieurs commerces de la rue des Archives à « devenir LGBT » sans l'être ouvertement ou initialement. S'ils ne se revendiquent pas ainsi, le guide *Gay Paris* réalisé par Têtu en 1997 classe à présent des établissements dans une nouvelle rubrique « Terrasses gay-friendly », des terrasses « *qui n'ont pas reçu le label arc-en-ciel, mais au vu de la proportion inhabituelle de lunettes de soleil, de cellulaires crépitant et autres coiffures expérimentales, nous avons décidé de les inclure à notre guide du gay Paris* ». La visibilité facilite aussi l'organisation d'événements et de fêtes dans les bars ou de rencontres avec des écrivains homosexuels aux *Mots à la Bouche* (librairie homosexuelle située rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie depuis 1983 puis fermée en 2019). Elle intensifie l'occupation et l'animation des espaces publics du Marais dans les années 1990. Or ce réinvestissement de la rue commerçante est une tendance caractéristique des processus de gentrification : la rue et ses commerces ne sont plus des espaces vacants ou des lieux de passage mais des lieux où l'on se rend et des ressources économiques décisives dans la reconversion d'anciens quartiers désaffectés. Cette présence LGBT dans l'espace public suscite cependant des résistances. Les conflits entre associations de riverains, anciennement installés, et nouveaux commerçants atteignent leur paroxysme en 1996-1997, opposant des établissements LGBT à deux associations soutenues par Pierre-Charles Krieg, maire RPR du 4^{ème} arrondissement, qui écrit :

« *L'émergence depuis quelques années, dans le 4^{ème} arrondissement, d'une communauté homosexuelle structurée a trouvé ces derniers temps, auprès des médias, un écho disproportionné et dangereux pour l'équilibre de notre vie locale. Prosélytisme, ostentation ou virulence conduiraient la population à faire siennes les thèses racistes et simplistes d'homophobes patentés.* »

(P.-C. Krieg, Journal du 4^{ème}, octobre-novembre 1996).

Procès-verbaux, fermetures administratives et manifestations se multiplient. Le magazine Têtu y consacre un dossier en octobre 1997 sous le titre évocateur « *Stonewall 1997 ?* ». Le 14 septembre, 3 000 personnes organisent un sit-in devant le *Cox*, rouvert quelques semaines plus tard, les commerces LGBT du quartier ferment symboliquement une journée. La rue des Archives oppose alors pendant quelques jours, selon Têtu, « *le peuple du Marais et les forces de l'ordre* ». Derrière le problème des nuisances sonores ou la prétendue

« *facilitation d'usage de stupéfiants* », se cristallisent en réalité des enjeux plus fondamentaux entre visibilité et ostentation, animation et prosélytisme, histoire du quartier et nouveaux usages de l'espace public. Le développement des établissements LGBT du quartier accentue en fait des questions typiques de la gentrification sur la confrontation de légitimités et la cohabitation entre anciens et nouveaux venus. L'impact local du commerce LGBT est enfin décuplé par sa structuration progressive en un secteur économique spécifique et organisé. À Paris, le Syndicat national des entrepreneurs gays (SNEG) est créé en 1990 avec comme projet initial de « *faire émerger la force sociale et économique que représentent les établissements gays et leur clientèle* ». Le SNEG est étroitement lié au quartier lui-même : il naît à l'initiative de commerçants gays du quartier, inquiets face aux problèmes que pose la prévention des risques sexuels dans les bars du Marais à la fin des années 1980, sous l'impulsion des gérants du bar *Le Central*. Depuis, le SNEG s'est installé dans le Marais et entretient des liens avec les commissariats de police locaux et la municipalité du 4^{ème} arrondissement depuis 2001. Représentant une forme de « pouvoir économique » gay local, il traduit son institutionnalisation et sa légitimation.

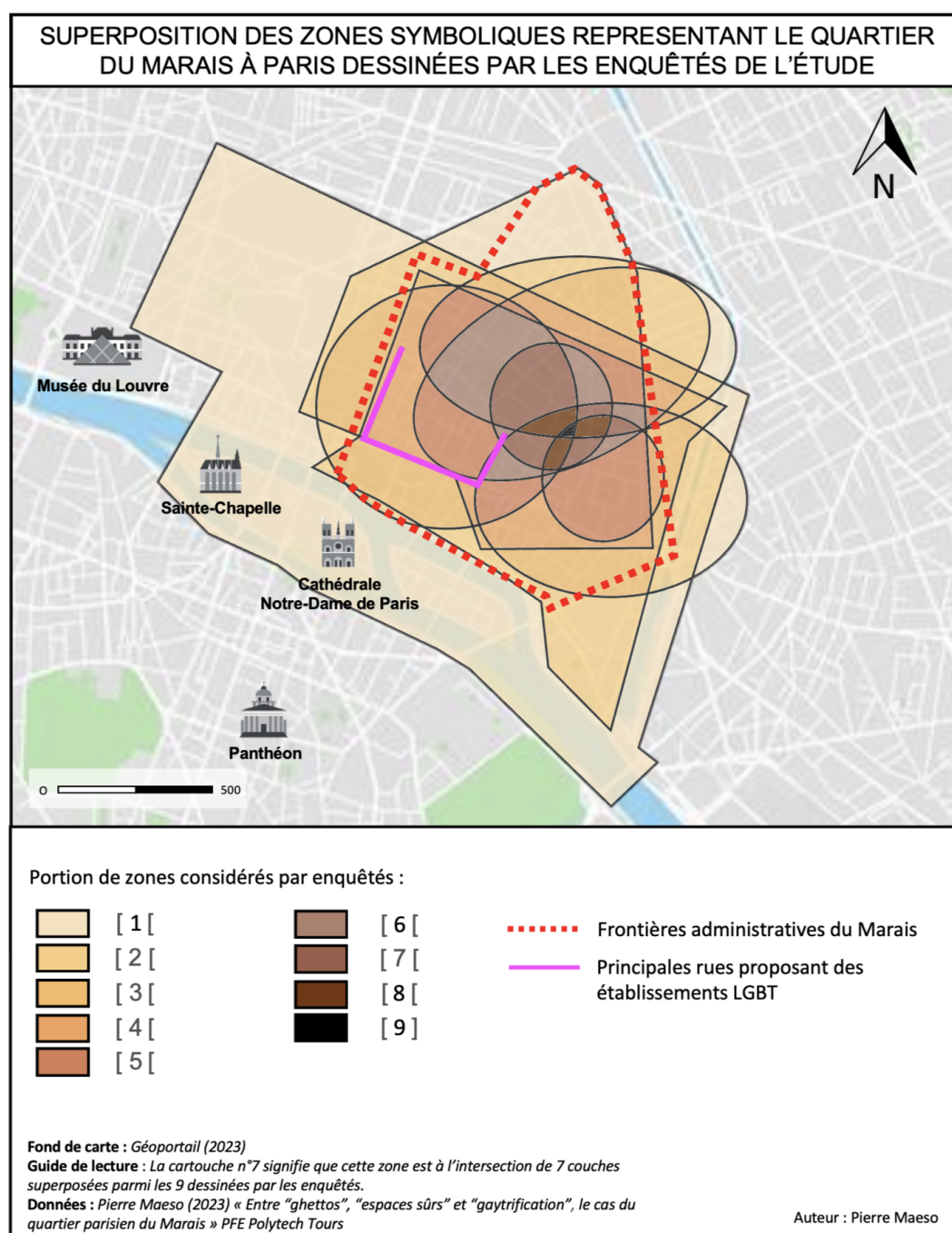


Figure 3 : Superposition des zones symboliques représentant le quartier de Marais à Paris dessinées par les enquêtés de l'étude

Afin d'appréhender les représentations spatiales individuelles des enquêtés à l'égard de leur quartier, j'ai sollicité ces derniers afin qu'ils procèdent à la cartographie des frontières de leur environnement immédiat. Cette approche a permis d'obtenir des données sur la manière dont les participants conceptualisent géographiquement leur quartier, offrant ainsi un aperçu des représentations mentales qui en découlent. Il convient de noter que l'échantillon de cette enquête se compose de neuf individus, dont cinq résidents du 4^{ème} arrondissement et quatre du 3^{ème} arrondissement (annexe 2 p.81). L'analyse des réponses recueillies révèle des

tendances récurrentes dans la délimitation des quartiers par les enquêtés. Ces limites, le plus souvent, reflètent les frontières physiques réelles, en particulier la Seine et le boulevard Beaumarché.

Une observation significative réside dans la tendance à l'élargissement progressif des limites du quartier au fil des différents tracés. Chaque nouvelle représentation englobe les délimitations antérieures, comme illustré dans la Figure 3. La délimitation la plus fréquemment dessinée coïncide avec les zones les plus intensément ombrées, suggérant ainsi une convergence de représentations au sein de l'échantillon. Notamment, la zone définie par les deux zones les plus foncées émerge comme une représentation presque unanime du quartier, étant systématiquement intégrée dans d'autres schémas de délimitation. Cette zone commune, prédominante au centre-est du quartier, se caractérise par une concentration significative des représentations mentales partagées par l'ensemble des sujets de l'étude. Il est également à noter que les zones délimitées tendent à s'éloigner progressivement du centre, culminant avec un cas où un enquêté a étendu sa représentation à presque la totalité du 4^{ème} arrondissement. Cette variation dans l'ampleur des représentations spatiales souligne la diversité des perceptions individuelles au sein de l'échantillon, tout en mettant en lumière la présence d'une représentation consensuelle centrale au sein du groupe d'étude.

3.2.2 Les paradoxes de la gentrification du commerce LGBT dans le Marais

Bien que certains établissements LGBT aient par le passé joué un rôle de pionniers ou d'acteurs influents dans le processus de gentrification local, leur fonction en tant qu'accélérateurs de ce processus est devenue plus ambiguë au cours des années 2000, principalement en raison des changements intervenus dans le contexte. D'une part, la gentrification se poursuit et apporte des modifications substantielles au tissu local, affectant les commerces, la fréquentation et la composition de la population. D'autre part, les lieux LGBT ont connu une diversification considérable au fil du temps, perdant ainsi une partie de leur signification antérieure en tant que présence centrale au sein du centre-ville. Ces deux facteurs contribuent à brouiller les liens entre les commerces LGBT et le phénomène de gentrification.

Dans le Marais, médias et commerçants insistent depuis quelques années sur la « crise » du commerce gay (Têtu, no 107, 2006) passant de 91 à 62 établissements de 2005 à 2023 dans le 3^{ème} et 4^{ème} arrondissement. Certains enquêtés l'ont également relevé :

« Il y a eu un 1 ou 2 bars [gays] iconiques qui ont été vendus récemment. Il y a aussi la fermeture “des mots à la bouche”. J'aurais dû commencer par ça parce que la fermeture de cette librairie il y a 4 ans à peu près a ensuite rouvert dans le 11^{ème}. La fermeture de ces 2 bars, notamment un très fréquenté, que moi je ne fréquentais pas du tout mais que beaucoup de gays fréquentaient. », (Pierre, personne âgée de 55 ans, directeur d'un cabinet de recrutement et habitant le quartier depuis 5 ans).

« Il n'y a plus d'ambiance, c'est clair hein ! Il y a plus beaucoup d'ambiance, on se restreint un petit peu sur les endroits que l'on connaît. Il y a des endroits où on est bien accueillis heureusement, encore hein. [...] Je pense que le Central était l'endroit qui ouvrait sur tout le quartier, et quelque part, voilà c'était un grand bar. Maintenant les bars sont plus petits quoi, voilà. Rue des Archives ça va encore hein, il reste encore Le Fridge, en face il y a Le Cactus qui est devenu gay, à l'époque c'était un bar tenu par des femmes, on mangeait des huîtres, c'était très sympa. [...] Par exemple, rue du Temple il y avait beaucoup de bars [gays] quoi. Et tout ça a disparu et la plupart des bars ont disparu mais les autres bars aussi qui étaient gay-friendly. Voilà, il y a même l'étoile qui est fermé depuis tellement longtemps et ça n'a jamais rouvert. Alors que c'est un endroit, voilà où j'allais écrire beaucoup dans ce bar quoi. Tout au fond du bar on écrivait des pièces de théâtre ou des choses comme ça... », (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

Cette crise du commerce LGBT aurait une dimension économique et financière : les établissements seraient moins fréquentés depuis quelques années, alors que les charges, notamment immobilières (se référer au tableau 1 p.48), pesant sur les établissements seraient de plus en plus lourdes. La baisse de fréquentation des lieux LGBT traduirait aussi le fait que les LGBT en ont moins besoin. Le développement d'internet, des sites de rencontre et des applications téléphoniques faciliterait les rencontres, notamment sexuelle, en minimisant les coûts de déplacement : cet argument fait consensus parmi les acteurs du commerce LGBT. De plus, l'augmentation du nombre d'établissements en 2005 dans un contexte immobilier très sélectif a exacerbé une concurrence accrue entre des commerces dont la viabilité économique reste parfois fragile. Mais la problématique du besoin de lieux chez la communauté LGBT va certainement plus loin. J'ai émis l'hypothèse que cette communauté n'aurait plus aujourd'hui le même besoin de lieux, identitaires notamment, ni de quartier LGBT, car ils auraient conquis le droit de vivre leur sexualité de manière plus libre à peu près partout dans l'espace social et dans l'espace physique occidental. Si cette hypothèse de l'émancipation sera largement discutée dans la suite de ce projet de fin d'étude, elle est souvent mentionnée par les commerçants du quartier, à l'instar de Daniel, un enquêté ayant officié pendant 13 ans au *Point-Virgule*, théâtre situé dans la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie :

« [c]e qui est assez frappant c'est qu'en ayant travaillé au Point-Virgule, je faisais plus de 1 000 affiches par saison alors que maintenant l'affichage est interdit quoi. Donc on a perdu aussi culturellement. Il y a des soirées gays qui affichent encore un peu, par exemple le vendredi soir on voit des affiches mais il n'y a plus un côté culturel comme avant. A l'époque, tout le monde affichait quand il y avait des spectacles. Quand une star passait comme toutes les grandes chanteuses on le savait. C'était un quartier où on voyait les affiches pour un public qui s'y intéresse. Je pense qu'aujourd'hui les gays, les lesbiennes, les trans et tout ça veulent vivre en dehors du quartier pour vivre normalement, comme tout le monde quoi ! Ils n'ont plus les mêmes besoins qu'avant parce qu'ils veulent vivre sans être stigmatisé, sans vivre en marge. Tous les commerçants d'établissement gays vous le diront ! On le voit aussi dans l'ambiance et la clientèle. [...] On se rend bien compte qu'à la fermeture des magasins, c'est-à-dire 19 heures, y'a plus personne quoi. En sortant du travail à 22h30 j'ai senti la disparition d'une partie de la communauté gay et on n'avait même plus besoin de tracter passer 20 heures. » , (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

En fait, cette partie de l'enquête montre surtout les paradoxes de l'investissement commerçant du centre-ville par les LGBT dans un contexte de visibilité accrue mais aussi de gentrification urbaine. Paradoxalement, l'émergence et l'affirmation d'une présence commerciale LGBT semblent fragiliser le rattachement identitaire de certains commerces en altérant les traits distinctifs de certains lieux LGBT (clientèle, ambiance du lieu, type de services fournis). Il s'agirait donc aussi d'une crise d'identité du commerce LGBT. Ces tensions ne font en réalité qu'illustrer un processus observable dans les cas de gentrification classique. Lorsqu'un quartier populaire, désaffecté et répulsif est réinvesti par des populations plus aisées, réhabilité et revalorisé, les acteurs de la gentrification n'ont paradoxalement plus devant eux le quartier qu'ils avaient choisi, investi et apprécié. Il en va de même pour les commerces LGBT, accompagnant le processus de gentrification commerciale, transformant l'espace urbain mais aussi, par conséquent, leur place et leur rôle dans la ville. Dès lors, on comprend mieux les processus de désaffection à l'égard du Marais qui touchent aujourd'hui une partie des LGBT, mais qui touchent aussi les commerces, en quête d'autres espaces à investir. De ce point de vue, la gaytrification amène aussi à la mobilité.

Si le Marais regroupe ainsi toujours la majeure partie des commerces LGBT parisiens, des lieux et des soirées LGBT apparaissent aussi ailleurs depuis une dizaine d'années, notamment dans les 10^{ème}, 11^{ème} et 18^{ème} arrondissements et sont précisément prisés par certains de nos enquêtés pour leur situation « hors Marais » :

« Je pense que ces adresses-là [bars gays du Marais ayant fermé] n'ont pas su se renouveler et se moderniser. Je trouve que ce sont des bars à bière sans grand intérêt [...] Je pense que les gays aujourd'hui ne vont plus forcément dans les bars gays parce qu'ils vont dans les soirées gays hors Marais. [...] les jeunes gays aujourd'hui vont plus dans des soirées type "chez Mylène" ou "Docteur Love" au profit des bars à bières [...] Pour moi, ces bars à bière sont fréquentés plutôt par des quadras ou des quinquagénaires ou un peu plus. Je pense que ça [la fermeture de commerces gays] n'affecte pas les gays car ils sont contents de trouver des nouveaux lieux de sortie. [...] ils vont dans d'autres lieux s'ils ne peuvent plus aller dans les bars du Marais et puis il y en a quand même quelques-uns qui continuent de très bien marcher. », (Pierre, personne âgée de 55 ans, directeur d'un cabinet de recrutement et habitant le quartier depuis 5 ans).

3.2.3 La mode, l'alternative et l'attrait du Marais : l'influence des LGBT dans la gentrification urbaine

L'attrait du Marais est progressivement renforcé par l'image de quartiers « à la mode », image qui se construit largement sur un travail de définition médiatique de ce qu'est la mode. Ce qui fait précisément la mode ici, c'est d'abord le caractère alternatif des pratiques, des habitudes et des populations qui investissent le quartier. Les LGBT ont un rôle double de ce point de vue : ils contribuent, d'une part, à définir et valoriser certains lieux et certaines tendances comme étant « à la mode » ; d'autre part, ils constituent progressivement un indicateur de ce qu'est la mode, en particulier pour la presse généraliste qui les envisage alors comme leviers de l'attractivité culturelle, festive et, plus largement, sociale d'un espace urbain.

« [c]'est un peu branché, mode et tout et puis voilà. », (Manon, personne âgée de 26 ans, travaille dans le conseil en finance et habitante du quartier depuis 3 ans).

La thématique de l'alternative tient ici une place centrale. Évidemment, ce qui est « alternatif » évolue avec le temps, en fonction de ce qui est considéré comme « dans la norme ». Le Marais ne cesse cependant, au moins dans les années 1980, d'être présenté comme un lieu alternatif où se croisent populations et modes de vie atypiques. Cette valorisation de la différence et de l'alternatif fait largement écho aux dispositions socio-culturelles des gentrificateurs à l'avant-garde plutôt qu'au conformisme des normes sociales dominantes. Ce sont d'abord des groupes de population qui portent ces alternatives socio-culturelles. À Paris, dans les années 1980, ces populations convergent vers le quartier nocturne des Halles, puis se déplacent vers le Marais. Elles regroupent des noctambules au look provocateur, des artistes, des gays, des personnalités de la culture mais aussi des populations plus marginales de la nuit parisienne (travestis, prostitué(e)s). Gai Pied associe d'abord cette « nouvelle bohème » au secteur des Halles : « Les nuits des Halles : fast-food, zonards, modistes, banlieusards et gays » (Gai Pied, no 46, 1982). Mais le Marais apparaît peu à peu comme un lieu de rencontre

privilegié de ces différents groupes : les journalistes y croisent des artistes novateurs dont bon nombre sont homosexuels (Jean-Paul Gaultier, Patrice Chéreau), des personnalités de la culture ou de la nuit (Jack Lang, Régine, David Girard), mais aussi des anonymes qualifiés de « branchés » avec des looks originaux. Visiblement, ce phénomène persiste encore aujourd'hui selon certains enquêtés :

« Il y a quand même une belle folie aussi parce qu'il y a plein d'hommes et des femmes qui s'habillent d'une façon assez originale et qui n'ont pas peur de se promener dans le Marais et qui sont assez acceptés donc c'est assez sympa. » , (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

La presse insiste par exemple sur l'apparition de nouveaux modèles alimentaires. Le repas ne correspond plus à ses horaires, ni à ses lieux traditionnels. La pratique du « brunch » est caractéristique de plusieurs lieux du quartier : célébrée comme une nouveauté du Coffee Shop, puisque « *le Bar central a un petit frère, le Coffee Shop, 12 heures - 1 heure, brunch le dimanche, cosy, parler, discuter* » (Gai Pied, no 37, 1982), elle devient l'une des spécialités du Look où les « brunch-tartines » connaissent un grand succès dans les années 1984-1988. Dans les années 1990, le brunch devient la marque de fabrique de certaines rues du quartier, l'épicentre de la géographie du brunch du dimanche matin se situant aux Marronniers, rue des Archives. Ce processus converge vers les pratiques des gentrificateurs et les goûts alimentaires qui s'affirment dans les quartiers gentrifiés (Lehman-Frisch, 2002). L'alimentation n'est pas un cas isolé. La presse LGBT valorise un ensemble de pratiques atypiques explicitement liées au quartier : sorties, vêtements, références musicales et culturelles. L'habitat et les pratiques résidentielles en font également partie, notamment à travers la rubrique « Intérieurs gays » de Gai Pied, qui consiste en un reportage photos chez un gay, en général lecteur de Gai Pied dont le logement ou le mode de vie présente un intérêt particulier. Si les pratiques décrites ne sont pas systématiquement associées au Marais, cette rubrique présente de nouvelles manières d'habiter son logement et son quartier qui rappellent beaucoup, là encore, les habitudes des gentrificateurs. Le portrait de Bernard, 39 ans, habitant un loft près de la gare du Nord à Paris, présente ainsi un « *ancien atelier de confection de 120 m²* » avec « *4 m de plafond* ». Sur le choix de ce logement, Bernard explique : « *J'ai tout de suite pensé que le quartier de la gare du Nord était le Marais des années 1990, qu'un loft était d'abord occupé par des marginaux, puis par la bourgeoisie branchée. Je ne me suis pas trompé. Depuis, l'immeuble a été rénové et il existe une demande très forte sur le quartier.* » Il ajoute : « *Habiter un loft, j'associe ça à une forme de sexualité marginale* » (Gai Pied, no 142, 1984). Sans être directement lié au terrain d'enquête, ces deux exemples montrent que la presse LGBT valorise des avant-gardes dans le domaine de l'habitat et du logement. Lorsque Bernard évoque le loft, le passage de la marginalité à la bourgeoisie branchée et le lien entre un type d'habitat et une sexualité marginale. Jusqu'au milieu des années 1990, dans la presse LGBT, la qualité d'un lieu repose ainsi sur sa capacité à proposer des ambiances et des pratiques alternatives et innovantes. Le Marais est un espace urbain où quelque chose de nouveau et d'alternatif élit domicile. Ces mises en scène du quartier reposent sur des éléments que l'on retrouve au cœur des représentations socio-spatiales des gentrificateurs et on

comprend pourquoi les représentations du Marais produites par les LGBT peuvent à nouveau nourrir la gentrification.

Durant la seconde moitié des années 1990, l'attrait pour le quartier du Marais s'étend au-delà de la seule clientèle LGBT, marquant une évolution significative à cette époque. Il est à noter que la presse grand public, contrairement à la presse spécialisée LGBT, découvre plus tardivement la tendance à la mode du Marais et enregistre avec un certain retard la visibilité de la communauté homosexuelle locale :

« *À l'angle du passage de la rue des Rosiers, personne ne s'offusque de voir cheminer, la main dans la main, un couple d'homosexuels. Car le Marais est aussi, aujourd'hui, la nouvelle terre d'élection de la communauté gay de Paris.* » (France Soir, 27 août 1996.)

Ce retard confirme d'une certaine manière l'image des « hétéros » que se fait Gai Pied : « Les gays lancent la mode, les hétéros suivent » (Gay Infos, no 27-28, 1987). Cette idée est largement reprise par la presse généraliste qui mobilise un syllogisme récurrent à partir des années 1995-1996 : les gays sont plus avant-gardistes et plus « branchés » que les autres, ils fréquentent tel quartier ; donc il est temps, pour tous, d'investir ce quartier. L'image des gays comme plus-value pour un espace devient récurrente à la fin des années 1990 et cet élément contribue à redéfinir l'image du centre-ville. En s'appuyant sur des représentations spécifiques des homosexualités, la presse généraliste vient renforcer, à sa manière, la capacité des gays à gentrifier un espace.

Aujourd'hui, plusieurs grands noms de la création contemporaine, dans tous les domaines possibles (stylisme, publicité, design, peinture...) ont en effet pignon sur rue dans le Marais, et entretiennent un lien identitaire très particulier avec ce quartier. Dans le domaine cinématographique, on peut citer l'exemple du collectif Etna, atelier de cinéma expérimental, installé rue de la Corderie dans le nord du 3^{ème} arrondissement (près du marché des Enfants rouges) depuis 1997 et qui s'affiche toujours aujourd'hui comme un véritable lieu de création cinématographique. Cette image créative a également attiré des acteurs créatifs très renommés, connus internationalement, à l'image de l'urbaniste-designer Jean-Michel Wilmotte qui a installé une agence/atelier en 2009 rue du roi Doré dans une ancienne usine du Marais, du designer Ora-Ito ou encore du collectif Surface to Air. L'enquêteur Daniel en donne un exemple :

« *On a aussi le premier ouvrier de France qui s'est installé* », (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

Ce témoignage reflète parfaitement l'image créative du quartier. Lorsqu'on parle du « premier ouvrier de France », on évoque un artisan talentueux, symbole de l'excellence artisanale et de la créativité. Cette réputation s'inscrit dans une tradition artisanale française fière et renommée. Pourtant, ce témoignage ne se limite pas à l'aspect créatif du quartier. Il fait également allusion à un côté prestigieux et haut de gamme. Ce « premier ouvrier de

France » suggère une élite artisanale, celle qui maîtrise parfaitement son métier et produit des œuvres d'art d'une qualité exceptionnelle. Dans la section suivante, nous allons explorer comment le quartier du Marais s'est transformé en un lieu de choix pour les établissements, les commerces et les services haut de gamme, ainsi que comment cette évolution s'inscrit dans le contexte plus large de la gentrification.

3.2.4 Évolution du Marais vers le haut de gamme : transformation commerciale et Fashion Week

De nombreux travaux ont montré comment la gentrification valorise et sélectionne certains types de commerces et de services associés aux nouveaux besoins et aux nouveaux modes de vie des habitants et des clients de ce type de quartier (Zukin, 1982 ; Van Criekingen, 1997). Qu'il s'agisse de boutiques de luxe, de services de soin et de décoration, de galeries d'art, ou de cafés « branchés » et de bistrots valorisant l'authenticité d'une ambiance ou d'un commerce traditionnel détourné de son usage passé, cette palette commerciale constitue un levier actif dans les transformations urbaines des quartiers centraux expliquant l'usage des termes de « gentrification de consommation » et de « gentrification de fréquentation » (Beauregard, 1986 ; Lehman-Frisch, 2002). Ces deux notions visent en effet à décrire le fait qu'un quartier gentrifié est aussi un quartier fréquenté pour ses espaces publics et ses commerces par de nouvelles populations résidentes ou extérieures, qui viennent y consommer des services et des produits spécifiques, mais aussi un décor urbain et une ambiance singulière.

De ce point de vue, le Marais connaît effectivement cette transformation depuis les années 1990 : les boutiques « branchées » (vêtements, décoration, design etc.) et les nouveaux services (soins, restauration, loisirs), les galeries d'art (dans le 3^{ème} arrondissement surtout), ont définitivement remplacé les anciens commerces et les ateliers productifs traditionnels du quartier (textile, joaillerie, etc.). Les activités productives de l'artisanat ont progressivement cédé la place dans les deux arrondissements concernés aux fonctions de service et à de nouveaux commerces en deux ou trois décennies (Faure, 1997). Ces nouvelles activités s'implantent bien souvent dans les anciens locaux de l'artisanat, restaurés et réaménagés : la rue des Francs-Bourgeois l'illustre bien aujourd'hui. A la fin des années 1990, les rues du Marais ont donc changé de visage : les rue Rambuteau et de Bretagne rassemblent des primeurs et des magasins d'alimentation aux prix élevés comme l'a d'ailleurs souligné Éric :

« Les commerces de proximité à savoir les bouchers, les boulangers, les fruits et légumes etc. ont disparu au profit des Carrefours City par exemple. », (Éric, personne âgée de plus de 57 ans, directeur d'une agence de communication, habitant le quartier depuis 15 ans).

Les rues des Archives, du Temple et des Francs-bourgeois concentrent essentiellement des boutiques de vêtements, des bistrots, des boutiques de décoration, de design, des

commerces de soin du corps, des produits de beauté et des boutiques haut de gamme. Certains enquêtés l'ont d'ailleurs remarqué :

« *Il y a aussi des boutiques de luxe qui se sont installées comme tu le sais, côté archives et côté temple.* » , (Pierre, personne âgée de 55 ans, directeur d'un cabinet de recrutement et habitant du quartier depuis 5 ans).

« *J'ai l'impression qu'à chaque fois qu'un commerce sympa ferme, il s'ouvre à la place un magasin que tout le monde déteste, enfin nous [son mari et elle] en tout cas, c'est-à-dire une chaîne quoi, comme Sandro ou Maje. Autour de chez moi j'ai des Maje partout ! je ne vois donc pas l'intérêt, je préférerais effectivement que ce soit autre chose.* » , (Laurence, personne âgée de 56 ans, mère au foyer et habitante du quartier depuis 1 an et demi).

Plus au nord, le Carreau du Temple a vu fleurir bars et restaurants avec terrasse, la rue Charlot, devenant quant à elle et en quelques années un lieu de concentration de galeries d'art et d'ateliers d'artistes à la mode. Ce tableau d'ensemble permet de souligner comment les commerces LGBT et la gentrification commerciale se rencontrent dans le Marais dans les années 1990. On constate en effet une forte adéquation structurelle entre les secteurs-phares du commerce LGBT (bars, restaurants, nouveaux services spécifiques) et les activités valorisées et sélectionnées par le processus de gentrification (Decroly, Deligne, Gabiam et Van Criekingen, 2006) : elle repose sur le fait que les modes de vie et de consommation valorisés par les LGBT, ou au moins, dans les commerces LGBT du quartier, rejoignent des pratiques et des modes de vie qui sous-tendent la « gentrification de fréquentation » (Beauregard, 1986). L'espace public du Marais met progressivement en avant et valorise depuis une dizaine d'années ces modes de vie, dominants chez les « gentrificateurs », mais dominants aussi chez les LGBT : la restauration à l'extérieur du foyer, l'entretien du corps, la fréquentation des bars et des cafés, les « brunchs » les week-ends, l'aménagement et la décoration de son logement, souvent permis par des revenus supérieurs à la moyenne, chez les LGBT comme chez les gentrificateurs (Van Criekingen, 1997 ; Lehman-Frisch, 2002).

Depuis les années 2010, le Marais est devenu un hub incontournable pour la location événementielle de la Fashion Week. C'est un quartier vibrant et cosmopolite, avec ses boutiques de créateurs, ses galeries d'art et ses hôtels branchés. L'alliance des boutiques haut de gamme et de l'identité alternative et mode du quartier évoqué précédemment offre un cadre idéal pour la location d'espaces lors de la Fashion Week parisienne, événement majeur de la mode, ce qui à l'air de ravir certains enquêtés :

« *[i]l y a pas mal d'événements, par exemple il y a la fashion week, tout ça, donc ça c'est bien. Dans la rue où je suis, il y a de plus en plus d'événements et il y a même un bar où il y a quelques célébrités qui viennent pendant la fashion week, j'adore ça !* » (Tahina, personne âgée de 25 ans, responsable marketing dans une galerie de design et habitante du quartier depuis 5 ans).

Les rues pavées du quartier abritent un éventail de boutiques de créateurs, de marques haut de gamme et de concept stores innovants. Lors de la Fashion Week, ces lieux du Marais, en location, se transforment en vitrines pour les nouvelles collections. Ils attirent ainsi les professionnels de la mode, les influenceurs et les fans du monde entier. Les bâtiments historiques du Marais, avec leurs façades ornées et leurs intérieurs spacieux, se prêtent à l'accueil des événements de la Fashion Week. Des hôtels particuliers du XVII^e siècle aux galeries d'art modernes, le quartier offre une diversité de lieux adaptés à tout type d'événement, du défilé intimiste au grand spectacle. Prenons l'exemple de la Galerie Minimes, située à quelques pas de la place des Vosges. Avec sa luminosité singulière, ses volumes contemporains et son équipement technologique haut de gamme, c'est un espace idéal pour un défilé de mode. La grande vitrine sur la rue des Minimes offre une visibilité unique, tandis que la cour arborée apporte une touche de verdure. Sur la Place des Vosges, se cache un appartement prestigieux de 250 m², répartis sur 6 vastes pièces. Son parquet point de Hongrie, ses moulures au plafond et ses 3,40 mètres de hauteur sous plafond donnent un écrin luxueux à tout événement. Ce lieu, situé au deuxième étage d'un des bâtiments donnant sur une des plus belles places du monde. Fréquenté par les touristes et les amateurs d'art, cette adresse est bien plus qu'un point de rencontre, c'est une institution historique. Chaque lieu a ses propres caractéristiques qui le rendent unique. Et c'est ce qui fait du Marais un endroit incontournable pour la Fashion Week à Paris. Les possibilités sont infinies, et les opportunités d'étonner et d'inspirer le public ne manquent pas. Enfin, la situation géographique du Marais, en plein cœur de Paris, est un atout majeur pour la Fashion Week. Le quartier est facilement accessible en transports en commun et à proximité de nombreux hôtels, restaurants et sites touristiques. De plus, sa proximité avec d'autres quartiers de la mode tels que la place Vendôme ou le Faubourg Saint-Honoré est un avantage supplémentaire pour les professionnels de la mode qui se déplacent d'un événement à l'autre.

« *Quand il y a la Fashion Week, tout le monde est dans le Marais pour se promener. Donc il y a quand même un changement de population, la Fashion Week ce n'est pas l'ambiance populaire d'antan et surtout, ce n'est pas les gays, enfin pas ceux qu'on a connu ! C'est un quartier un peu branché maintenant.* » , (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

Les deux citations reflètent des opinions divergentes concernant l'évolution du quartier du Marais, mettant en évidence les transformations liées à la gentrification. Pour Daniel, le Marais a connu une mutation significative au fil des années. Il souligne que la Fashion Week a attiré une population différente de celle qu'il avait l'habitude de côtoyer. L'ambiance populaire qu'il associait au quartier autrefois semble s'être estompée, laissant place à une atmosphère plus branchée. Il exprime clairement son sentiment de nostalgie en évoquant les gays « qu'on a connu », suggérant que la communauté LGBT traditionnellement associée au Marais a également subi des changements. Tahina, en revanche, semble accueillir positivement ces évolutions. Elle exprime son enthousiasme pour les événements tels que la Fashion Week, ce qui suggère un intérêt pour les aspects plus branchés et culturels du quartier qui ont évolué avec la gentrification. Ces deux opinions mettent en lumière la complexité de la gentrification urbaine. Alors que certains résidents, comme Daniel, peuvent se sentir

déplacés par l'évolution du quartier, des personnes s'étant installées récemment dans le quartier, comme Tahina, peuvent voir ces changements comme une chance de profiter de nouvelles expériences et de la diversification de l'offre culturelle. Ces points de vue reflètent les tensions inhérentes à la gentrification, où l'ancien et le nouveau se heurtent, générant des réactions variées au sein de la communauté résidente.

Deux autres témoignages de Tahina et Daniel mettent en évidence des perspectives contrastées sur les changements des commerces dans le quartier :

« J'aime trop les restos asiatiques et tout ça. Depuis que je suis ici, il y a eu pas mal de nouveaux restaurants asiatiques branchés pas loin, d'épiceries asiatiques etc. donc bah, ça m'évite d'aller loin pour acheter des produits asiatiques, voilà. Donc c'est du changement positif et j'aime bien » , (Tahina, personne âgée de 25 ans, responsable marketing dans une galerie de design et habitante du quartier depuis 5 ans).

« Ces changements m'ont affecté parce que maintenant on se limite en fait. On se limite à quelques endroits qui bon, comme tout être humain, on a des repères quoi et il y a des endroits qu'on aime bien. Mais il y a aussi des endroits qui ont vieilli et qui se sont fermés, voilà quoi. Parce que quelque part, ça ne correspondait plus vraiment quoi hein. Il y a des établissements comme les 4 pattes, j'en oublierai presque le nom ! Il y a aussi la grande librairie qui est transformée par une boutique de luxe. L'autre librairie qui a fermée, Des mots à la bouche, était très spécialisé gay avec toute la littérature mais il y avait aussi d'autres littératures donc c'était une vraie librairie donc on trouvait facilement de quoi acheter. Il y avait un sous-sol avec de grands livres gays avec des illustrations, de la mode etc. L'autre faisait toutes les revues inimaginables. Ensuite on allait en face au bar dont j'ai oublié le nom qui a fermé. » , (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

Tahina exprime à nouveau son plaisir face à l'ouverture de nouveaux restaurants asiatiques et épiceries branchés. Elle considère ces changements comme positifs, soulignant l'amélioration de l'offre culinaire et commerciale du quartier. En revanche, Daniel, qui réside dans le quartier depuis plus de quatre décennies, présente un point de vue différent. Il estime que les transformations urbaines ont restreint son expérience du quartier. Il évoque la fermeture de certains établissements emblématiques du quartier au profit d'établissements haut de gamme. Daniel met en avant la disparition de ces repères qui avaient une valeur culturelle et identitaire pour la communauté du Marais. Ces changements, selon lui, n'ont pas nécessairement correspondu à ses attentes et ont contribué à limiter son expérience dans le quartier. À la lumière de ces deux points de vue, on peut considérer que Tahina, en tant que résidente récente, est plus encline à adopter une perspective gentrificatrice. Elle perçoit positivement les changements urbanistiques, notamment l'ouverture de nouveaux commerces et restaurants branchés, qui ont élargi l'offre du quartier. Ses besoins et préférences en matière de consommation sont satisfaits par ces évolutions, ce qui peut être interprété comme une adhésion aux aspects de la gentrification qui améliorent l'offre commerciale et culinaire. En

revanche, Daniel, qui a vécu plus longtemps dans le quartier et qui a vu la transformation de lieux culturels emblématiques, adopte une perspective plus critique. Pour lui, les changements ont entraîné la disparition de repères culturels et identitaires qui étaient significatifs pour la communauté LGBT et populaire du quartier. Sa perception des changements urbanistiques est teintée de nostalgie et de regret, et il exprime des inquiétudes quant à l'impact de la gentrification sur le caractère spécifique du Marais.

3.3 Impact des politiques urbaines sur l'évolution démographique et le profil sociologique des habitants

3.3.1 Impact des politiques de piétonnisation et de réaménagement de la circulation

Lors de mes entretiens avec les résidents du quartier, il est clair que l'un des aspects les plus saillants des politiques urbaines est la question de la piétonnisation des rues et des changements de sens de la circulation. Ces transformations ont un impact significatif sur la vie quotidienne des habitants, bien que la plupart d'entre eux ne possèdent pas de véhicules personnels. La piétonnisation des rues est devenue un sujet de discussion central parmi les résidents. Certaines rues qui étaient autrefois ouvertes à la circulation automobile ont été progressivement réduites aux voitures et même dans certains cas transformées en zones piétonnes accueillant des cafés, des restaurants et des boutiques. Si cela a renforcé l'attrait du quartier pour les piétons, notamment les touristes, en créant des espaces conviviaux pour se promener et se détendre, cela a également suscité des préoccupations chez les résidents :

« Il y déjà pas mal de pistes cyclables qui ont été rajoutées et des rues piétonnes en plus. [...] Tout est fait pour réduire le nombre de voitures en passant de plus en plus de rues à sens unique, de choses comme ça. Par exemple, tous les dimanches, il y a plusieurs rues du quartier qui sont totalement piétonnes alors qu'elles ne le sont pas le reste de la semaine » , (Lilian, personne âgée de 22 ans, étudiant en école d'ingénieur et habitant du quartier depuis 1 an et 3 mois).

« Il y a beaucoup de piétons le dimanche parce que c'est fermé aux voitures dans la journée justement pour la balade pour le côté touristique. [...] A partir du moment où par exemple le dimanche l'accès aux voitures à partir de l'entrée de la rue Rivoli est fermé, forcément ça laisse place à un endroit pour se balader pour les touristes et puis le fait que toutes les boutiques sont ouvertes fait qu'il y a tous ces gens donc un changement de population. » , (Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans).

Le changement de sens des rues est une autre préoccupation majeure. Les habitants ont noté que des rues autrefois à double sens sont devenues à sens unique, ce qui peut entraîner des itinéraires plus longs et compliqués pour ceux qui utilisent des véhicules. Les résidents expriment parfois leur frustration face à ces changements, car ils peuvent entraîner des retards dans leurs déplacements quotidiens, à l'instar de Laurence :

« [o]n a une voiture électrique mais pour le coup ils nous ont mis 50 mètres de sens interdit dans une rue, ce qui fait que maintenant pour aller à notre parking, au lieu de mettre 3 minutes, maintenant on met 47 minutes. Donc nous sommes très affectés. Je pense que si on avait besoin de notre voiture tous les jours, on serait obligé de craquer. Je ne dis pas qu'on partirait, on prendrait peut-être une moto, mais en tout cas, on ne pourrait pas continuer à vivre comme ça. » , (Laurence, personne âgée de 56 ans, mère au foyer et habitante du quartier depuis 1 an et demi).

Il est intéressant de noter que la plupart des personnes interrogées n'ont pas de voiture personnelle, ce qui souligne que ces préoccupations ne sont pas seulement liées à l'impact sur les automobilistes. Même pour ceux qui n'ont pas de véhicules, les transformations urbaines ont des répercussions sur la fluidité de la circulation et sur le changement de population du quartier.

Matos-Wassem (2010) met en lumière des facteurs de gentrification, en identifiant l'importance croissante du marketing et du tourisme urbain en tant qu'enjeux économiques et symboliques. Selon lui, l'avènement des zones piétonnes contribue à la transformation des centres historiques en lieux urbains conçus pour la consommation, perdant progressivement leur caractère distinctif. Cette évolution conduit à une forme de muséification de la ville - évoquée plus tôt par certains résidents - favorisant le phénomène des city trips²² en orientant temporairement les usagers des zones piétonnes vers des sites culturels et commerciaux à fort attrait. Dans le contexte de son analyse sur le plan de piétonnisation de Genève, Matos-Wassem (2010) s'interroge sur les répercussions des partenariats publics-privés (PPP) qui encouragent les commerces participant au financement à exploiter l'espace urbain comme une extension de leurs activités commerciales, conduisant ainsi à la privatisation progressive de l'espace urbain. Il souligne comment les grandes villes peuvent parfois négliger la vocation première des centres-villes, qui est de servir en priorité les résidents locaux, et pas uniquement les touristes. Les quartiers centraux deviennent ainsi des « zones réservées au public », voire aux « consommateurs », tandis que certaines franges de la population risquent d'être exclues par la mise en place d'« espaces privés à usage public », équipés de dispositifs tels que des bancs conçus pour décourager le sommeil des sans-abri.

Selon les travaux de Gravari-Barbas (2001) et Lefebvre (1968) cités dans Hubert et al. (2017), l'accroissement de la privatisation de l'espace urbain au profit du développement commercial a pour conséquence de restreindre les opportunités de développement d'activités socio-culturelles, ce qui nuit à l'usage initial de l'espace urbain public. Afin de faire face à cette menace que représente la piétonnisation pour la fonction résidentielle, il est essentiel de trouver un équilibre entre l'attrait commercial et le bien-être des citoyens. Matos-Wassem (2010) souligne que « *le renforcement de la ségrégation résidentielle conduit à l'abandon,*

²² Le terme « city trip » est souvent utilisé dans le contexte du tourisme urbain pour désigner un court séjour ou une escapade dans une ville. Il s'agit généralement d'une visite de quelques jours, le plus souvent un week-end, au cours de laquelle les voyageurs explorent les attractions, les sites culturels, les quartiers historiques, les restaurants, les magasins, et d'autres aspects de la vie citadine d'une destination donnée. Les city trips sont populaires pour découvrir rapidement une ville, en tirant le meilleur parti de ce qu'elle a à offrir sur une période relativement courte. (Vansteenwegen et al.)

que ce soit de manière consciente ou non, de la dimension sociale dans le cadre des stratégies de gentrification et de piétonnisation des centres urbains. » En guise de conclusion, il se questionne sur le caractère inévitable de l'exclusion d'une partie de la population lorsqu'une ville s'embellit et devient une destination touristique.



Figure 4 : Plan de circulation Marais-les-îles 2022-23

Source : mairie de Paris centre, 2023

Des changements significatifs sont actuellement en cours dans le quartier, notamment le réaménagement des sens de circulation et la piétonnisation de certaines rues. Ces transformations visent à réduire la prédominance de la voiture dans le quartier, ce qui constitue une véritable révolution urbaine. Le nouveau plan de circulation en cours de mise en œuvre dans le Marais bouleverse considérablement la manière dont les résidents et visiteurs se déplacent dans ce quartier. Il comprend des modifications dans le sens de circulation de certaines voies, la création de zones piétonnes et le développement de voies de bus. Cette initiative s'inscrit dans le cadre de la mise en place d'une Zone à Trafic Limité (ZTL) visant à réduire la présence des véhicules motorisés au profit des riverains et des transports en commun. Selon les autorités municipales, le principal objectif de ce plan de circulation est d'améliorer la qualité de vie des piétons, qui sont au cœur des préoccupations des politiques publiques menées par la mairie de Paris. De plus, il renforce l'importance accordée aux transports en commun dans le quartier, avec la création de nouvelles voies de

bus. Cela devrait contribuer à réduire considérablement les temps de trajet des lignes de bus, en particulier les lignes 29 et 75.

Anne Hidalgo assure que les transformations urbaines en cours auront des effets positifs sur les commerces locaux, contrecarrant les craintes d'une éventuelle baisse du chiffre d'affaires « *A l'exception de quelques très courtes portions de rue entièrement piétonnisées, toutes les adresses qui sont aujourd'hui accessibles en voiture le resteront avec ce nouveau plan de circulation, pour les riverains, livreurs, artisans, visiteurs ponctuels, etc.* ». David Belliard, adjoint à la maire de Paris en charge des transports et des mobilités, souligne que les données, expériences antérieures, et notamment les résultats obtenus dans la rue Montorgueil, montrent que de telles mesures favorisent le commerce de proximité. « *Toutes les études, toutes les expériences, tout ce que nous avons déjà fait, par exemple pour la rue Montorgueil, montre que ça favorise le commerce et notamment le commerce de proximité.* »

Ces changements dans le plan de circulation du quartier du Marais reflètent une démarche visant à réduire la dépendance à l'égard de la voiture, tout en mettant l'accent sur l'amélioration de l'espace public pour les piétons et le renforcement des transports en commun. Ces évolutions urbaines s'inscrivent dans le contexte plus large de la gentrification, où la redéfinition de l'environnement urbain vise à attirer de nouveaux résidents et à remodeler la dynamique sociale du quartier.

3.3.2 Évolution démographique et profil des habitants

Évolution de la population du 3 ^{ème} et 4 ^{ème} arrondissement de Paris de 1962 à 2020									
Année	1962	1968	1975	1982	1990	1999	2009	2014	2020
Ouvriers	33,74%	33,59%	27,15%	18,36%	12,69%	7,6%	3%	2,4%	2,5%
Artisans, commerçants, chefs d'entreprise	13,11%	11,80%	11%	10,53%	10,62%	8,90%	4,2%	4,9%	5,2%
Cadre supérieurs et professions intellectuelles	5,40%	6,17%	7,3%	9,70%	18,40%	28,54%	32,3%	32,9%	32,5%
Part de locataires parmi les résidents	71,04%	69,84%	62,35%	59,31%	51,23%	53,48%	58,7%	56,1%	59,4%
Part des ménages solo parmi l'ensemble des ménages	37,60%	39,93%	47,42%	54,01%	55,89%	57,89%	56,6%	57,1%	54,5%
Part des ménages de 5 personnes ou plus parmi l'ensemble des ménages	6,85%	6,14%	4,33%	3,30%	3,24%	2,79%	1,1%	1,3%	1,6%

Tableau 4 : Évolution de la population du Marais de 1962 à 2020 : quelques indicateurs

Champ : ménages fiscaux - hors communautés et sans abris.

Sources : Insee, RP2009, RP2014 et RP2020, exploitations complémentaires, géographie au 01/01/2023.²³

En analysant les données relatives à l'évolution démographique du quartier du Marais, une tendance marquée se dégage, illustrée par une augmentation significative du nombre de ménages solo, conjuguée à une nette diminution de la population ouvrière au cours de la période s'étalant de 1962 à 2020. Cette transition interroge sur l'existence d'une dynamique plus globale de reconfiguration du marché de l'emploi en France, à l'aune de laquelle la présente étude se penche sur la question de la décroissance des emplois ouvriers dans l'ensemble du pays. Les données révèlent qu'au Marais, le taux de main d'œuvre ouvrière est passé de 33,74 % en 1962 à 2,5 % en 2020, une variation considérable. Néanmoins, il convient de se demander si cette évolution s'est également manifestée à l'échelle nationale, c'est-à-dire si les professions ouvrières ont suivi une trajectoire similaire dans l'ensemble de la France. Dans la perspective d'explorer la gentrification du quartier du Marais, il est essentiel de prendre en compte les CSP afin d'analyser plus finement la diminution progressive de la classe ouvrière, au profit des cadres supérieurs, à l'échelle de la France et de Paris depuis les années 1980 (émergence du quartier LGBT) :

²³ Les données présentées sont établies à partir de la moyenne du périmètre géographique des 3^{ème} et 4^{ème} arrondissements de Paris. Il est important de noter qu'elles ne reflètent pas parfaitement le quartier du Marais, mais elles nous fournissent une idée générale. Ces données ont été collectées dans les limites de ces arrondissements, telles que définies dans le contexte géographique en vigueur au 1er janvier 2023.

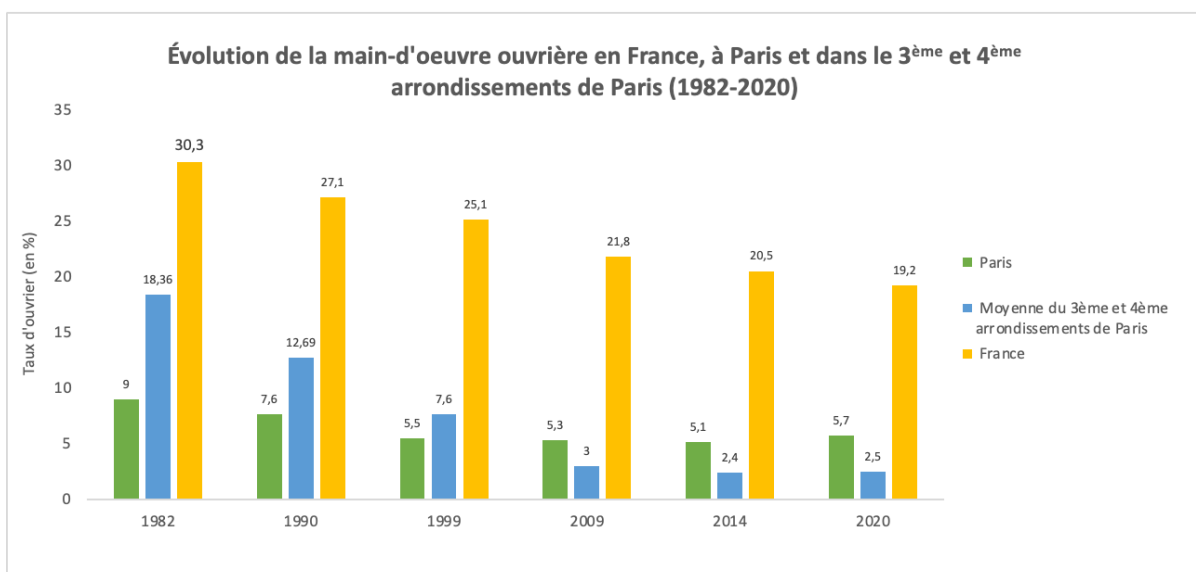


Figure 5 : Évolution de la main-d'oeuvre ouvrière en France, à Paris et dans le 3^{ème} et 4^{ème} arrondissements de Paris (1982-2020)

Champ : France hors Mayotte

Source : Insee, séries longues sur le marché du travail, enquêtes Emploi.(*)²⁴

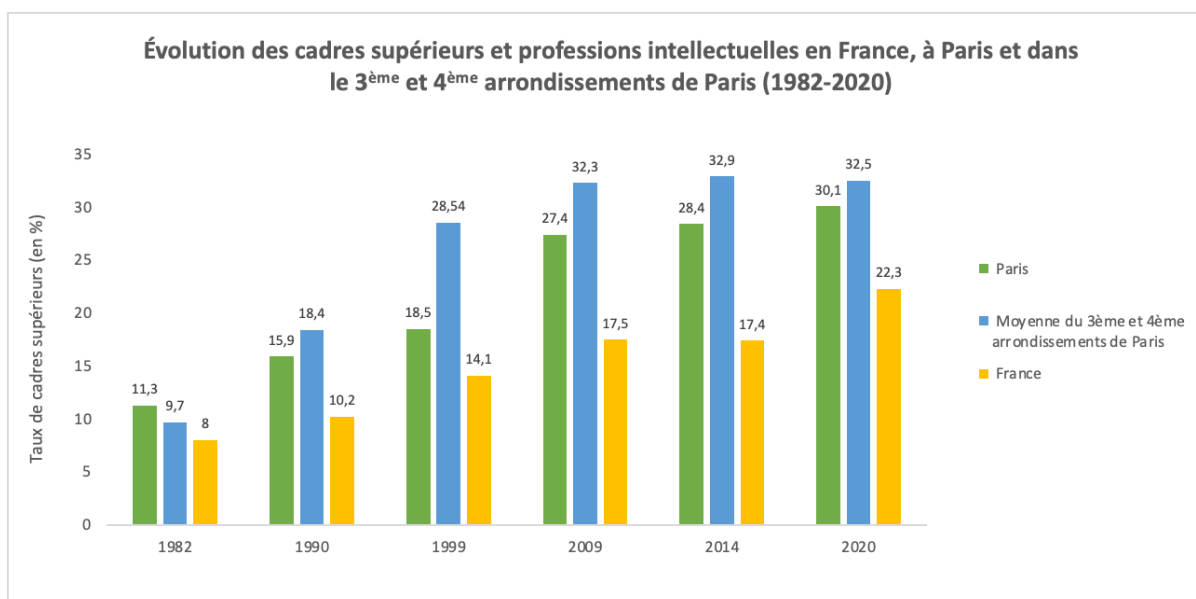


Figure 6 : Évolution des cadres supérieurs et professions intellectuelles en France, à Paris et dans le 3^{ème} et 4^{ème} arrondissements de Paris (1982-2020)

Champ : France hors Mayotte

Source : Insee, séries longues sur le marché du travail, enquêtes Emploi.(*)

²⁴ (*) Les données présentées sont établies à partir de la moyenne du périmètre géographique des 3^{ème} et 4^{ème} arrondissements de Paris. Il est important de noter qu'elles ne reflètent pas parfaitement le quartier du Marais, mais elles nous fournissent une idée générale. Ces données ont été collectées dans les limites de ces arrondissements, telles que définies dans le contexte géographique en vigueur au 1er janvier 2023.

Comme on peut le voir sur le graphique, des années 1980 à 1999, la composition démographique des arrondissements 3 et 4 de Paris était notablement différente de la moyenne parisienne. En particulier, la proportion d'ouvriers résidant dans ces quartiers était significativement supérieure à la moyenne parisienne. Cependant, à partir des années 2000, une tendance significative a émergé : le nombre d'ouvriers a commencé à décliner progressivement, et leur taux est devenu relativement stable, oscillant entre 2,5% et 3% depuis 2009 contre 27,4 à 30,1 pour Paris. Cela représente une rupture majeure par rapport à la situation de départ en 1982, où le taux d'ouvriers était de 18,36%. Cette évolution dépeint un changement profond dans la composition sociale de ces arrondissements. D'un autre côté, les cadres supérieurs et les professions intellectuelles ont connu une trajectoire inverse. Au début des années 1980, leur présence dans ces quartiers était relativement faible par rapport à la moyenne parisienne. Cependant, à partir des années 1990, leur nombre a augmenté de manière significative, dépassant largement le taux observé dans l'ensemble de Paris. Cette transition démontre clairement le phénomène de gentrification qui s'est produit dans le Marais depuis le début des années 1990. Aujourd'hui, le quartier est devenu notoirement plus cher que la moyenne parisienne, tant en termes de prix de l'immobilier que de coût de la vie. De plus, des résidents assument ouvertement que la situation économique est devenue un facteur déterminant pour vivre dans ce quartier.

« Moi je ne travaille pas et c'est lui [son mari] qui fait la déclaration d'impôt mais il gagne environ 7 000 euros nets par mois. On doit tous être dans cette tranche là ou au-dessus parce que sinon on ne peut pas vivre dans le Marais. Les appartements sont hors de prix et les commerces aussi. Les gens qui n'ont pas beaucoup d'argent ne peuvent pas habiter dans le Marais donc ça résout le problème. », (Laurence, personne âgée de 56 ans, mère au foyer et habitante du quartier depuis 1 an et demi).

Ce phénomène de gentrification se reflète également dans l'échantillon que j'ai rassemblé pour cette étude. Sur les personnes interrogées, une proportion significative, soit 36%, se classent dans la catégorie des cadres supérieurs et des professions intellectuelles. Cette forte représentation de cette catégorie sociale parmi les répondants est cohérente avec les tendances observées dans la région du Marais. De plus, il est intéressant de noter que parmi les personnes interrogées, j'ai identifié deux mères au foyer. Cependant, il convient de souligner que ces femmes étaient mariées à des hommes appartenant à la classe des cadres supérieurs et des professions intellectuelles, avec des revenus mensuels nets dépassant les 7000 euros. Le fait que ces mères au foyer soient associées à des conjoints de cette classe sociale suggère une certaine homogénéité économique au sein de ces familles, ce qui renforce l'idée que la gentrification du Marais a eu un impact sur la composition sociale de ses habitants. Il est à noter que dans mon échantillon, je n'ai pas interviewé de travailleurs ouvriers. Cette lacune peut être attribuée aux changements démographiques susmentionnés dans le Marais, où la présence d'ouvriers a considérablement diminué au fil des années. Cette exclusion d'ouvriers de l'échantillon souligne davantage la polarisation économique qui caractérise le quartier et met en évidence la disparité économique qui se manifeste dans le contexte de la gentrification.

Il est intéressant de noter que 55% de mon échantillon sont des locataires, ce qui est assez proche du pourcentage de 53% de locataires parmi les habitants du 3^{ème} et 4^{ème} arrondissement (INSEE, 2020). De plus, il est important de noter que certains propriétaires peuvent posséder d'autres biens

« On a toujours le pied à terre dans le 11^{ème}. Un jour aussi pour m'amuser, j'ai loué en haut d'une tour dans le 20^{ème} en 2021-2022 pour voir ce que ça faisait, pour découvrir le quartier. » , (Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans).

4. Conclusion

L'émergence et le développement des quartiers LGBT constituent une nouvelle donne pour les LGBT, comme pour les sociétés occidentales dans leur ensemble. L'approche socio-historique a permis de resituer la genèse de ces quartiers dans le contexte plus large de la recomposition de la centralité urbaine et de l'évolution des expériences de la communauté LGBT mais en particulier l'homosexualité masculine. L'aventure urbaine qui a nourri la constitution des quartiers LGBT n'a été possible que dans une séquence historique relativement exceptionnelle pour les homosexualités masculines trouvant refuge et conquérant de nouveaux modes de vie au centre-ville, dans des espaces disponibles, réhabilités et réinvestis par certains citoyens. Ces générations disposant et mobilisant des ressources spécifiques ont pu mettre en œuvre des pratiques et proposer des manières nouvelles de vivre sa sexualité au cœur des métropoles occidentales. Ce faisant, la communauté LGBT a participé à la gentrification des quartiers centraux en se montrant plus ou moins pionniers selon les contextes locaux, ce qui est le cas du Marais. Mais cet engagement a un prix, il se traduit par des formes de normalisation et d'institutionnalisation de la présence LGBT en ville qui se révèlent souvent contraignantes et très inégalitaires. Contrairement à l'acception commune voulant que les quartiers LGBT, notamment le Marais, soient des espaces favorables à la liberté et à la tolérance pour les individus LGBT, ils ont progressivement évolué en tant qu'institutions socialement structurantes, instaurant des cadres normatifs et des codes de conduite spécifiques. En d'autres termes, même dans ces quartiers initialement conçus comme des refuges pour les membres de la communauté LGBT, des contraintes sociales sont apparues, exerçant une pression sur la conformité aux normes sociétales établies, une situation qui peut s'avérer difficile pour certains individus. De plus, cet investissement du centre-ville favorise certains groupes sociaux au détriment d'autres. L'enquête montre qu'il s'écrit en effet progressivement dans une grammaire socialement située, celle des classes moyennes et supérieures. L'évolution des commerces, des modes de vie et des valeurs LGBT qui caractérisent ces quartiers rappelle alors des tendances plus générales de la gentrification, gommant les cultures et les pratiques des classes populaires pour valoriser celles des catégories plus favorisées. Les LGBT disposant des ressources suffisantes peuvent avoir profité dans le passé des aménités du quartier LGBT, y habiter aujourd'hui, tout en se payant le luxe d'une distance relative vis-à-vis des normes et des lieux les plus conformistes et les plus décriés. Pour d'autres, moins riches et moins bien positionnés dans l'espace social, l'accès à la centralité urbaine est plus difficile et le Marais LGBT subi davantage. Omniprésente dans l'enquête, les inégalités sociales suscitent des interrogations quant à la pérennité de la notion de « communauté LGBT ». Ces disparités engendrent des distinctions significatives dans les parcours et les trajectoires de vie pour vivre sa sexualité. Il a souvent été avancé par les enquêtés comme dans la littérature que le « milieu LGBT » démontre une capacité à réunir des individus issus de diverses strates sociales. Toutefois, il est pertinent de noter que cette capacité, bien que non inexistante, semble principalement identifiable dans des contextes spécifiques, notamment au sein des espaces dédiés aux rencontres sexuelles. Similairement à la représentation cinématographique dans le film *L'Inconnu du lac* réalisé par Alain Guiraudie en 2013, où des individus issus de

divers milieux sociaux interagissent de manière anonyme dans un contexte d'activités sexuelles, on observe l'existence de certaines circonstances où cette dynamique se manifeste. Néanmoins, il convient de noter que de telles situations demeurent relativement peu fréquentes et demeurent plutôt exceptionnelles. La vie sociale et urbaine, à la fois pour la population LGBT et l'ensemble de la société, est essentiellement caractérisée par la prépondérance des inégalités sociales. En d'autres termes, bien que des cas particuliers d'interactions entre individus de milieux sociaux diversifiés se produisent, la réalité la plus fréquemment observée réside dans une forte empreinte des disparités sociales sur la dynamique sociale et la vie en milieu urbain.

L'enquête fournit des données précises à divers niveaux d'analyse. En premier lieu, elle éclaire la sociologie des homosexualités et des modes de vie associés. Elle révèle que l'homosexualité transcende sa simple dimension d'orientation sexuelle, exerçant des influences substantielles sur la structure de la vie des individus, toutefois ces influences se trouvent conditionnées par les origines socioculturelles et les positions sociales des personnes concernées. L'homosexualité peut induire des modifications dans les choix de vie, potentiellement favorables à un accroissement de liberté et d'indépendance au sein des trajectoires personnelles. Elle peut également impacter les dynamiques familiales, les relations de couple, ainsi que la progression au cours des différentes étapes de la vie. Par conséquent, elle contribue à la formation de modes de vie et de pratiques singulières, une caractéristique qui a été constatée de manière récurrente. L'enquête offre également des perspectives additionnelles concernant les phénomènes de transformation urbaine, plus spécifiquement en ce qui concerne la gentrification. Toutefois, il convient de noter que la gentrification ne revêt pas une forme uniforme, et cette enquête contribue substantiellement à l'élargissement de la compréhension des différentes manifestations de ce processus. Particulièrement, elle met en lumière un phénomène de gaytrification, lequel, bien que partageant des caractéristiques fondamentales avec la gentrification classique, s'avère singulier à bien des égards. Cette forme particulière de gentrification se distingue par plusieurs aspects notables, notamment la prédominance de ménages sans enfants et de structures familiales moins conventionnelles, l'importance de la dimension sexuelle et de la culture LGBT dans le processus de transformation, les liens historiques entre cette manifestation de gentrification et l'histoire des communautés homosexuelles, ainsi que le rôle clé de la gayfriendliness dans les valeurs et les préférences des classes supérieures hétérosexuelles participant à ce processus. Il semble que les individus s'identifiant comme LGBT et résidant en milieu urbain jouent un rôle actif dans le processus de gentrification des quartiers, induisant ainsi leur revalorisation économique et leur transformation en des espaces tendance. Cette contribution résulte des caractéristiques sociodémographiques et des pratiques de vie spécifiques à cette population. Les expériences de vie, les aspirations et les modalités d'interaction avec l'environnement urbain de ces individus apportent des éléments de preuve à cet égard. Par ailleurs, bien que l'étude ait ciblé un quartier associé à la communauté LGBT, elle révèle des mécanismes et des dynamiques susceptibles de s'étendre à d'autres quartiers en cours de gentrification ou déjà gentrifiés. En d'autres termes, les conclusions de cette étude peuvent être extrapolées à des contextes urbains variés. De plus, il est courant de simplifier la gentrification en une opposition binaire entre les classes sociales

favorisées qui investissent brusquement des quartiers populaires, entraînant le déplacement des résidents traditionnels vers la périphérie ou la banlieue. Cependant, l'enquête met en évidence une réalité plus nuancée. Les individus LGBT impliqués dans le processus de gentrification présentent des profils sociaux diversifiés, englobant les strates des classes moyennes et supérieures. De plus, leur impact sur le tissu social local varie considérablement, ce qui souligne la complexité des positions sociales au sein de ce processus.

L'apparition du concept de mondialisation dans les sciences sociales a engendré de nombreuses études mettant en avant la convergence et la propagation de modèles urbains relativement uniformes au sein des métropoles occidentales. Les thèses de Saskia Sassen sur l'émergence de la « ville globale » figurent parmi les plus marquantes dans ce contexte. De même, plusieurs sociologues considèrent que l'affirmation croissante d'un modèle internationalisé de l'homosexualité agit comme un moteur pour une forme de « gay globalization », s'étendant principalement dans les pays occidentaux, mais pas exclusivement. Cependant, après avoir réalisé cette enquête, mes conclusions sont nettement plus nuancées. Malgré la proximité de certains modes de consommation et la diffusion de goûts citadins spécifiques, cela n'efface pas le maintien de particularités locales. Les stratifications sociales, les relations à l'espace urbain et les effets de la gentrification varient selon les quartiers, les villes et les pays. Les transformations des quartiers centraux sont motivées par des dynamiques différentes et entraînent des effets distincts. De même, bien que certaines normes culturelles LGBT et expériences biographiques puissent présenter des similitudes, les contextes socio-culturels et politiques diffèrent considérablement. Être LGBT à Paris ne correspond pas exactement à l'expérience d'être LGBT en Amérique du Nord par exemple. Plutôt que de parler de convergence et de standardisation mondialisées, il me semble que les quartiers LGBT incitent à considérer les notions d'emprunts, de transferts et de circulations, tout en soulignant les variations locales, les influences contextuelles et les diverses manières de vivre en ville et d'y vivre en tant que personne LGBT.

5. Annexe

ANNEXE 1 : Grille d'entretien

GUIDE D'ENTRETIEN w/ HABITANTS		
	RÉPONSE	TYPE
Section 1 : aspect physique et social		
1. Depuis combien de temps vivez-vous dans ce quartier ?	Quantitative	Question 1
2. Dans quel quartier estimez-vous habiter ?	Quantitative	Question 2
3. Trouvez-vous que le quartier a changé au cours des dernières années?	Oui/Non	Question 3
3.1 OUI		
3.1.1 Quels changements avez-vous perçus ?	Ouverte	Relance question 3
3.1.2 Ces changements ont-ils affecté votre vie et votre sentiment d'appartenance au quartier ? COMMENT ?	Ouverte	Relance question 3
4. Comment qualifieriez-vous l'ambiance générale de votre quartier (immeuble et rue) ?	Ouverte	Question 4
5. Est-ce que vous estimez habiter dans un quartier identifié par l'extérieur et si oui par quels critères ? Par exemple, est-ce que c'est le quartier des antiquaires ?	Ouverte	Question 5
5.1 SI NON MENTION DU QUARTIER LGBT		
5.1.1 Étant parti du principe que votre quartier avait une identité LGBT historique, qu'est-ce que cela vous évoque ?	Ouverte	Relance question 5
Section 2 : fonction commerciales		
6. Faites-vous tous vos achats dans le quartier ?	Ouverte	Question 6
7. Quels commerces fréquentez-vous à l'extérieur du quartier ? À quelle fréquence ?	Ouverte	Question 7
8. Les commerces sont-ils toujours les mêmes ? Avez-vous remarqué des changements ?	Oui/Non	Question 8
8.1 OUI		
8.1.1 Le départ de certains commerces vous affecte-il dans votre quotidien ?	Ouverte	Relance question 8
9. Que pensez-vous du coût de la vie en général dans le quartier par rapport à Paris ?	Ouverte	Question 9
Section 3 : vie de quartier et activités		
10. Comment décriez-vous la vie sociale et culturelle dans le quartier ?	Ouverte	Question 10
11. Avez-vous observé des changements dans la vie de quartier liés à la vie sociale et culturelle ?	Ouverte	Question 11
12. Fréquentez-vous les lieux culturels présents dans le quartier ?	Ouverte	Question 12
13. Que pensez-vous de ces lieux ?	Ouverte	Question 13
14. Estimez-vous que le quartier propose une diversité de population qui n'est pas forcément majoritaire dans d'autres quartiers de Paris ?	Ouverte	Question 14
14.A SI NON MENTION DE LA COMMUNAUTE LGBT		
Ayant évoqué plus tôt dans l'entretien l'identité LGBT historique du quartier, trouvez vous qu'il y ai plus de personnes issues de cette communauté qu'ailleurs dans Paris ?	Ouverte	Relance question 14

Section 4 : politiques urbaines et acteurs locaux		
15. Êtes-vous au courant des politiques urbaines qui ont eu un impact sur le quartier ? Lesquelles ?	Ouverte	Question 15
16. Avez-vous observé des actions ayant influencé la transformation du quartier ?	Ouverte	Question 16
17. Pensez-vous que ces politiques et actions ont joué un rôle dans le changement de la population du quartier si vous trouvez qu'il y en a eu un ?	Ouverte	Question 17
Section 5 : facteurs socio-économiques / Connaître le répondant		
18. Quels sont les autres quartiers que vous avez habités avant de vous installer dans celui-ci ?	Quantitative	Question 18
19. Connaissez-vous vos voisins ?	Ouverte	Question 19
20. Quel est votre emploi ?	Quantitative	Question 20
21. Où travaillez-vous ?	Ouverte	Question 21
22. Quel âge avez-vous ?	Quantitative	Question 22
23. Êtes-vous locataire ou propriétaire du logement que vous habitez actuellement ?	Quantitative	Question 23
24. Quel type d'appartement possédez-vous ?	Quantitative	Question 24
25. Comment est constitué votre ménage ?	Quantitative	Question 25
26. Dans quelle tranche d'imposition se situe le revenu annuel de votre ménage ?	Quantitative	Question 26
27. Quelles sont les raisons qui vous ont incité à venir vous installer dans le quartier ?	Ouverte	Question 27
28. Si le choix de vous établir dans le quartier était à refaire, quelle serait votre décision ?	Ouverte	Question 28

ANNEXE 2 : Cartographie des entretiens résidentiels : emplacements et distribution des enquêtés



ANNEXE 3 : Entretien n°1 réalisé le 21/10/2023 : Béatrice, personne âgée de 58 ans, professeure en architecture et habitante du quartier depuis 11 ans.

Pierre : « - Depuis combien de temps vivez-vous dans le quartier ?

Béatrice : - 11 ans.

Pierre : - Dans quel quartier estimez-vous habiter ?

Béatrice : - Le Marais.

Pierre : - Trouvez-vous que le quartier a changé au cours des dernières années ? Si oui, quels changements avez-vous perçus ?

Béatrice : - Oui, les vélos, il y en a partout et ça en devient presque dangereux.

Pierre : - Ce sont des changements qui ont plutôt affecté votre vie quotidienne et votre sentiment d'appartenance au quartier ?

Béatrice : - Alors, oui, ils ont affecté ma vie quotidienne parce que je trouve que ça devient anxiogène d'être dans ce quartier. Alors il y a d'autres quartiers de Paris où ils sont aussi présents, mais en moindre quantité. Je veux dire, ici on est dans le centre touristique, du coup ils sont vraiment concentrés. C'est une autoroute le matin, alors de partir au travail ça en devient presque dangereux parce qu'on pourrait se faire renverser avant de rentrer dans le métro. [rires]

Pierre : - D'accord, sinon comment qualifieriez-vous l'ambiance générale du quartier en termes d'ambiance au sein de votre immeuble ou même de votre rue ?

Béatrice : - Elle est assez cool, agréable, parce que c'est un quartier touristique, alors ça à un bon côté puisque les gens sont détendus, parce qu'il y a en majeure partie des touristes donc ils sont de bonne humeur et contents comme ils sont en vacances et découvrent Paris, donc c'est sympathique.

Pierre : - Est-ce que vous vous estimez habiter dans un quartier qui est identifié par l'extérieur, et si oui, par quels critères ? Par exemple, est-ce que votre quartier est le quartier des antiquaires ?

Béatrice : - Alors je pense que les gens disent que c'est le quartier touristique gay puisqu'il y en a beaucoup dans le Marais. On a quand même beaucoup de communautés homosexuelles donc je pense que ouais, voilà. Et puis bon, le drapeau arc-en-ciel est quand même présent sur pas mal de façades ou au sol donc je pense qu'on est vu un petit peu comme ça.

Pierre : - D'accord très bien. Sinon, est-ce que vous faites tous vos achats dans le quartier ?

Béatrice : - Oui.

Pierre : - Ya-t-il des commerces que vous fréquentez à l'extérieur du quartier ?

Béatrice : - Alors, du coup je réfléchis... C'est vrai que dans le quartier on a quasiment tout mais il m'arrive d'aller en dehors pour aller dans des magasins de décoration ou de meuble comme *Maison du monde* car ils sont un petit peu plus loin.

Pierre : - Vous avez l'impression que les magasins sont toujours les mêmes ou est-ce que vous avez remarqué des changements ?

Béatrice : Olala, ils tombent comme des mouches ! Non mais je ne reviens pas du nombre de changements qu'il y a eu dans ma rue ! Hier encore, j'allais chez ma fille qui vit dans le quartier à environ 300 mètres, donc pas très loin, et j'ai vu que le magasin que je fréquentais et que je connaissais depuis 3 ans était parti. C'est devenu une galerie de photos. Ça change sans arrêt parce que les loyers sont devenus tellement chers... Je dirais que depuis les années 2000 les loyers n'ont pas cessé d'augmenter à Paris, et surtout dans le Marais

Pierre : D'accord très bien, et est-ce que le départ de certains commerces vous a affecté dans votre quotidien ?

Béatrice : - Après c'étaient davantage des commerces non essentiels, c'était justement de la décoration ou des choses comme ça, donc je ne vais pas dire que ça m'a affectée. J'étais déçue mais bon, ce n'est pas une question de survie.

Pierre : - Est-ce que vous pensez que le coût de la vie en général est plus cher dans votre quartier par rapport à Paris en général ? Bien qu'il y ait eu l'inflation.

Béatrice : - Oui, oui, oui ! Le quartier est plus cher parce que j'habite juste à côté de la place des Vosges et vois que même une bouteille de *San Pellegrino* est plus chère que dans d'autres quartiers. En travaillant dans le 14^e arrondissement, je constate que ce ne sont pas les mêmes prix pour les mêmes produits.

Pierre : - Comment décririez-vous la vie sociale et culturelle dans le quartier ?

Béatrice : - Alors en ce qui est du social, je dirais que j'ai la sensation que c'est un peu du chacun pour soi. Il n'y a pas d'« esprit village », parce qu'on est vraiment envahi par les touristes. Pour avoir habité dans d'autres quartiers, je sentais plus une communauté entre les gens. Ici, c'est plus du chacun pour soi. Voilà pour ce qui est du niveau social. Au niveau culturel, c'est hyper sympa parce qu'on a de nombreux équipements comme le musée de

Victor Hugo et la maison de la photo donc on a énormément de choses, donc c'est chouette ! Ça nous permet vraiment de voir des expos sans bouger, c'est vraiment central.

Pierre : - Avez-vous observé des changements dans la vie de quartier liés à la vie sociale et culturelle ?

Béatrice : - Mh, alors, on a dû perdre un équipement, ah non, deux ! On a perdu la maison rouge d'Antoine de Galbert qui était à Bastille et on a perdu un équipement qui est parti dans le 20^e. De toute façon, les gens ici en dehors des touristes ont toujours été assez odieux et personnels. Il y a de l'entre soi de la communauté gay mais bon, quand on en fait pas partie, forcément, on n'est pas concerné. Sinon c'est un quartier bourgeois, enfin, les biens sont chers et les gens ne s'intéressent qu'à leur propriété et ne sont pas sympathiques. C'est tout juste s'ils disent bonjour, et encore, certains ne le disent pas. C'est très bourgeois et je trouve que c'est vraiment limite quoi.

Pierre : - Lorsque vous parlez d'entre soi de la communauté gay qu'est-ce que vous entendez par là ?

Béatrice : - Bah forcément quand on n'est pas concerné, ils ne vont pas nous ouvrir les bras pour nous parler. Je remarque que quand on se balade le samedi soir, bon, ils sont devant les boîtes et les bars gays entre eux. Bon, il n'y a pas d'hostilité vis-à-vis des autres [rires], c'est simplement qu'on n'est pas inclus parce qu'on ne partage pas la même chose donc voilà quoi. Donc ils sont très présents. Je me souviens, un 31 décembre avoir parcouru le Marais et je les voyais en grand nombre, et j'avais vraiment l'impression que j'étais une extraterrestre dans le quartier quoi, car je n'étais ni gay, ni jeune. [rires]

Pierre : - D'accord [rires], et sinon pour revenir aux lieux culturels du quartier, les fréquentez-vous ?

Béatrice : - Ah oui, énormément. Je suis architecte donc du coup oui. Je vais voir toutes les expos, absolument.

Pierre : - Qu'est-ce que vous pensez de ces lieux ?

Béatrice : - Moi je trouve que c'est vraiment formidable, on a énormément de chance de les avoir à côté, c'est chouette.

Pierre : - A travers vos réponses précédentes, j'ai cru comprendre que le quartier propose une diversité de population qui n'est pas forcément majoritaire dans d'autres quartiers de Paris à savoir la communauté LGBT. Ainsi, avez-vous l'impression que les résidents appartenant à cette communauté ont pu être affectés par de possibles changements dans le quartier ? Que ce soit ceux que vous avez évoqués précédemment comme les commerces ou même d'autres facteurs ?

Béatrice : - J'ai vu que certains de leurs commerces avaient été fermés, dont un café et une boîte de nuit à cause des nuisances sonores etc. mais visiblement, en observant un petit peu, il y en a d'autres qui ont rouvert. Bon après, je pense qu'en ce qui concerne les gays il y a tous les milieux sociaux considérés hein, comme dans toute communauté. Je pense qu'ici ils se sentent bien du coup, parce que forcément ils ne sont pas minoritaires hein, je veux dire, je sais qu'à Sarcelles et dans d'autres endroits dans les grands ensembles ils vont souffrir parce que tout ce qui est homo n'est pas tellement bien vu avec la religion musulmane etc. Je sais qu'ici il y a des maisons exprès pour eux, pour s'ils sont justement ennuyés ailleurs un petit peu, donc pour les protéger. Ici, ils ont l'air heureux parce que justement ils ne sont pas minoritaires donc c'est sympa pour eux quoi.

Pierre : D'accord, merci ! Maintenant je vais passer sur une section du questionnaire accès sur les politiques urbaines. Êtes-vous au courant des politiques urbaines qui ont eu un impact sur le quartier ?

Béatrice : - Eh bien oui, par ma fonction forcément, et ma curiosité [rires], justement il y a les mobilités qui me font bondir. Je n'ai rien contre bien sûr, mais le souci c'est le non-respect du code de la route par les vélos, sinon ça serait merveilleux, mais là ça devient vraiment anxiogène. Je pense notamment aux personnes âgées et aux gens avec des poussettes, c'est vraiment compliqué quoi. Actuellement je ne sais pas si on peut parler de politiques urbaines hein, parce que Paris est en travaux en vue des Jeux Olympiques, et donc il y a des travaux partout, c'est vraiment compliqué en ce moment. Sinon, il y a aussi les îlots de fraîcheur mais bon, ça concerne surtout les cours d'école. On a aussi vu des arbres abattus devant le musée Picasso. Je ne cacherai pas que je ne partage pas les idées de la maire de Paris. Dès fois on ne comprend pas tellement la logique quoi.

Pierre : - Avez-vous observé des actions ayant influencé la transformation du quartier ?

Béatrice : - Les vélos ! Je pense que ça va être de pire en pire parce que je suis allée récemment à une réunion lundi dernier organisée par Madame Hidalgo et forcément, elle se passait de la pommade ! Et elle a parlé de tous les endroits où elle allait faire de nouvelles pistes, et elle veut même enlever tout ce qui est gris, qui sont des sortes de petits squares où vont les enfants, elle veut les enlever pour faire une immense coulée verte qui va du canal de l'Ourcq jusqu'à Bastille. Par exemple, ça fait partie de ses idées. Je pense qu'il peut y avoir une plus grande fluidité au niveau des flux, mais moi ce que je crains, c'est que ça se mélange avec là où les piétons avaient un petit repos, eh bien voilà ! Ils se prennent encore un vélo quoi ! La maire transforme tout, elle adore ça ! Son but c'est d'augmenter le nombre de logements sociaux dans Paris, donc elle adore préempter pour transformer des immeubles. Ah ! Ce qui m'a choqué aussi c'est quand l'autre fois je voulais montrer à un ami le village Saint-Paul car c'est adorable, enfin ça l'était. Ça a été rénové merveilleusement bien, c'était un des rares, enfin un des premiers ensembles rénovés au niveau énergétique par l'extérieur dans Paris, ce qui a été vraiment bien fait parce qu'il ne fallait pas cacher certaines pierres, enfin voilà, et en y allant l'autre jour qu'est-ce que je vois ? En plus ils ont fait des dalles en bois, c'est vraiment magnifique ! Je vois que ça a été tagué partout par une bande de jeunes

qui empêchait le passage ! Ils s'étaient mis là parce que c'est du logement social. J'ai été vraiment hyper déçu, je me suis dit : « Ils ont donné de la confiture aux cochons » quoi ! Ce n'est pas possible que cet adorable petit ensemble soit devenu dans cet état en si peu de temps. Alors voilà, là je me suis dit que la maire n'avait peut-être pas bien dosée au niveau des logements sociaux hein. Ça m'a fait de la peine, je me suis vraiment dit « on donne de la confiture aux cochons » quoi.

Pierre : - Pensez-vous que ces politiques et actions ont joué un rôle dans le changement de la population du quartier si vous trouvez qu'il y en a eu un ?

Béatrice : - A l'heure actuelle, je ne pense pas, bien qu'on ait dit qu'il y avait une fuite de parisiens en dehors de Paris depuis le confinement. Je n'ai pas l'impression que la population a changé pour le moment. Après, la maire n'a pas dit son dernier mot hein ! Lors de la réunion elle a dit qu'elle voulait arriver à 40% de logements sociaux à l'échelle de Paris donc elle va continuer. Ça a été dit hyper discrètement. Elle a dit qu'à terme, en 2034 on devrait arriver à 40% de logements sociaux. Mais elle n'a pas dit logement social, elle a dit « logement accueillant ». Elle est malade ! Moi mon souci, c'est que Paris puisse accueillir les français moyens. Parce que Paris ça devient que pour les très riches ou pour les plus pauvres, mais le français moyen bah voilà quoi ! Nous, on devrait bien aussi, voilà, avoir droit aux logements.

Pierre : - D'accord. Sinon globalement je comprends que le quartier répond à vos besoins en termes de services ?

Béatrice : - C'est vrai que le quartier est un peu cher, mais il y a absolument tout quoi ! On peut aller chercher tout ce qu'on veut à toute heure car il y a toujours quelque chose d'ouvert, aussi bien la nuit que le dimanche, et ça, c'est vraiment hyper pratique par rapport au fait de vivre en province où tout est fermé le dimanche. En plus, j'ai la chance d'être dans le centre donc au niveau des réseaux de transport, j'ai plein de directions. Je suis entre Bastille et Saint-Paul, donc j'ai plein de métros à disposition, ce qu'on trouve moins quand on est en périphérie dans le 14^{ème} 15^{ème} etc. Donc ça c'est vraiment un luxe.

Pierre : - Et votre vie sociale, concernant vos amis ou votre famille, se situe-t-elle dans le quartier ou est-ce seulement un lieu de passage ?

Béatrice : - Ma fille vit à 400 mètres donc elle a un appart qui est tout près mais mes proches qui viennent du 15^{ème} ou même de banlieue viennent chez moi plus que je ne vais chez eux [rires]. Du coup, c'est toujours le point de ralliement de manger chez moi, et parfois je me dis que j'en ai marre. Moi j'aimerais bien aussi manger chez eux, mais c'est moins sexy d'aller chez eux forcément car ils ne sont pas dans le centre. C'est toujours plus attrayant de faire un petit tour dans le Marais en venant quoi, ça les excite, parfois ils vont aller, voilà, vers des petits trucs dans le quartier et après ils passent chez moi.

Pierre : - Sinon, est-ce que vous connaissez vos voisins ?

Béatrice : - Alors oui, car on a eu un souci. C'est ainsi que je les ai connus, on a eu un souci parce qu'un propriétaire a vendu son appartement pour le transformer en *Airbnb* festif. C'est-à-dire, un appartement possédant des jacuzzis et une salle de cinéma et il en a fait 2. Du coup on a eu des gros soucis parce que ces *Airbnb* festifs ont ramené énormément de nuisances sonores, et même pire, c'était limite de la prostitution ! On avait des groupes qui débarquaient, et il y avait des filles sur le capot des voitures en bas. Les voisins sont plus âgés que moi, donc j'ai vraiment dû me battre en faisant tout ce que je pouvais. J'ai créé un collectif etc. et c'est comme ça que j'ai connu mes voisins davantage, voilà. Mais sinon, jamais quelqu'un ne m'invitera pour boire un café. Je veux dire, là où je suis ce sont vraiment des personnes très bourgeoises, très propres sur elles, vraiment, et à un haut niveau. Et puis ce sont presque tous des avocats ou dentistes. Je pense qu'ils me méprisent un petit peu. Par contre à l'époque où je vivais dans la rue Vieille-du-temple, y avait la voisine d'en bas qui était une jeune super sympa qui recevait beaucoup, elle invitait tout le monde, c'était chouette. Un étage au-dessus y avait une copine à elle, elles faisaient la fiesta tous les soirs. Y'avait aussi deux couples, on faisait des dîners chez nous à tour de rôle, mon Dieu ! On avait tous la trentaine, la fille du bas était une riche héritière qui foutait rien, ah si, elle a fait des études de psycho à un moment, mais pour le fun quoi. Sa copine était créatrice, elle faisait des dessins extraordinaires, sinon pour les deux couples, les filles étaient hôtesses de l'air, parce que oui, c'était des lesbiennes. Dans l'autre couple, le mari était journaliste. C'était homogène en termes d'âge, et on se reconnaissait plus dans ce milieu social, c'était cool.

Pierre : - Vous avez réussi à régler ce problème de nuisance finalement ?

Béatrice : - En fait on a changé de syndic parce que le nôtre n'était pas efficace, et le nouveau a mis des conditions à la propriétaire des *Airbnb*. On lui a donc dit que soit elle triait ses clients, soit on allait mener une action en justice parce qu'en fait, quelque chose d'illégal avait été fait pour transformer cet *Airbnb*.

Pierre : - D'accord, tant mieux ! Vous pensez que ce problème pourrait avoir un lien avec la communauté LGBT que vous avez mentionné ?

Béatrice : - Alors je ne pense pas. Dans mon immeuble il y a beaucoup de gays, d'ailleurs il y a un gay célèbre qui y a vécu, c'était Francis Bacon. Il a eu son atelier de peinture qui était là pendant 10 ans dans les années 70. C'était un Irlandais qui a d'ailleurs été mis à la porte par son père quand il a appris qu'il était homo et il en a d'ailleurs énormément souffert. On le voit d'ailleurs dans ces tableaux, donc il a son atelier ici dans la cour, voilà. En dehors de cette célébrité gay, j'ai au moins 3 ou 4 voisins qui sont gays dans la copro.

Pierre : - D'accord, c'est bon à savoir ! Vous exercez pleinement le métier d'enseignante en architecture ou vous faites aussi autre chose ?

Béatrice : - Je suis uniquement enseignante en architecture.

Pierre : - Où travaillez-vous ?

Béatrice : - Dans le 14^e arrondissement.

Pierre : - Dans quelle tranche d'imposition se situe le revenu annuel de ton ménage ?

Béatrice : - 96 000

Pierre : - Quel âge avez-vous ?

Béatrice : - 58

Pierre : - Quels sont les autres quartiers que vous avez habités avant de vous installer dans celui-ci ?

Béatrice : - Alors oui, le 11^{ème} ! On a toujours le pied à terre. Un jour aussi pour m'amuser, j'ai loué en haut d'une tour dans le 20^{ème} en 2021-2022 pour voir ce que ça faisait, pour découvrir le quartier.

Pierre : - Êtes-vous locataire ou propriétaire du logement que vous habitez actuellement ?

Béatrice : - Propriétaire.

Pierre : - Quel type d'appartement possédez-vous ? J'ai cru comprendre que c'était plutôt un petit appartement ?

Béatrice : - C'est ça, les 2 qu'on possède sont des studios.

Pierre : Comment est constitué votre ménage ?

Béatrice : - De chats [rires]. Je rigole, mes filles sont grandes, elles ont 27 et 30 ans. Mon mari vit dans la maison qu'on a ensemble dans le Val d'Oise parce qu'il n'aime pas Paris.

Pierre : - Quelles sont les raisons qui vous ont incité à venir vous installer dans le quartier ?

Béatrice : - J'adore la vie, la culture, les expositions, observer les bâtiments, c'est ma passion ! Je trouve qu'il y a une vie ici qui nous porte, même quand on est plus jeune comme moi, il y a tellement de vie, c'est formidable ! Après, ça a ces côtés négatifs, c'est quand même extrêmement fatigant, surtout en ce moment avec les travaux. C'est fatigant mais c'est vivant !

Pierre : Si le choix de vous établir dans le quartier était à refaire, quelle serait votre décision ?

Béatrice : C'est oui tout de suite, franchement j'adore aussi ! »

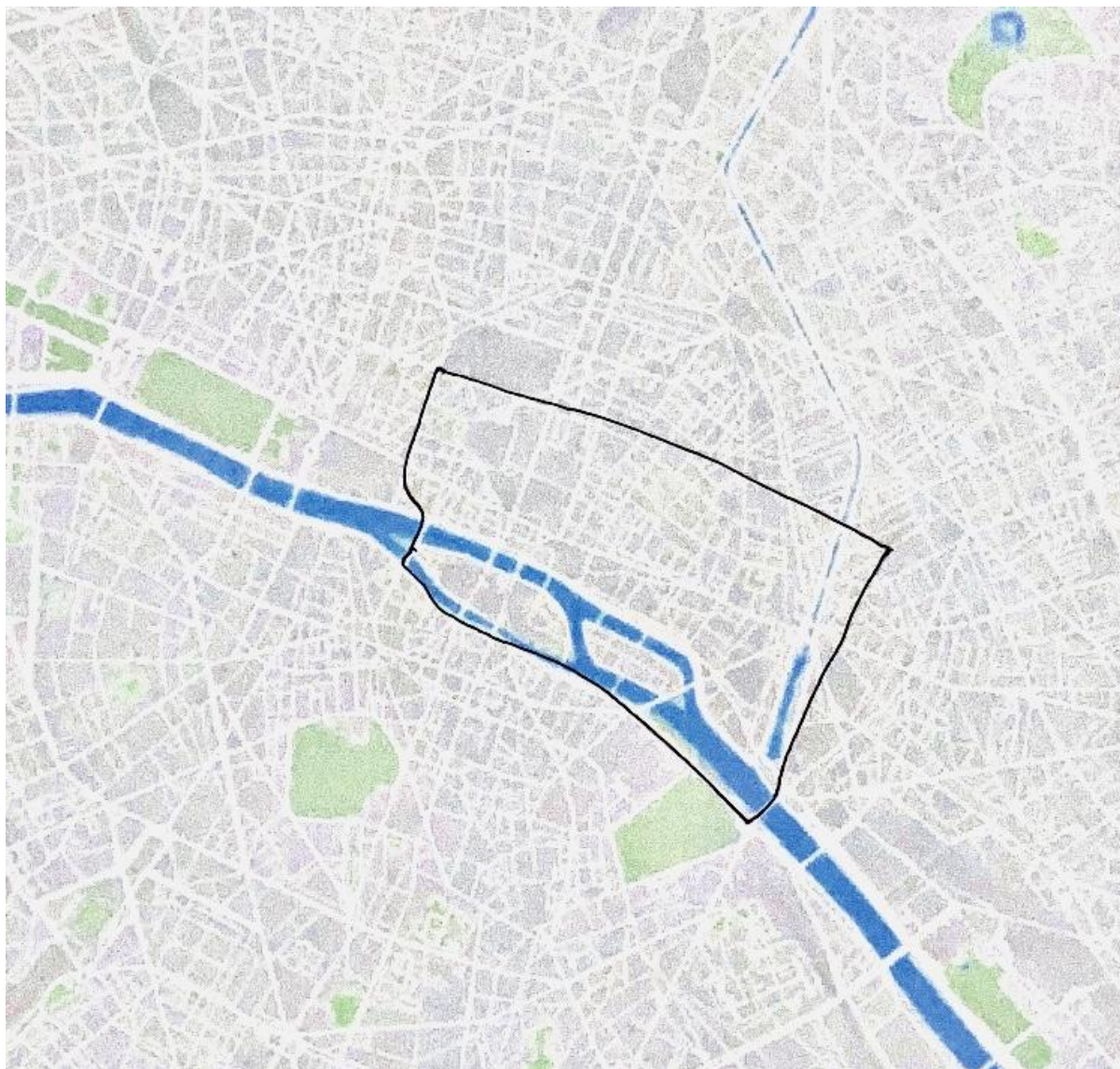


Figure 7 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Béatrice : une représentation spatiale individuelle

ANNEXE 4 : Entretien n°2 réalisé le 21/10/2023 : Pierre, personne âgée de 55 ans, directeur d'un cabinet de recrutement et habitant du quartier depuis 5 ans.

Pierre : « - Depuis combien de temps vis-tu dans ce quartier ?

Pierre (enquêteur) : - 5 ans.

Pierre : - Dans quel quartier estimes-tu habiter ?

Pierre (enquêteur) : - Alors, pour moi, je vis dans ce que j'appelle le haut Marais. La partie plus tranquille, légèrement plus populaire, plus commerçante, plus vivante donc juste à la lisière. Comme tu le sais, le Marais c'est soit le marais côté seine, soit le marais dit historique, et puis le haut Marais qui commence approximativement à l'intersection entre la rue du temple et la rue Rambuteau qui remonte vers la république.

Pierre : - Trouves-tu que le quartier a changé au cours des dernières années ? Si oui, quels changements as-tu perçus ?

Pierre (enquêteur) : Moi je trouve que le quartier avait déjà beaucoup changé, au sens où s'était boboïisé il y a il y a 10 / 15 ans. Donc c'est vrai que le Marais dit historique est en train de se modifier au sens où il y a plus beaucoup de commerces de bouche et de musées par exemple. Mais moi je ne suis pas du genre à dire que c'était mieux avant. Je trouve que ce que j'appelle le haut Marais est un quartier génial avec beaucoup d'avantages et qui se renouvelle en permanence. Notamment en raison du côté artistique du quartier avec les galeries, des lieux branchés qui ouvrent et qui ferment etc. donc moi je trouve que le quartier strictement Marais historique peut être considéré comme un peu mort oui, de moins en moins gay par exemple. Le quartier gay a aussi reculé, mais ça ne représente qu'une quinzaine de rues qui sont un petit peu muséifiées et les autres me paraissent toujours géniales. Il y a aussi des boutiques de luxe qui se sont installées comme tu le sais côté archives et côté temple, mais plus récemment, et je trouve qu'actuellement le quartier est plutôt en phase de stabilisation puisqu'il n'y a pas eu de grosse évolution depuis 2 ou 3 ans.

Pierre : - Ce sont des changements qui ont affecté ta vie quotidienne et ton sentiment d'appartenance au quartier ?

Pierre (enquêteur) : - Non, non, non, c'est peut-être une question de tempérament car certains te diront que ce n'est plus leur quartier etc. mais moi non. Parce que déjà, il y a 5 ans lors de mon installation les évolutions avaient déjà largement eu lieu, et deuxièmement, parce que je trouve que lorsque qu'on se déplace de 2/3 rues, vers la rue des graviers par exemple, qui est d'ailleurs toujours géniale et qui est même de plus en plus géniale, ou un petit peu plus vers les enfants rouges, ça reste topissime donc ça ne m'a pas affecté, pas négativement en tout cas.

Pierre : - Comment qualifierais-tu l'ambiance générale de ton quartier, que ce soit ton immeuble ou même ta rue ?

Pierre (enquêté) : - Ma rue comme tu le sais est coupée en 2 par la rue Beaubourg, et du côté gauche t'as la plus vieille bâtisse de Paris et puis de mon côté c'est une rue très calme qui peut devenir un tout petit peu moins calme parce qu'il y a 2 boutiques de thé asiatiques qui ont ouvert et qui mettent un petit peu d'animation donc dans le quartier moi j'ai pas du tout de sentiment d'insécurité par exemple. Ma rue reste pour l'instant encore très calme notamment parce qu'elle est à double sens et qu'elle n'est pas traversante donc il y a beaucoup moins de passages que du côté de la rue Michel Lecomte.

Pierre : - Est-ce que tu estimes habiter dans un quartier identifié par l'extérieur et si oui par quels critères ? Par exemple, est-ce que c'est le quartier des antiquaires ?

Pierre (enquêté) : - Eh bien écoute, oui ! Historiquement c'est le quartier gay, malgré tout, je trouve que les adresses gay du quartier du Marais sont de moins en moins fréquentées et de moins en moins intéressantes. Je pense que les gays aujourd'hui ne vont plus forcément dans les bars gays parce qu'ils vont dans les soirées gays. Après il y a aussi le quartier juif, donc je pense que vu de l'extérieur c'est le quartier gay et qu'éventuellement ça pourrait être aussi le quartier juif. Mais que c'est beaucoup moins le quartier juif parce que ça ne représente que 3 rues autour de la rue des rosiers.

Pierre : - D'accord, et qu'est-ce qui te ferait dire que les gays justement vont moins en bar gay au Marais ?

Pierre (enquêté) : - Je pense que ces adresses-là n'ont pas su se renouveler et se moderniser. Je trouve que ce sont des bars à bière sans grand intérêt, moi je suis plutôt un grand fan de bars à cocktails et de lieux plus branchés ou plus fastueux. En plus, si tu veux il faut quand même tenir compte aussi de l'ouverture de l'Italie qui a un peu fossilisé le quartier. C'est le grand truc italien là, où ils ont réuni beaucoup d'espaces pour ouvrir Italie. Il y a eu un 1 ou 2 bars iconiques qui ont été vendus récemment. Il y a aussi la fermeture « *des mots à la bouche* ». J'aurais dû commencer par ça parce que la fermeture de cette librairie il y a 4 ans à peu près a ensuite rouvert dans le 11^{ème}. La fermeture de ces 2 bars, notamment un très fréquenté, que moi je fréquentais pas du tout mais que beaucoup de gays fréquentaient, et le fait que, je pense, les jeunes gays aujourd'hui vont plus dans des soirées type « chez Mylène » ou « Docteur Love » au profit des bars à bières pourrait aussi être un facteur. Pour moi, ces bars à bière sont fréquentés plutôt par des quadras ou des quinquagénaires ou un peu plus.

Pierre : - Maintenant on va passer sur un aspect du questionnaire plus centré sur les fonctions commerciales. Est-ce que tu fais tes achats dans le quartier ?

Pierre (enquêté) : - Oui.

Pierre : - D'accord, et est-ce que tu fréquentes des commerces à l'extérieur du quartier ?

Pierre (enquête) : - Alors moi je suis très vélo, donc je peux passer d'un quartier à un autre en très peu de temps. Je vais parler de ma journée pour illustrer ça : à 10 heures je prends mon vélo, je vais boulevard Saint-Germain dans une charcuterie qui est super pour acheter des très bons des très bonnes préparations, de très bonnes viandes, de très bons légumes, et cet après-midi je vais ressortir cette fois j'irai à Rambuteau pour acheter dans les commerces d'autres quartiers des compléments, des desserts etc. J'ai nettement un niveau de vie qui me permet de ne pas aller dans les hypermarchés, enfin d'y aller relativement peu et donc d'acheter plutôt dans des petites pâtisseries et des petites boulangeries au marché des enfants rouges par exemple etc. en achetant d'ailleurs des petites quantités, ce qui ne revient pas si cher. Je fréquente quand même le quartier et je pense que le quartier reste vivant, aussi parce que les gens du quartier continuent d'acheter dans le quartier.

Pierre : - Est-ce que tu trouves que les commerces sont toujours les mêmes ? As-tu remarqué des changements ? Tu m'as dit que ça pouvait être le cas selon toi en ce qui concerne les commerces LGBT, mais est-ce que c'est aussi le cas de manière générale ?

Pierre (enquête) : - J'ai tendance à dire qu'il y a plutôt des ouvertures que des fermetures, quand tu vois la rue du temple que tu connais bien hein j'imagine, c'est un quartier de grossistes, un quartier où ce sont plutôt des forums. Je suis en train de me rendre compte qu'il y a beaucoup de boutiques de grossistes qui se transforment en boutiques pour les habitants. Enfin c'est très positif. Je pense qu'il y a beaucoup de personnes que tu vas interviewer qui vont dire que ce n'est pas top mais il y a un endroit rue du temple, qui était désaffectée depuis des années, où il y avait des affiches qui se collaient les unes aux autres etc. et maintenant c'est un restaurant qui va ouvrir. Il y a des boutiques de vente de bijoux en B to B donc grossistes, qui sont transformés en petit en petit bar ou en petite pâtisserie, donc je trouve qu'il y a plutôt des ouvertures intéressantes du haut Marais. Dans l'autre partie du Marais, ce sont plutôt les mêmes enseignes avec comme je te l'ai dit tout à l'heure un recul des adresses gays et des adresses juives aussi. Dans la 2^e partie de la rue des rosiers avec les boutiques type IKKS il y a beaucoup de boutiques juives qui sont vendues hein.

Pierre : Que penses-tu du coût de la vie en général dans le quartier par rapport à Paris ?

Pierre (enquête) : - Le Marais est plus cher d'au moins 15 à 25% de différence avec les autres quartiers de Paris. Aussi bien sur les fruits, que sur les légumes, sur à peu près tout. Sinon, c'est un quartier avec peu d'enfants, euh, avec relativement peu de très jeunes et donc, c'est un quartier qui, c'est un côté négatif hein, qui se boboïse et qui se qui s'embourgeoise.

Pierre : - D'accord et comment décrirais-tu la vie sociale et culturelle dans le quartier ?

Pierre (enquête) : - Alors il y a le Marais de la semaine et le Marais du week-end. C'est vrai que le samedi après-midi et le dimanche après-midi, le quartier est inondé de banlieusards, de touristes et de parisiens. Sinon sur la vie culturelle, je trouve que le quartier est très équilibré

parce qu'il y a beaucoup de lieux superbes, de mini galeries de musées, il y a le musée Picasso, il y a le musée de la de la chasse et de la pêche et de la nature, et qui contrairement à ce que son nom indique c'est un musée assez moderne type art contemporain. T'as le musée des arts et métiers également, qui est très sympa. Enfin, il y a quand même beaucoup de lieux très cool donc d'espaces verts bien entendu. En termes de culture ou de lieux de sortie, c'est génial !

Pierre : - Depuis que tu vis dans le quartier, est-ce que tu as observé des changements qui seraient liés à la vie sociale et culturelle ?

Pierre (enquête) : - Non, parce que les galeries continuent de vivre donc là je n'ai pas de réel grands changements sur l'aspect culturel. Non, je n'ai pas vu de changement mis à part sur les commerces ou sur les lieux de bar et restauration mais moins sur la culture.

Pierre : - D'accord, tu fréquentes ces lieux ?

Pierre (enquête) : - Oui.

Pierre : - Sinon, est-ce que tu as l'impression que les résidents qui font partie de la communauté gay comme tu en as parlé, ont été affectés par de possibles changements justement que ce soit par rapport au commerce ou d'autres facteurs ?

Pierre (enquête) : - Les Parisiens se plaignent, plus les personnes vieillissent, plus elles se plaignent ! Les gens se plaignent plutôt, mais bon, moi je pense que globalement le 3^{ème} et 4^{ème} arrondissement, le Marais quoi, est habité par des gens qui sont très attachés au quartier et qui restent parce qu'ils trouvent que ce quartier est sensiblement mieux que d'autres quartiers. Je pense que ça n'affecte pas les gays car ils sont contents de trouver des nouveaux lieux de sortie. Pour les juifs je n'en sais rien, parce que c'est je n'ai pas parlé à des personnes qui m'ont dit se sentir affectées. Je pense qu'en effet ça doit les gêner, que cette rue soit aujourd'hui une rue on va dire plutôt de marque, et non plus une rue qui représente le ghetto pour un juif. Mais au niveau des gays, ils vont dans d'autres lieux s'ils ne peuvent plus aller dans les bars du Marais et puis il y en a quand même quelques-uns qui continuent de très bien marcher.

Pierre : - D'accord, OK OK, et est-ce que tu es au courant des politiques urbaines qui ont eu un impact sur le quartier ?

Pierre (enquête) : - Oui, on va dire principalement les pistes cyclables auxquels je suis très sensible, parce que je suis tout le temps à vélo, le plan de circulation du Marais a été modifié, les gens n'étaient pas convaincus, moi je n'ai pas vu de changement très positif aussi, donc je pense que là, ils se sont peut-être un peu plantés. Le fait que les vélos puissent prendre toutes les rues du Marais dans les 2 sens, même quand c'est sens unique.

Pierre : - Est-ce que tu trouves que ces politiques et actions ont joué un rôle dans le changement de la population du quartier si tu trouves qu'il y en a eu une ?

Pierre (enquêteur) : - Oui, j'imagine que les personnes très âgées où les personnes qui veulent circuler en voiture sont dérangées par ces contraintes-là. C'est vrai que globalement c'est un quartier qui est un peu à saturation en raison de la multiplicité des modes de mobilité. Il y avait des trottinettes donc je pense qu'en effet, globalement c'est un quartier qui est un petit peu à saturation tout simplement parce qu'il n'y a pas beaucoup d'espace. Quand de surcroît tu partages l'espace entre les voitures et les vélos c'est souvent au détriment des trottoirs. C'est encore plus compliqué pour les piétons de se déplacer donc je pense que les personnes âgées peuvent considérer que le quartier est en insécurité. Je ne parle pas de drogue ou je ne parle pas d'insécurité physique.

Pierre : - Ta vie sociale, que ce soient tes amis et ta famille, se situe-t-elle dans le quartier ou est-ce seulement un lieu de passage ?

Pierre (enquêteur) : - Non, Non. Je suis beaucoup dans le quartier, soit parce que les gens viennent chez moi, soit parce que je les retrouve dans le quartier comme le quartier est très central. Même ceux qui n'habitent pas dans le quartier ne sont pas dérangés d'aller dans le Marais, au contraire. Je sors sur beaucoup de quartiers puisque par définition, je fais tout à vélo en changeant d'arrondissement très facilement, mais c'est un quartier qui est un repère et ce n'est pas du tout un simple lieu de passage.

Pierre : - Tu connais tes voisins ?

Pierre (enquêteur) : - Ouais, tout à fait. Mon voisin du dessus grâce au COVID, on s'est invité pendant le confinement et ce sont devenus des amis. Les autres c'est plus « Bonjour, Bonsoir ». C'est un petit immeuble de 6 ou 7 étages et 2 appartements étages.

Pierre : - Est-ce que je peux te demander ton métier ?

Pierre (enquêteur) : - Ouais, à ton avis ?

Pierre : - [rires] Eh bien, je dirais que tu appartiens à la catégorie socio-professionnelle des cadres ?

Pierre (enquêteur) : - [rires] Oui, tout à fait, je dirige un cabinet de recrutement.

Pierre : - Ou ça ?

Pierre (enquêteur) : - A la gare de Lyon, donc c'est idéal car je mets 10 minutes ou 15 minutes à vélo pour passer du domicile au bureau.

Pierre : - Dans quelle tranche d'imposition se situe le revenu annuel de ton ménage ?

Pierre (enquête) : - 84 000+.

Pierre : - Est-ce que je peux te demander ton âge ?

Pierre (enquête) : - 55.

Pierre : - Quels sont les autres quartiers que t'as habités avant de t'installer dans celui-ci ?

Pierre (enquête) : - Nogent-sur-Marne et dans le 11^{ème}.

Pierre : - Es-tu locataire ou propriétaire du logement que tu habites actuellement ?

Pierre (enquête) : - Propriétaire.

Pierre : - D'accord, de quel type d'appartement ?

Pierre (enquête) : - 70 m².

Pierre : - Comment est constitué ton ménage ?

Pierre (enquête) : - Célibataire, je ne suis pas célibataire mais je vis seul. Je ne suis plus célibataire depuis quelques semaines. [rires]

Pierre : [rires] - C'est bien de le préciser. Bon courage alors. Sinon, quelles sont les raisons qui t'ont incité à venir t'installer dans le quartier ?

Pierre (enquête) : - Oh eh bien tout simplement parce que je trouvais le quartier central, sympa, commerçant, gayfriendly, qu'est-ce que je peux dire d'autres de positif ? Pas loin des bureaux, et que c'est le cœur de Paris. Je n'avais pas envie d'être près du périph.

Pierre : - Et si le choix de t'établir dans le quartier était à refaire, quelle serait ta décision ?

Pierre (enquête) : - Même quartier ! Peut-être que j'irai à 3 rue près, mais je suis très content de là où j'habite. »

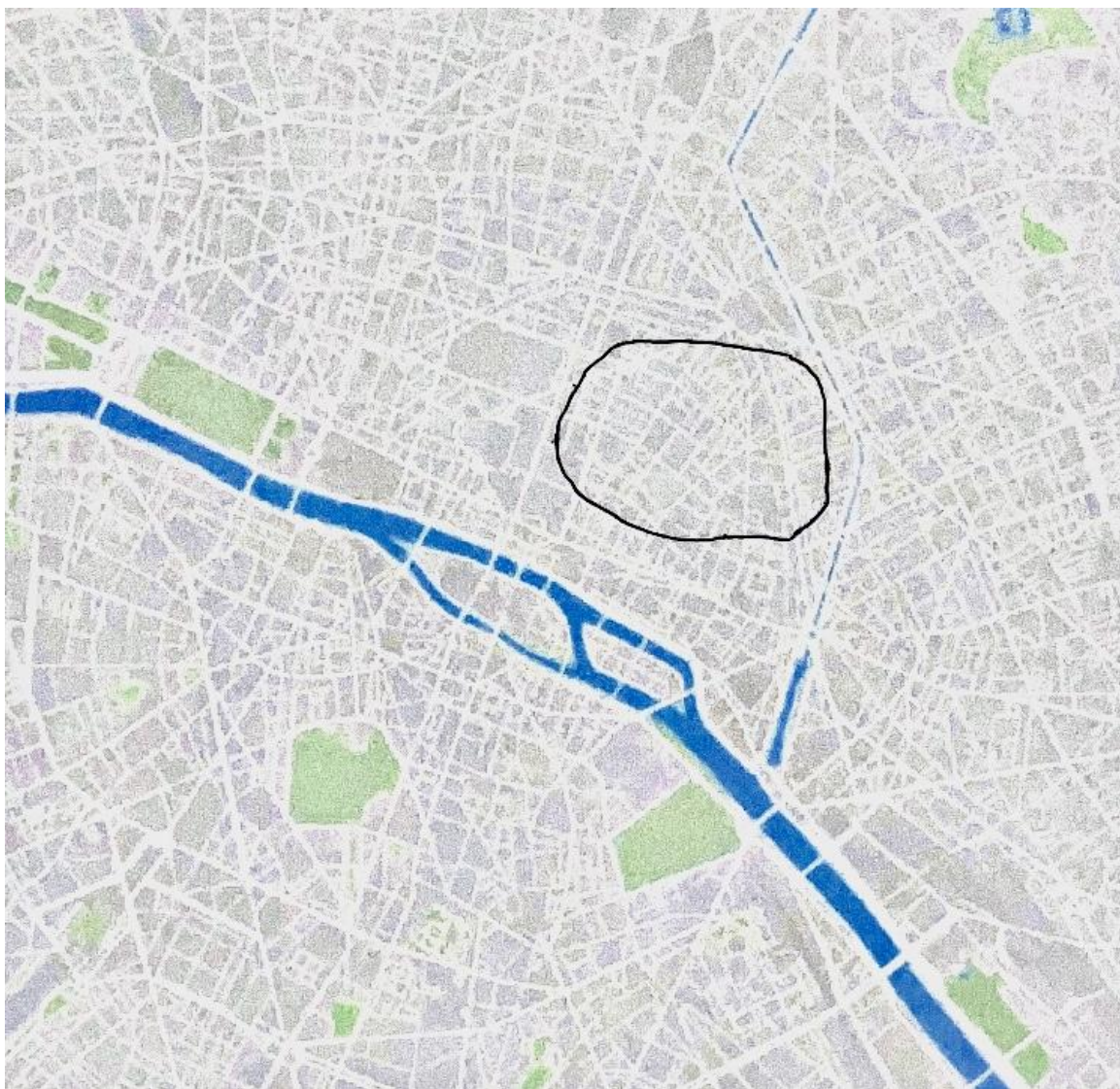


Figure 8 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Pierre : une représentation spatiale individuelle

ANNEXE 5 : Entretien n°3 réalisé le 21/10/2023 : Tahina, personne âgée de 25 ans, responsable marketing dans une galerie de design et habitante du quartier depuis 5 ans.

Pierre : « - Depuis combien de temps vis-tu dans ce quartier ?

Tahina : - Alors ça fait 5 ans exactement.

Pierre : - Dans quel quartier estimes-tu habiter ?

Tahina : - Moi quand on me demande je dis Bastille tu vois, mais, ben mon code c'est 75 004 du coup, c'est vraiment la frontière du coup, mais quand on me demande je dis Bastille.

Pierre : - Trouves-tu que le quartier a changé au cours des dernières années ? Si oui, quels changements as-tu perçus ?

Tahina : - Ah bah déjà il y a beaucoup plus de, tu sais des restos qui ont ouvert et tout, et moi en vrai je trouve que c'est tout. Ben y'a les manifs aussi quoi c'est tout.

Pierre : - Ce sont des changements qui ont affecté ta vie quotidienne et ton sentiment d'appartenance au quartier ?

Tahina : - Euh ouais je pense, parce que, enfin moi, j'aime trop ! Enfin j'aime trop les restos asiatiques, tout ça. Et depuis que je suis ici, il y a eu pas mal de nouveaux restaurants asiatiques branchés pas loin, d'épicerie asiatiques tout ça, donc bah ça m'évite d'aller loin pour acheter des produits asiatiques, voilà. Donc c'est du changement positif et j'aime bien, parce que, bah, ce n'est pas bruyant tu vois, et ce n'est pas un quartier calme non plus, donc c'est un bon mix.

Pierre : - Comment qualifierais-tu l'ambiance générale de ton quartier, que ce soit dans ton immeuble ou ta rue ?

Tahina : - Eh bien, c'est bien justement car il y a des petites soirées, tu peux entendre les soirées des voisins mais ce n'est pas non plus bruyant. C'est bien, c'est animé, vraiment c'est cool. C'est bien pour habiter car je trouve qu'en fait, que tu sois étudiant ou pour des familles, je trouve que c'est bien.

Pierre : - Est-ce que tu estimes habiter dans un quartier identifié par l'extérieur et si oui par quels critères ? Par exemple, est-ce que c'est le quartier des antiquaires ?

Tahina : - Euh, je ne sais pas ce qu'on peut dire sur Bastille, mais le Marais est plutôt gay et un peu juif. Je parle du Marais parce qu'il est juste à côté et j'y suis à 2 pas.

Pierre : - Fais-tu tous tes achats dans le quartier ?

Tahina : - Oui.

Pierre : - D'accord, donc tu ne fréquentes pas de commerce à l'extérieur du quartier ?

Tahina : - Non, ce sont vraiment des trucs que je trouve à côté de chez moi.

Pierre : - Est-ce que tu trouves que les commerces sont toujours les mêmes mis à part les restaurants comme tu l'as mentionné tout à l'heure ?

Tahina : - Non, je vais toujours au même supermarché qui est celui du Marais, voilà.

Pierre : - Sinon est-ce que tu trouves que le coût de la vie en général est plus cher dans ton quartier que dans les autres quartiers de Paris ?

Tahina : - Ouais je pense que ça peut, ça peut surtout les *Monoprix* et tout.

Pierre : - D'accord et comment décrirais-tu la vie sociale et culturelle dans le quartier ?

Tahina : - Euh, eh bien il y a pas mal de [...] tu sais d'événements, par exemple il y a la fashion week, tout ça, donc ça c'est bien. Sinon côté Bastille il n'y a rien. C'est plus côté Marais avec des événements et des soirées spéciales donc ça c'est pas mal.

Pierre : - D'accord, et as-tu remarqué un changement lié à ces aspects ?

Tahina : - Oui, dans la mode vraiment, depuis un moment. Dans la rue où je suis, il y a de plus en plus d'événements et il y a même un bar où il y a quelques célébrités qui viennent pendant la fashion week.

Pierre : - D'accord, tu fréquentes ces lieux ?

Tahina : - Oui, je vais au 35-37, enfin, c'est fermé maintenant, mais c'était rue des francs bourgeois. C'est un peu un endroit avec des expos ou des événements, voilà.

Pierre : - Et que penses-tu de ces lieux ?

Tahina : - Eh bien, ce sont des lieux où tu peux te balader le week-end, ça change souvent donc il y a une bonne diversité quoi.

Pierre : - Est-ce que tu estimes que le quartier propose une diversité de population qui n'est pas forcément majoritaire dans d'autres quartiers de Paris ?

Tahina : - Je t'avoue que j'habite vraiment à côté du quartier juif, genre dans ma rue il y a une synagogue et tout donc ouais, voilà.

Pierre : - Est-ce que tu es au courant des politiques urbaines qui ont eu un impact sur le quartier ?

Tahina : - En vrai non, puisque dans le Marais, bah il y a beaucoup de piétons mais toujours des voitures donc je trouve que ça n'a pas vraiment changé.

Pierre : - D'accord, sinon est-ce que ta vie sociale, que ce soient tes amis et ta famille, se situe dans le quartier ou est-ce seulement un lieu de passage ?

Tahina : - Pour sortir avec mes potes je ne vais pas trop à Bastille mais plutôt dans le Marais à Saint-Paul et à l' Hôtel de ville.

Pierre : - Tu connais tes voisins ?

Tahina : - Euh oui, parce que ma voisine est ma proprio. Je connais aussi quelques autres voisins.

Pierre : - Est-ce que je peux te demander ton métier ?

Tahina : - Je suis responsable marketing pour une galerie de design.

Pierre : - Ou ça ?

Tahina : - A Saint-Germain-des-Prés, dans le 6^{ème}.

Pierre : - Dans quelle tranche d'imposition se situe le revenu annuel de ton ménage ?

Tahina : - 24 000

Pierre : - Est-ce que je peux te demander ton âge ?

Tahina : - J'ai 25 ans.

Pierre : - Quels sont les autres quartiers que t'as habités avant de t'installer dans celui-là ?

Tahina : - Je suis ici depuis que je suis à Paris depuis 5 ans. Je ne vivais pas à Paris avant.

Pierre : - Es-tu locataire ou propriétaire du logement que tu habites actuellement ?

Tahina : - Locataire.

Pierre : - D'accord, de quel type d'appartement ?

Tahina : - 25 m².

Pierre : - Comment est constitué ton ménage ?

Tahina : - Je vis seule.

Pierre : - Sinon, quelles sont les raisons qui ont fait que tu as choisi ce quartier ?

Tahina : - Ce n'était pas prévu, ça s'est fait plus comme ça quoi, parce que mon dossier a été accepté ici.

Pierre : - Et si le choix de t'établir dans le quartier était à refaire, bien que tu n'aies pas nécessairement choisi le quartier, quelle serait ta décision ?

Tahina : - Je viendrais dans ce quartier car je l'aime beaucoup et si je pouvais être dans un autre quartier je choisirais, tu vois un peu Pyramide et tout ? Bah voilà. »

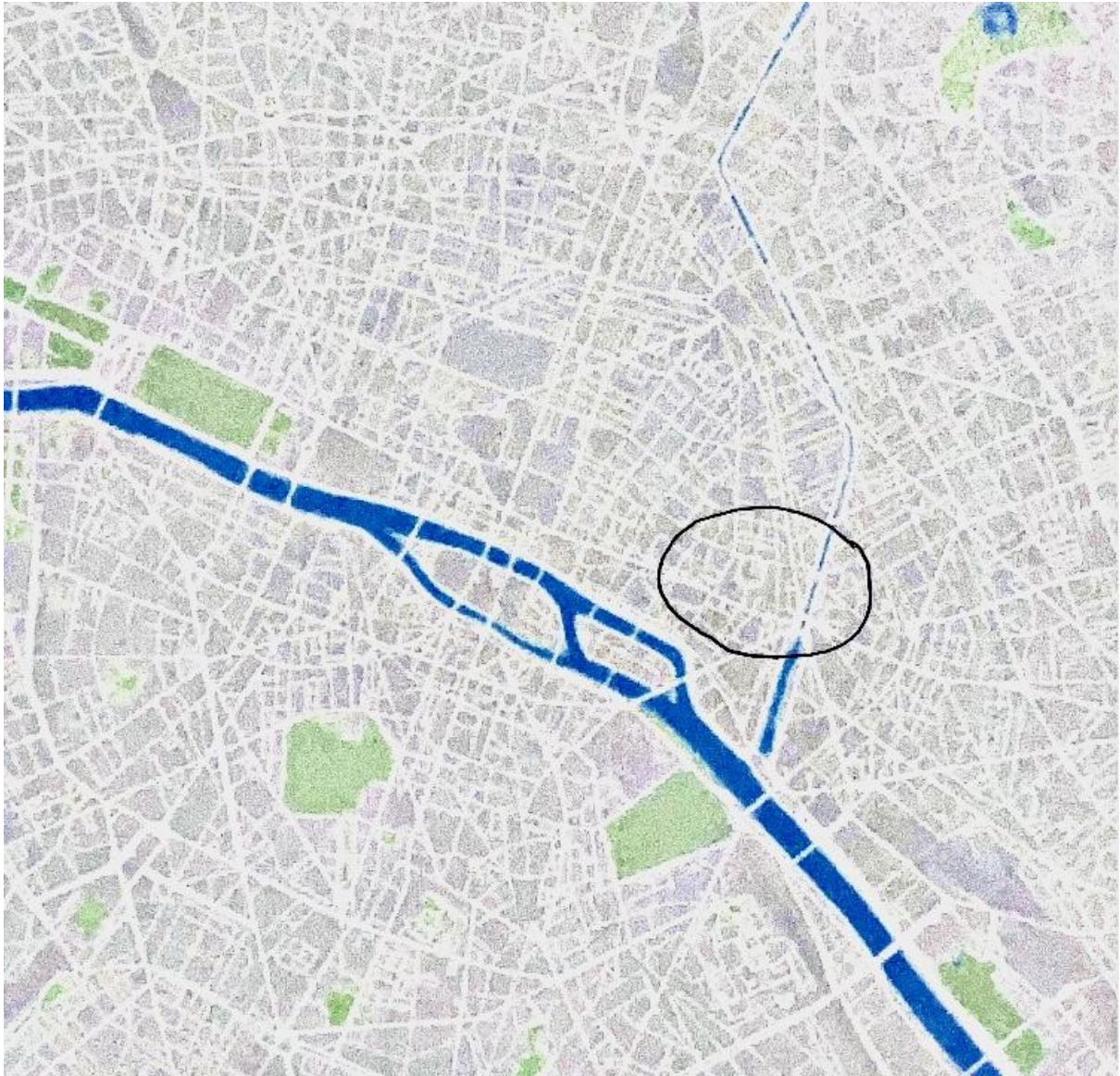


Figure 9 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Pierre : une représentation spatiale individuelle

ANNEXE 6 : Entretien n°4 réalisé le 21/10/2023 : Laure, personne âgée de 43 ans, mère au foyer et habitante du quartier depuis 1 an et demi.

Pierre : « - Depuis combien de temps vivez-vous dans le quartier ?

Laure : - 1 an et demi.

Pierre : - Dans quel quartier estimez-vous habiter ?

Laure : - Hôtel de ville.

Pierre : - Trouvez-vous que le quartier a changé au cours des dernières années ? Si oui, quels changements avez-vous perçus ?

Laure : - On est parti 15 ans à l'étranger mais avant j'étais à Saint-Paul alors je ne pourrais pas vous dire ce qui a changé ces dernières années parce que ça fait 15 ans qu'on n'est pas là. Mais oui, ça a énormément changé. La rue de Rivoli n'est empruntée plus que par des cyclistes et des bus et on a des travaux toute la journée. Moi j'ai des marteaux piqueurs toute la journée en bas de chez moi. Et tous les soirs, non je suis mauvaise langue, mais presque tous les soirs j'entends les travaux et ça dure depuis mai. Il y a aussi des familles migrantes sur le parvis donc voilà alors c'est ultra méga bruyant. A cause de l'infrastructure de la rue de Rivoli, les voitures ne peuvent plus passer et elles passent toutes sur la rue du Renard donc c'est ultra bruyant.

Pierre : - Ce sont donc des changements qui ont plutôt affecté votre vie quotidienne et votre sentiment d'appartenance au quartier ?

Laure : - Je pense que si j'habitais sur une des petites rues à Saint-Paul, bon évidemment je ne dirais pas la même chose mais ayant 3 enfants, quand je sors de chez moi je les tiens bien, parce qu'entre les vélos, les trottinettes, les voitures et même les touristes, j'en perds tout le temps un quoi !

Pierre : - D'accord, sinon comment qualifieriez-vous l'ambiance générale du quartier au sein de votre immeuble ou même de votre rue ?

Laure : - Ça va, moi au début je ne voulais pas habiter là avec des enfants, et finalement je trouve que c'est très plaisant.

Pierre : - Est-ce que vous vous estimez habiter dans un quartier qui est identifié par l'extérieur, et si oui, par quels critères ? Par exemple, est-ce que votre quartier est le quartier des antiquaires ?

Laure : - Alors je pense qu'il y a des gens qui pensent que j'habite dans le quartier gay, dans le quartier juif, et après bah au centre parce que voilà, parce qu'on est des bobos quoi. [rires]

Pierre : - [rires] Sinon, est-ce que vous faites tous vos achats dans le quartier ?

Laure : - Je fais tous mes achats dans le quartier sinon je ne fais que livrer. Je ne fais que livrer parce qu'il n'y a aucun magasin hein.

Pierre : - Ya-t-il des commerces que vous fréquentez à l'extérieur du quartier ?

Laure : - Non, je fais tout livrer.

Pierre : - Vous avez l'impression que les magasins sont toujours les mêmes ou est-ce que vous avez remarqué des changements ?

Laure : - Alors on a un magasin qui était un ancien *Marionnaud* et ça fait plus de 1 an et demi qu'il est fermé donc non. Ça doit être plus ou moins les mêmes finalement mis à part des bubble tea coffee quoi.

Pierre : - Est-ce que vous pensez que le coût de la vie en général est plus cher dans votre quartier par rapport à Paris en général ? Bien qu'il y ait eu l'inflation.

Laure : - Totalement ouais, il y a un *Franprix* en bas de la maison et il n'y a que des touristes dedans. Y'a un *Franprix* ou je vais en cas de dépannage, mais voilà, ce sont vraiment des prix exorbitants. On voit que ce ne sont pas les gens du quartier qui vont hein, c'est que des touristes. J'ai un *Carrefour city* aussi qui est cher quand même, mais qui est abordable. Il y a aussi un *Monoprix*, voilà.

Pierre : - Comment décririez-vous la vie sociale et culturelle dans le quartier ?

Laure : - Moi j'adore, voilà. Comme on a fait pas mal d'années à l'étranger, on est rentré ici dans le Marais en étant très contents, parce que les enfants sont dans une école publique mais je pense que la moitié, enfin on va dire 40% des enfants sont tous bilingues, pas spécialement anglais mais portugais, italien, espagnol etc. et on est dans un quartier où il y a énormément de gens cosmopolites quoi. Je ne dirais pas des Français du 16^{ème} type la bonne France quoi. Et donc on est très content de ça.

Pierre : - Avez-vous observé des changements dans la vie de quartier liés à la vie sociale et culturelle ?

Laure : - Alors je suis parent déléguée élue de l'école et j'observe des petits changements comme une rue qui a été fermée aux voitures et les pistes cyclables de la rue du renard qui se renouvellent depuis on va dire 6 mois à peu près. On a eu les travaux toute l'année donc on l'a bien payé alors on est content qu'il y ait une piste cyclable qui allège un petit peu la rue Sébastopol que je prends quotidiennement. Donc oui, il y a des changements et en en bon, en bon comme en pas bon, mais souvent je pense quand même que Madame Hidalgo a ravagé la ville. On n'a pas de voiture parce qu'on se déplace en métro et on revient en taxi. C'est un choix, on n'habite pas dans le 15^{ème} ou le 16^{ème} pour d'autres raisons.

Pierre : - Sinon pour revenir aux lieux culturels du quartier, les fréquentez-vous ?

Laure : - Oui, tous les musées, le musée du Judaïsme, Pompidou, je suis allé à l'hôtel de ville qui a été ouvert la semaine dernière pour le bilan des 6 mois de Madame Hidalgo. Oui, oui, oui, tout ça on utilise.

Pierre : - Qu'est-ce que vous pensez de ces lieux ?

Laure : - Généralement c'est gratuit donc je trouve ça ultra bien, culturellement nous on vient de l'étranger, donc culturellement je trouve ça top. Voilà, je suis contente. Même si les enfants n'aiment pas, on les emmène et ils voient des sculptures et des tableaux et voilà.

Pierre : - D'accord et est-ce que vous estimez que le quartier propose une diversité de population qui n'est pas forcément majoritaire dans d'autres quartiers de Paris ?

Laure : - On va se le dire hein, on est quand même dans le centre de Paris, on a la chance de pouvoir être dans des beaux quartiers quoi. Je veux dire, je n'ai pas spécialement peur le soir quand je rentre chez moi, mes enfants sont dans vraiment d'une école ultra cosmopolite en tant qu'école publique donc on est content. Sinon il y a la rue des rosiers ou il y a tous les juifs, la rue de la verrerie y a tous les gays, mais je ne pense pas qu'il y ait plus de blacks, de portugais ou d'arabes dans le quartier, non vraiment pas.

Pierre : - D'accord, merci ! Maintenant je vais passer sur une section du questionnaire accès sur les politiques urbaines. Êtes-vous au courant des politiques urbaines qui ont eu un impact sur le quartier ?

Laure : - Il y a des pistes cyclables en plus, je le sais parce que je suis beaucoup à vélo, je mets souvent mes enfants sur le vélo donc oui. Je sais quand il y a une voie qui s'ouvre ou qui se ferme. Tous les sens interdits pour les vélos c'est une catastrophe. Après moi je les utilise hein, mais bon, quand ça tape le gros camion poubelle en face, bon, c'est compliqué hein. [rires]

Pierre : - Avez-vous observé des actions hormis les pistes cyclables ayant influencé la transformation du quartier ?

Laure : - Non, je ne vois que les mobilités. Aussi on a des arrêts de bus qui changent. Il y en a un qui a changé dernièrement, alors j'ai demandé à la RATP et à tous les conducteurs de bus pourquoi mais personne n'a su me répondre.

Pierre : - Pensez-vous que ces politiques et actions ont joué un rôle dans le changement de la population du quartier si vous trouvez qu'il y en a eu un ?

Laure : - On va quand même rester sur le fait qu'on est des bobos parisiens sans voiture. Dans notre immeuble je crois qu'il y a qu'une personne qui possède une voiture hein. Je pense que ça a changé car quand j'habitais avant à Saint Paul, on pouvait se garer. On venait en voiture et il n'y avait pas de souci. Quand des amis viennent, je leur dis de ne surtout pas prendre la voiture sinon c'est 30 euros de parking et en plus il y a des bouchons.

Pierre : - Et votre vie sociale, concernant vos amis ou votre famille, se situe-t-elle dans le quartier ou est-ce seulement un lieu de passage ?

Laure : - Ils viennent soit chez moi sinon ils ne viennent pas dans le quartier bizarrement. On a pris un appartement dans le centre pour que tout le monde puisse venir, mais ils ne peuvent pas se garer.

Pierre : - Sinon, est-ce que vous connaissez vos voisins ?

Laure : - Alors de mon côté je connais bien mes voisins, enfin bien, j'en connais quelques-uns, ceux qui ont des enfants je les connais parce que nos enfants ont les mêmes écoles, voilà.

Pierre : - D'accord, et exercez-vous un métier ?

Laure : - Je suis sans emploi actuellement, je garde l'appart.

Pierre : - Dans quelle tranche d'imposition se situe le revenu annuel de ton ménage ?

Laure : - 150 000.

Pierre : - Quel âge avez-vous ?

Laure : - 43 ans.

Pierre : - Quels sont les autres quartiers que vous avez habités avant de vous installer dans celui-ci ?

Laure : - Alors j'ai une longue liste hein. On a fait un peu de banlieue quand même, sinon j'ai fait le 20^{ème}, le 19^{ème}, le 9^{ème}, le 11^{ème}, le 4^{ème} et le 3^{ème}.

Pierre : - Êtes-vous locataire ou propriétaire du logement que vous habitez actuellement ?

Laure : - Ici on est locataire.

Pierre : - Quel type d'appartement possédez-vous ?

Laure : - Un 125 m² haussmannien.

Pierre : - Comment est constitué votre ménage

Laure : - Couple et 3 enfants.

Pierre : - Quelles sont les raisons qui vous ont incité à venir vous installer dans le quartier ?

Laure : - Mon mari voulait être au cœur de Paris. Moi je voulais être dans le 16^{ème}.

Pierre : - Si le choix de vous établir dans le quartier était à refaire, quelle serait votre décision ?

Laure : - Maintenant que j'y suis-je n'ai plus envie d'être dans le 16^{ème}. »

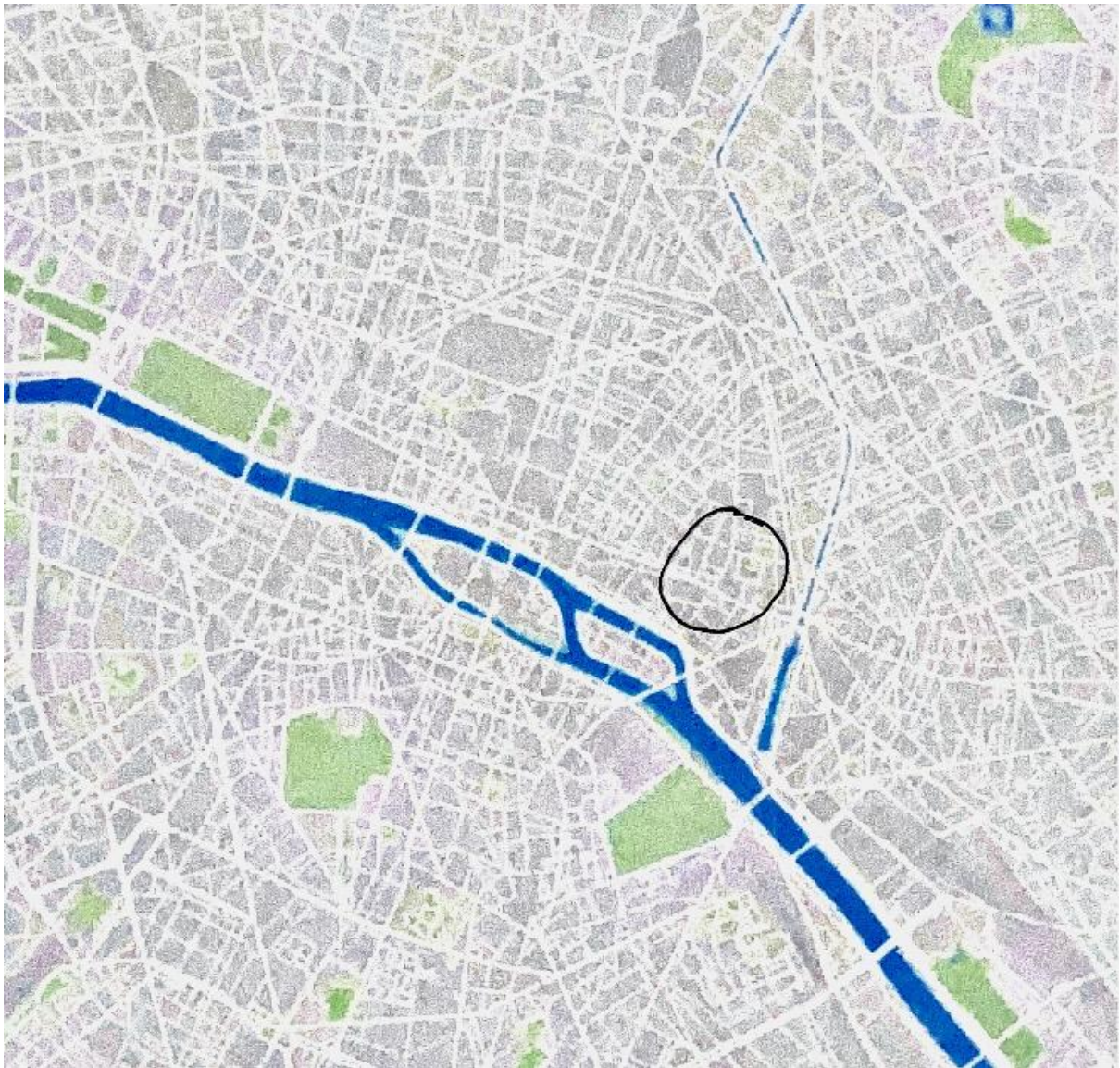


Figure 10 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Laure : une représentation spatiale individuelle

ANNEXE 7 : Entretien n°5 réalisé le 21/10/2023 : Lilian, personne âgée de 22 ans, étudiant en école d'ingénieur et habitant du quartier depuis 1 an et 3 mois.

Pierre : « - Depuis combien de temps vis-tu dans le quartier ?

Lilian : - 1 an et 3 mois.

Pierre : - Dans quel quartier estimes-tu habiter ?

Lilian : - Saint-Paul mais considéré comme étant le Marais.

Pierre : - Trouves-tu que le quartier a changé depuis que tu y habites ? Bien que ce soit une période relativement courte, as-tu constaté des évolutions ?

Lilian : - Il y déjà pas mal de pistes cyclables qui ont été rajoutées, et des rues piétonnes en plus, et ils ont refait le parc des Vosges.

Pierre : - D'accord, tu dirais que ce sont donc des changements qui ont plutôt affecté ta vie quotidienne et ton sentiment d'appartenance dans le quartier ?

Lilian : - Non, peut-être pas non plus. [rires]

Pierre : - [rires] D'accord, sinon comment qualifierais-tu l'ambiance générale du quartier en au sein de ton immeuble ou même de ta rue ?

Lilian : - Plutôt une bonne ambiance, une ambiance où les gens font la fête et sont sympas.

Pierre : - D'accord, et est-ce que tu estimes habiter dans un quartier qui est identifié par l'extérieur, et si oui, par quels critères ? Par exemple, est-ce que ton quartier c'est le quartier des antiquaires ?

Lilian : - Pas spécialement, bah le Marais c'est vivant comme quartier, c'est convivial, tu peux sortir à n'importe quelle heure y a toujours un bar, tous les bars sont ouverts et pleins.

Pierre : - D'accord donc si je comprends bien, tu penses que les gens des autres quartiers se disent que le Marais c'est plutôt le quartier vivant de Paris ?

Lilian : - Oui.

Pierre : - Sinon, est-ce que tu fais tous tes achats dans le quartier ?

Lilian : - Non, pas toujours.

Pierre : - Tu as l'impression que les magasins sont toujours les mêmes ou est-ce que tu as remarqué des changements ?

Lilian : - Oui oui, effectivement, il y en a beaucoup qui ferment et d'autres qui ouvrent à la place. Par exemple en bas de mon immeuble il y avait une agence immobilière et du jour au lendemain c'est devenu une galerie d'artistes. Il y avait aussi un restaurant qui faisait de la nourriture à emporter type burger qui est devenu un restaurant italien. Il y a beaucoup de boutiques de bijoux et de vêtements qui bougent, qui ouvrent et qui ferment. Il y a de plus en plus de restaurants qui ouvrent.

Pierre : - Est-ce que tu penses que le coût de la vie en général est plus cher dans ton quartier par rapport à Paris en général ? Bien qu'il y ait eu l'inflation.

Lilian : - Oui.

Pierre : - Comment décrirais-tu la vie sociale et culturelle dans le quartier ?

Lilian : - Il y a de quoi faire. Enfin, par exemple, il y a le il y a énormément de choses à faire et de balades à faire. Il y a des musées et de choses pour s'occuper.

Pierre : - As-tu observé des changements dans la vie de quartier liés à la vie sociale et culturelle ?

Lilian : - Paris plage le long des quais est pas mal mais il y a énormément de monde, plus de monde que d'habitude qui se réunissent sur les quais. Ils avaient ajouté énormément de points d'eau cet été d'ailleurs, j'ai remarqué des trucs comme ça.

Pierre : - Est-ce que tu fréquentes ces lieux culturels ?

Lilian : - Oui.

Pierre : - Qu'est-ce que tu penses de ces lieux ?

Lilian : - Ils sont plutôt bien. Il y a le musée de la ville de Paris qui est plutôt bien. Parfois on a un peu de mal et on se perd dedans. T'as le musée sur le mémorial de la Shoah également qui n'est pas très loin de chez moi, et aussi Pompidou qui est connu. Il y a une diversité entre les musées, que ce soit de l'histoire, de l'art etc. Je trouve que c'est bien.

Pierre : - Est-ce que tu penses que le coût de la vie en général est plus cher dans ton quartier par rapport à Paris en général ? Bien qu'il y ait eu l'inflation.

Lilian : - Oui.

Pierre : - Est-ce que tu as l'impression qu'une partie de la population qui est là depuis longtemps aurait pu être affectée par de possibles changements ?

Lilian : - Oui, les personnes âgées à cause des pistes cyclables car c'est des choses qui n'étaient pas là il y a 10 ans.

Pierre : - Est-ce que tu es au courant des politiques urbaines qui ont pu avoir un impact sur ton quartier ?

Lilian : - Pas du tout.

Pierre : - Tu n'as pas observé d'actions particulières qui ont pu influencer la transformation du quartier ?

Lilian : - Sur les quais ils ont planté pas mal d'arbres ouais depuis que je suis là, ce sont des choses liées à la politique d'Anne Hidalgo avec l'écologie. Tout est fait pour réduire le nombre de voitures en passant de plus en plus de rues à sens unique, de choses comme ça. Par exemple, tous les dimanches, il y a plusieurs rues du quartier qui sont totalement piétonnes alors qu'elles ne le sont pas le reste de la semaine.

Pierre : - Qu'est-ce que tu penses de ces lieux ?

Pierre : - Est-ce que le quartier répond à tes besoins en termes de service ?

Lilian : - Oui.

Pierre : - Ta vie sociale, que ce soient tes amis et ta famille, se situe-t-elle dans le quartier où est-ce seulement un lieu de passage ?

Lilian : - Ça peut arriver. Mais c'est souvent plus facile d'aller dans un autre arrondissement parce que le 4^{ème} est l'un des plus cher. Sinon ma famille ne vit pas sur Paris donc c'est compliqué

Pierre : - Est-ce que tu connais tes voisins ?

Lilian : - Quelques-uns oui. Parce qu'il y a eu un incendie dans l'appartement au-dessus du mien donc l'immeuble a été évacué et j'ai pu rencontrer mes voisins comme ça.

Pierre : - Est-ce que tu as un emploi à côté de tes études ?

Lilian : - Oui. Je donne des cours particuliers à des élèves en maths et en physique-chimie.

Pierre : - Quel âge as-tu ?

Lilian : - J'ai 22 ans.

Pierre : - Quels sont les autres quartiers où t'as habité à Paris avant de t'installer dans celui-ci ?

Lilian : - J'ai habité le 7^{ème} arrondissement. J'ai aussi vécu pendant un temps à Courbevoie dans le quartier près de la Défense.

Pierre : - Tu es locataire ou propriétaire ?

Lilian : - Locataire.

Pierre : - Quel type d'appartement as-tu ?

Lilian : - Un appartement de 27 m² parce que j'habite avec ma copine.

Pierre : - D'accord, j'allais justement te demander comment est constitué ton ménage, donc vous êtes 2, c'est ça ?

Lilian : - Oui.

Pierre : - Quels sont les raisons qui t'ont incité à venir dans le Marais ?

Lilian : - Eh bien, on cherchait un appartement pour 2 qui ne soit pas trop cher parce que le prix des loyers sont extrêmement cher à Paris. On cherchait aussi quelque chose qui ne soit pas trop moche non plus, y en a pas mal qui ont des petites surfaces et qui sont mal agencés donc c'est chouette d'avoir quelque chose de bien aménagé. Cet appartement a le charme parisien avec du parquet etc. et le loyer était attractif.

Pierre : - Si le choix de t'établir dans le quartier était à refaire, est-ce que tu y retournerais ?

Lilian : - Oui, parce que le quartier est vraiment vivant et Polytech Sorbonne n'est pas trop loin donc je peux aller à la fac à pied. »

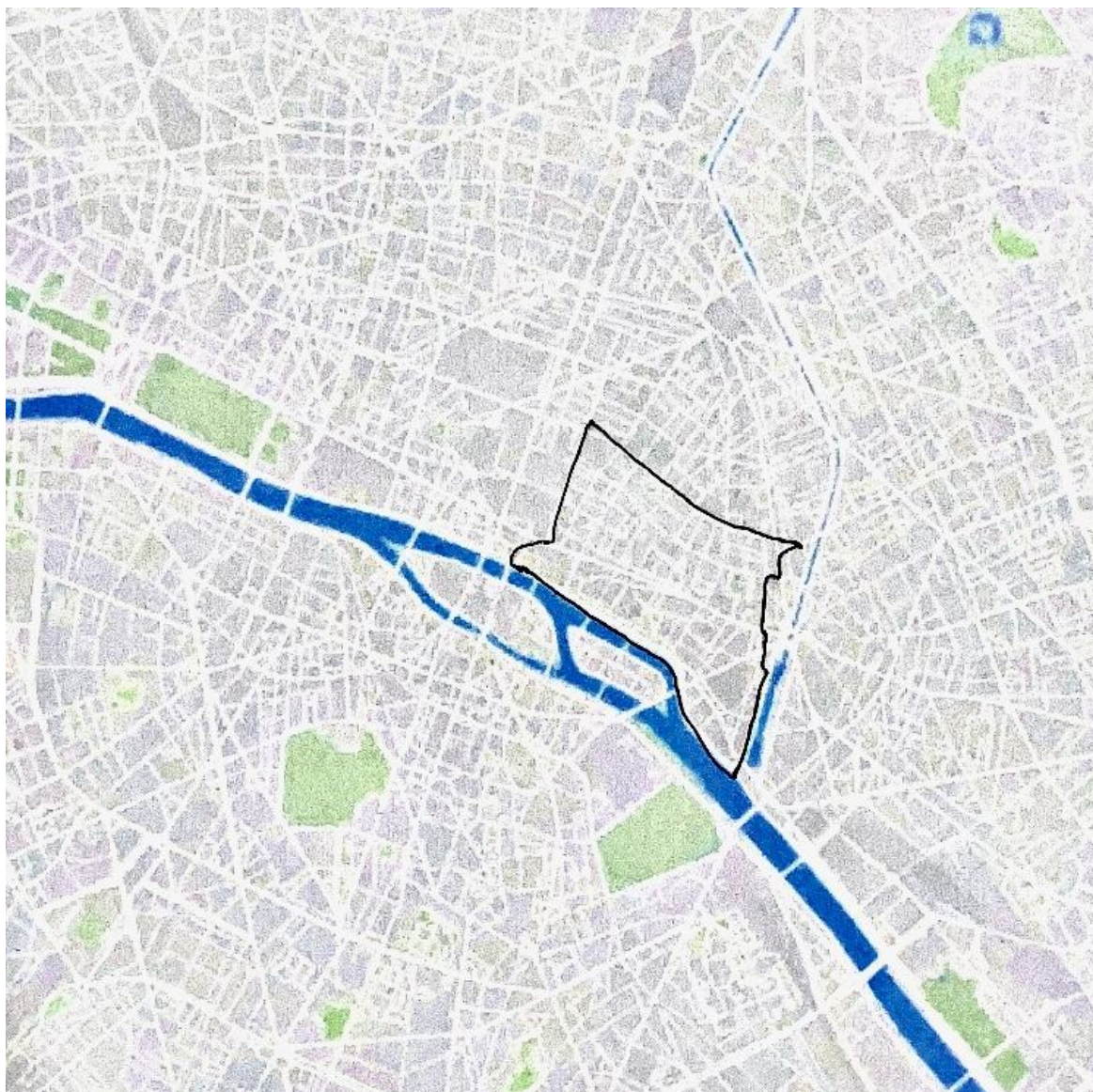


Figure 11 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Lilian : une représentation spatiale individuelle

ANNEXE 8 : Entretien n°6 réalisé le 21/10/2023 : Laurence, personne âgée de 56 ans, mère au foyer et habitante du quartier depuis 1 an et demi.

Pierre : « - Depuis combien de temps vivez-vous dans le quartier ?

Laurence : - 6 ans.

Pierre : - Dans quel quartier estimez-vous habiter ?

Laurence : - Eh bien, dans le Marais.

Pierre : - Trouvez-vous que le quartier a changé au cours des dernières années ? Si oui, quels changements avez-vous perçus ?

Laurence : - Le problème c'est que ça ne fait que 6 ans que je suis là. Donc je n'ai pas remarqué de changements. Mais pour le coup je sais que ça a changé par rapport aux autres habitants qui sont là depuis plus longtemps. Tout compte fait il y a quand même eu des changements pour les voitures et les pistes cyclables évidemment.

Pierre : - Ce sont donc des changements qui ont plutôt affecté votre vie quotidienne et votre sentiment d'appartenance au quartier ?

Laurence : - Les pistes cyclables se sont bien arrangées, donc je trouve ça super. Par contre pour la voiture, on a une voiture électrique mais pour le coup ils nous ont mis 50 mètres de sens interdit dans une rue, ce qui fait que maintenant pour aller à notre parking, au lieu de mettre 3 minutes, maintenant on met 47 minutes. Donc très affectés.

Pierre : - D'accord, sinon comment qualifieriez-vous l'ambiance générale du quartier en termes d'ambiance au sein de votre immeuble ou même de votre rue ?

Laurence : - Agréable.

Pierre : - Est-ce que vous vous estimez habiter dans un quartier qui est identifié par l'extérieur, et si oui, par quels critères ? Par exemple, est-ce que votre quartier est le quartier des antiquaires ?

Laurence : - C'est le quartier des touristes, quand je sors de chez moi j'entends parler toutes les langues.

Pierre : - Sinon, est-ce que vous faites tous vos achats dans le quartier ?

Laurence : - Oui.

Pierre : - Ya-t-il des commerces que vous fréquentez à l'extérieur du quartier ?

Laurence : - Ça m'arrive d'aller dans le 13^{ème} pour aller au chinois parce que c'est moins cher là-bas, et quand je vais en banlieue j'achète du café parce que le café est extrêmement cher à Paris mais c'est tout.

Pierre : - Vous avez l'impression que les magasins sont toujours les mêmes ou est-ce que vous avez remarqué des changements ?

Laurence : - En fait j'ai l'impression qu'à chaque fois qu'un commerce sympa ferme, il s'ouvre à la place un magasin que tout le monde déteste, enfin nous en tout cas, c'est-à-dire une chaîne quoi, comme *Sandro* ou *Maje*. Autour de chez moi j'ai des *Maje* partout ! je ne vois donc pas l'intérêt, je préférerais effectivement que ce soit autre chose. Mais bon, sachant le prix des loyers de toute façon, s'ils mettent des magasins d'alimentation à la place, il sera hors de prix comme les autres finalement.

Pierre : - Est-ce que vous pensez que le coût de la vie en général est plus cher dans votre quartier par rapport à Paris en général ? Bien qu'il y ait eu l'inflation.

Laurence : - Oui, largement.

Pierre : - Comment décririez-vous la vie sociale et culturelle dans le quartier ?

Laurence : - Intense.

Pierre : - Avez-vous observé des changements dans la vie de quartier liés à la vie sociale et culturelle ?

Laurence : - Non

Pierre : - Fréquentez-vous les lieux culturels du quartier ?

Laurence : - Oui. Je ne vais pas aller au même musée toute ma vie et tous les jours mais j'y vais quand même. Quand je reçois des amis, je les emmène.

Pierre : - Qu'est-ce que vous pensez de ces lieux ?

Laurence : - Je pense que c'est très bien.

Pierre : - D'accord et est-ce que vous estimez que le quartier propose une diversité de population qui n'est pas forcément majoritaire dans d'autres quartiers de Paris ?

Laurence : - De tout ! En fait on a le monde entier, des espagnols, des italiens etc. et ça n'arrête pas. On a toujours de tout, à tous les moments et toutes les saisons.

Pierre : - J'étais parti du principe que le Marais était un quartier LGBT, est-ce que ça vous évoque quelque chose ?

Laurence : - Ah oui ! Ah oui, oui ! Ah bah oui, évidemment. Effectivement c'est un quartier gay. C'est une information importante.

Pierre : - D'accord, et est-ce que vous avez l'impression que la communauté gay a pu être affectée par de possibles changements dans le quartier ?

Laurence : - Tout ce qui est boîte de nuit et bars réservés aux gays je les vois toujours, je trouve que c'est pareil. Je ne les observe pas au point d'être sûr de moi qu'il y en ai 1 ou 2 de moins, mais honnêtement, ce n'est pas l'impression que ça donne en tous cas.

Pierre : - D'accord, merci ! Maintenant je vais passer sur une section du questionnaire accès sur les politiques urbaines. Êtes-vous au courant des politiques urbaines qui ont eu un impact sur le quartier ?

Laurence : - Un peu oui.

Pierre : - Avez-vous observé des actions hormis les pistes cyclables ayant influencé la transformation du quartier ?

Laurence : - Oui, on en a observé [rires] ils ont changé tout le sens des rues, ils nous ont aussi mis plein de sens interdits, ils disaient que ces changements n'affecteraient pas les habitants du quartier. Ils ont inventé une vignette pour les habitants de Paris centre qui nous permettait de pouvoir passer dans certaines rues mais pas d'autres.

Pierre : - Pensez-vous que ces politiques et actions ont joué un rôle dans le changement de la population du quartier si vous trouvez qu'il y en a eu un ?

Laurence : - Oui, je pense notamment aux gens qui ne sont pas patients ou qui ont besoin de leur voiture quotidiennement. Je pense que si on avait besoin de notre voiture tous les jours, on serait obligé de craquer. Je ne dis pas qu'on partirait, on prendrait peut-être une moto, mais en tout cas, on ne pourrait pas continuer à vivre comme ça.

Pierre : - Et votre vie sociale, concernant vos amis ou votre famille, se situe-t-elle dans le quartier ou est-ce seulement un lieu de passage ?

Laurence : - C'est plus un lieu de passage.

Pierre : - Sinon, est-ce que vous connaissez vos voisins ?

Laurence : - Peu, mais j'en connais quelques-uns. Enfin, moi je ne travaille pas, donc comme je sors à des horaires où les gens ne sortent pas forcément, j'en croise très peu, et parfois j'ai un peu l'impression d'être seule dans l'immeuble. Mon mari qui a des horaires de bureau en connaît plus que moi.

Pierre : - Dans quelle tranche d'imposition se situe le revenu annuel de votre ménage ?

Laurence : - Alors ça va être vite répondu parce que j'en ai aucune idée. Moi je ne travaille pas et c'est lui qui fait la déclaration d'impôt mais il gagne environ 7000 euros nets par mois. On doit tous être dans cette tranche là ou au-dessus parce que sinon on ne peut pas vivre là.

Les appartements sont hors de prix et les commerces aussi. Les gens qui n'ont pas beaucoup d'argent ne peuvent pas habiter dans le Marais donc ça résout le problème.

Pierre : - Quel âge avez-vous ?

Laurence : - 56 ans.

Pierre : - Quels sont les autres quartiers que vous avez habités avant de vous installer dans celui-ci ?

Laurence : - Aucun car j'étais en province avant.

Pierre : - Êtes-vous locataire ou propriétaire du logement que vous habitez actuellement ?

Laurence : - Propriétaire.

Pierre : - Quel type d'appartement possédez-vous ?

Laurence : - Un duplex avec terrasse de 82 m².

Pierre : - Comment est constitué votre ménage ?

Laurence : - J'ai juste mon mari parce que mes enfants sont partis vivre leur vie. [rires]

Pierre : - Quelles sont les raisons qui vous ont incité à venir vous installer dans le quartier ?

Laurence : - Alors, moi j'aime énormément Paris et je ne me vois pas vivre ailleurs. Je pense que si je devais vivre ailleurs je partirai vivre à la campagne. J'ai vécu longtemps en banlieue, et en banlieue on est obligé de tout faire le samedi parce que dimanche tout est fermé. Alors j'ai dit à mon mari que je ne voulais pas vivre dans un quartier où le dimanche tout est fermé. Sinon ce n'est pas forcément le 4^e, ça aurait pu être le 1 ; 2 ; 3 ; 4 ; 5 ; 6 en fait. C'est Paris centre, j'ai besoin d'être au centre, géographiquement il me fallait que ce soit le centre. C'est psychologique. Je fais aussi beaucoup de vélo et comme je suis au centre, je suis proche de tout. J'ai tout et j'adore ça.

Pierre : - Si le choix de vous établir dans le quartier était à refaire, quelle serait votre décision ?

Laurence : - Je resterai là. Je me félicite tous les jours et plusieurs fois par jours d'habiter là. [rires] »

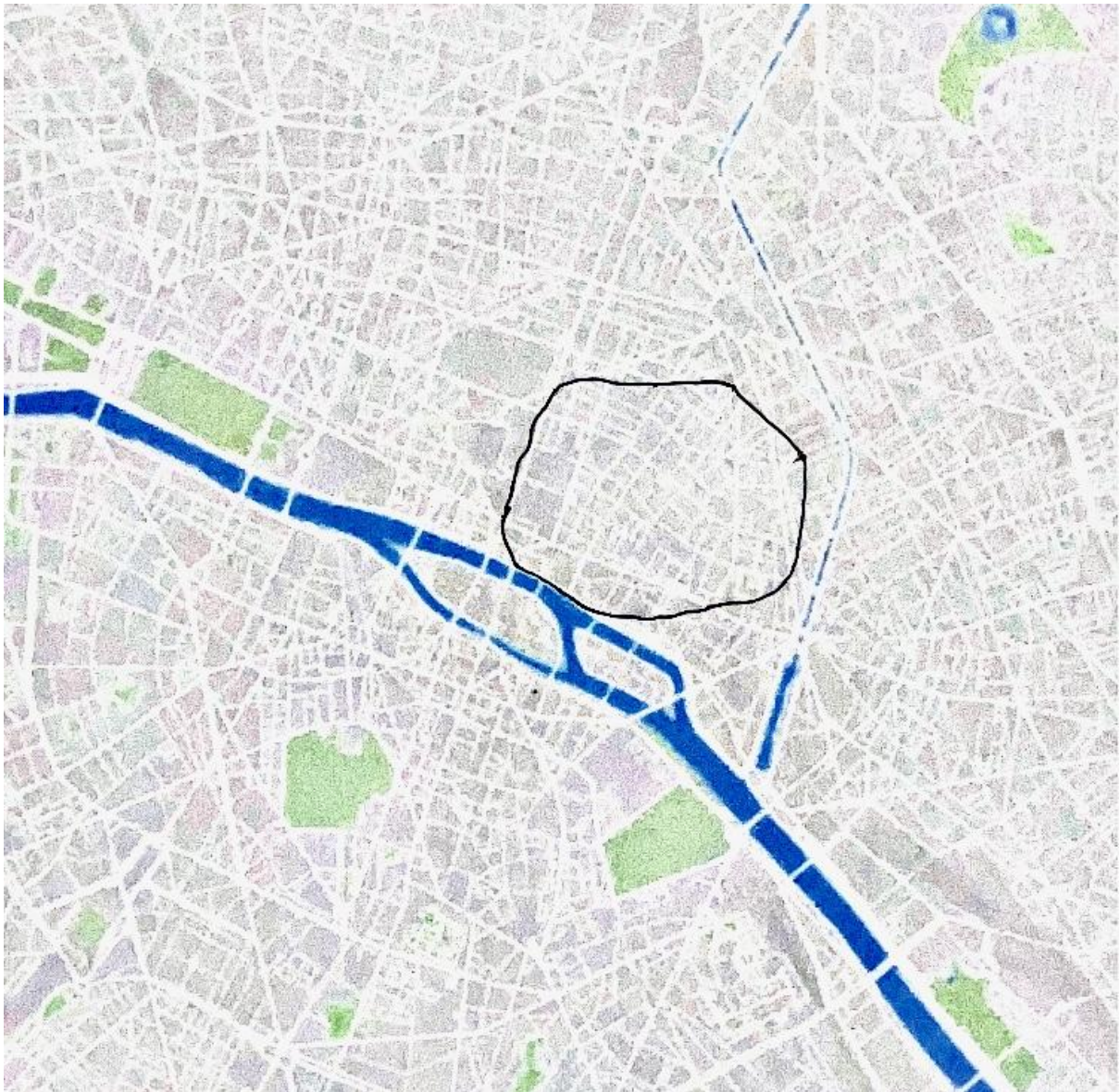


Figure 12 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Laurence : une représentation spatiale individuelle

ANNEXE 9 : Entretien n°7 réalisé le 21/10/2023 : Manon, personne âgée de 26 ans, travaille dans le conseil en finance et habitante du quartier depuis 3 ans.

Pierre : « - Depuis combien de temps vis-tu dans le quartier ?

Manon : - 3 ans.

Pierre : - Dans quel quartier estimes-tu habiter ?

Manon : - Eh bien, dans le Marais.

Pierre : - Trouves-tu que le quartier a changé depuis que tu y habites ? As-tu constaté des évolutions ?

Manon : - Oui, les magasins changent tout le temps, constamment.

Pierre : - Ce sont des changements qui ont plutôt affecté ta vie quotidienne et ton sentiment d'appartenance au quartier ?

Manon : - Non, pas du tout.

Pierre : - D'accord, sinon comment qualifierais-tu l'ambiance générale du quartier en termes d'ambiance au sein de ton immeuble ou même de ta rue ?

Manon : - Je dirais cool, il y a toujours plein de monde, c'est assez festif et un peu touristique.

Pierre : - D'accord, et est-ce que tu estimes habiter dans un quartier qui est identifié par l'extérieur, et si oui, par quels critères ? Par exemple, est-ce que ton quartier c'est le quartier des antiquaires ?

Manon : - Non, je n'en sais rien.

Pierre : - Sinon, est-ce que tu fais tous tes achats dans le quartier ?

Manon : - Ouais, pas du tout en extérieur.

Pierre : - Est-ce que tu penses que le coût de la vie en général est plus cher dans ton quartier par rapport à Paris en général ? Bien qu'il y ait eu l'inflation.

Manon : - Ouais, grave.

Pierre : - Comment décrirais-tu la vie sociale et culturelle dans le quartier ?

Manon : - Bien hein, en vrai y'a pas mal de trucs genre des musées et tout. Sinon y'a plein de monde tout le temps, c'est un peu branché, mode et tout et puis voilà.

Pierre : - As-tu observé des changements dans la vie de quartier liés à la vie sociale et culturelle ?

Manon : - Non, pas de changement spécifique.

Pierre : - Est-ce que tu fréquentes ces lieux culturels ?

Manon : - Ouais.

Pierre : - Qu'est-ce que tu penses de ces lieux ?

Manon : - Beaucoup de galeries et de trucs d'art donc c'est assez agréable.

Pierre : - Est-ce que tu penses que le quartier propose une diversité de population qui n'est pas forcément majoritaire dans d'autres quartiers de Paris ?

Manon : - Non, je ne sais pas, ce n'est pas multiculturel, c'est très parisien et un peu touristique.

Pierre : - D'accord. Je te pose cette question parce que je suis parti du principe que le Marais a une identité LGBT historique, qu'en penses-tu ?

Manon : - Ah oui de ouf ! Je n'ai même pas pensé à le dire tellement que ça semble évident. Tout me fait penser à cette identité que ce soit dans le style vestimentaire, les bars gays, y'a pas mal de passages piétons arc-en-ciel donc ça se remarque forcément.

Pierre : - Est-ce que tu es au courant des politiques urbaines qui ont pu avoir un impact sur ton quartier ?

Manon : - Non.

Pierre : - Tu n'as pas observé d'actions particulières qui ont pu influencer la transformation du quartier ?

Manon : - Ils ont viré pas mal de places de parking, les pistes cyclables aussi, mais pas de transformation. Pas de changement non plus au niveau de la population.

Pierre : - Est-ce que le quartier répond à tes besoins en termes de service ?

Manon : - Oui, mais trop cher.

Pierre : - Ta vie sociale, que ce soient tes amis et ta famille, se situe-t-elle dans le quartier où est-ce seulement un lieu de passage ?

Manon : - Je passe beaucoup ma vie dans le quartier, même le week-end à me promener etc. On va souvent au Marais boire des verres.

Pierre : - Est-ce que tu connais tes voisins ?

Manon : - Vite fait. J'habite pas à Paris pour vivre comme dans un village, je déteste cette mentalité, ça me fait chier ! Moi, quand je suis chez moi, je donne l'heure à personne je me mets dans mon lit et ciao ! J'ai pas envie qu'on me fasse chier, si je suis chez moi c'est pas pour faire du social ! J'vois mes proches quand je le décide mais les voisins j'en ai rien à foutre !

Pierre : - Quel est ton métier ?

Manon : - Je travaille dans la finance, en conseil.

Pierre : - Ou ça ?

Manon : - dans le 2^{ème}.

Pierre : - Quel âge as-tu ?

Manon : - J'ai 26 ans.

Pierre : - Quels sont les autres quartiers ou t'as habité à Paris avant de t'installer dans celui-ci ?

Manon : - J'ai habité le 15^{ème} arrondissement. C'était un peu de la merde, enfin, c'est beaucoup moins fun, et ce sont surtout des logements avec des familles, c'est beaucoup moins vivant que le Marais.

Pierre : - Tu es locataire ou propriétaire ?

Manon : - Locataire.

Pierre : - Quel type d'appartement as-tu ?

Manon : - Un appartement de 78 m².

Pierre : - D'accord, et comment se constitue ton ménage ?

Manon : - On est en coloc donc on est 3.

Pierre : - Quels sont les raisons qui t'ont incité à venir dans le Marais ?

Manon : - Parce que mon copain n'habite pas très loin et aussi et surtout parce que je kiffe le quartier.

Pierre : - Si le choix de t'établir dans le quartier était à refaire, est-ce que tu y retournerais ?

Manon : - Oui, grave. »

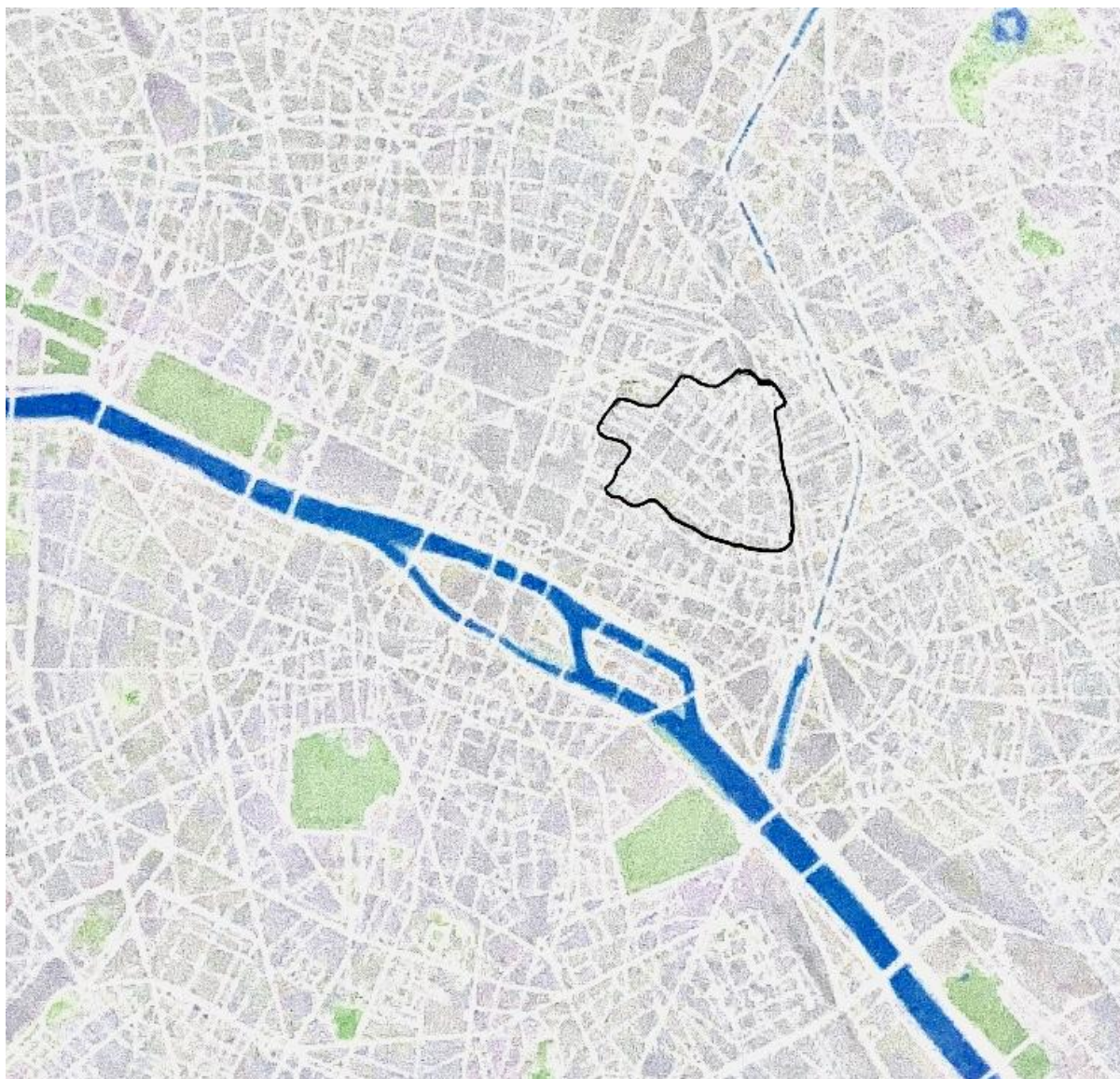


Figure 13 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Manon : une représentation spatiale individuelle

ANNEXE 10 : Entretien n°8 réalisé le 21/10/2023 : Daniel, personne âgée de plus de 60 ans, retraité et transformiste, habitant le quartier depuis 43 ans.

Pierre : « - Depuis combien de temps vivez-vous dans le quartier ?

Daniel : - Depuis ses débuts, ça remonte assez loin, en 1980. Moi j'ai même connu la rue Sainte-Anne, avant que tous les commerces gays aillent dans le Marais. C'était le quartier un peu gay mais différent et il y avait des bars un peu boîtes, des saunas, un petit peu de proxénétisme, enfin, de prostitution pardon.

Pierre : - Dans quel quartier estimez-vous habiter ?

Daniel : - Le Marais gay.

Pierre : - Trouvez-vous que le quartier a changé au cours des dernières années ? Si oui, quels changements avez-vous perçus ?

Daniel : - Oui, il a beaucoup changé parce que j'ai officié pendant 13 ans au *Point-Virgule*, donc j'ai beaucoup vu le quartier changer hein. Il y a une rue qui a complètement disparu, c'est la rue du Temple et du coup, la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie aussi. Il reste plus que la rue des Archives en fait. Il y a beaucoup d'appartements qui sont loués en *AirBnb* aussi je pense.

Pierre : - Ce sont des changements qui ont plutôt affecté votre vie quotidienne et votre sentiment d'appartenance au quartier ?

Daniel : - Oh oui, bien-sûr, côté gay comme côté aussi populaire. Par exemple, rue du Temple il y avait beaucoup de bars quoi. Et tout ça a disparu et la plupart des bars ont disparu mais les autres bars aussi qui étaient gay-friendly. Voilà, il y a même *l'étoile* qui est fermé depuis tellement longtemps et ça n'a jamais rouvert. Alors que c'est un endroit, voilà où j'allais écrire beaucoup dans ce bar quoi. Tout au fond du bar on écrivait des pièces de théâtre ou des choses comme ça...

Pierre : - D'accord, sinon comment qualifieriez-vous l'ambiance générale du quartier en termes d'ambiance au sein de votre immeuble ou même de votre rue ?

Daniel : - Il n'y a plus d'ambiance, c'est clair hein ! Il y a plus beaucoup d'ambiance, on se restreint un petit peu sur les endroits que l'on connaît et il y a des endroits où on est bien accueillis heureusement encore hein. Mais il n'y a plus tout ça, après par rapport aux autres villes c'est quand même Paris donc il y a plus de choses mais voilà quoi. Je pense que *Le Central* était quand même l'endroit qui ouvrait un petit peu sur tout le quartier, et quelque part, voilà c'était un grand bar. Maintenant les bars sont plus petits quoi, voilà. Rue des Archives ça va encore hein, il reste encore il reste *Le Fridge*, en face il y a *Le Cactus* qui est

devenu gay, à l'époque c'était un bar tenu par des femmes, on mangeait des huîtres, c'était très sympa. Je pense qu'il ne faut pas s'arrêter qu'aux lieux gays car il y avait aussi plein de bars, de restaurants qui fonctionnaient bien quoi. Le Marais c'est mon théâtre intime. Y vivre c'est comme jouer dans une pièce où le passé et le présent se rencontrent. Chaque rue est une réplique, chaque façade une page d'histoire à redécouvrir. C'est le quartier où j'ai composé le théâtre de ma vie.

Pierre : - Est-ce que vous vous estimez habiter dans un quartier qui est identifié par l'extérieur, et si oui, par quels critères ? Par exemple, est-ce que votre quartier est le quartier des antiquaires ?

Daniel : - Je pense que les gens identifient encore le quartier comme le quartier gay parce qu'il y a quand même des bars et bon, il y a quand même une clientèle gay. Il y a encore *Le Tata burger* par exemple avec son nom particulier. Par contre en face, la boulangerie gay où il y avait des sexes en sucre a fermé. Donc ça a perdu aussi quoi. Il y a aussi toute une population un peu bobo, de gauche qui est arrivée, beaucoup de magasins un petit peu à la mode, beaucoup de grosses boutiques de luxe et le week-end ça devient la balade des bobos parisiens.

Pierre : - D'accord très bien. Sinon, est-ce que vous faites tous vos achats dans le quartier ?

Daniel : - Avant je faisais mes courses dans le quartier mais maintenant c'est devenu tellement cher alors juste pour dépanner. Je vais surtout au bar et au restaurant, après il y a toutes sortes de magasins. Je suis très fidèle à *la poupée merveilleuse* qui est un magasin un peu de farce et attrape et de maquillage qui a toujours été là et dont je suis fidèle. Après il y avait plus de magasins de vêtements un peu plus originaux on va dire, on allait là, voilà. Mais bon, maintenant je ne fais plus trop d'achats dans le quartier quoi. Après il y a aussi internet qui fait que j'achète moins parce que c'est déjà plus simple d'acheter ce dont j'ai besoin avec des magasins chinois comme *Shein* parce qu'on trouve tout alors que dans le quartier c'est toujours plus difficile. Il y a aussi beaucoup de friperies qui se sont installées donc c'est pas mal parce que ça ramène toute une population de jeunes. Il y a plusieurs niveaux de population, la jeunesse qui va dans les friperies, les bobos qui vont chez *The Kooles*, et on se rend bien compte qu'à la fermeture des magasins, c'est-à-dire 19 heures, y'a plus personne quoi. Moi qui ai travaillé pendant 13 ans au *Point-Virgule*, en sortant du travail à 22h30 j'ai senti la disparition d'une partie de la communauté gay et on n'avait même plus besoin de tracter passer 20 heures.

Pierre : - Vous avez remarqué d'autres changements liés aux commerces ?

Daniel : - Qu'est-ce qui a disparu aussi ? Oui, il y avait par exemple un magasin rue du Temple de produit un peu du Cantal ou de, voyez les choses avec des saucisses ? Ça a disparu et ça a été racheté par une boutique de, voilà, moderne quoi. C'est une boutique de je ne sais même pas de quoi d'ailleurs. Maintenant il y a beaucoup de magasins d'optiques de lunettes, il doit y en avoir 5 ou 6 maintenant. C'est un quartier où les gens se baladent mais

c'est plus pareil. C'est plus une clientèle qu'il y avait dans les années 1980, 1990 et 2000 quoi.

Pierre : - D'accord très bien, et est-ce que le départ de certains commerces vous a affecté dans votre quotidien ?

Daniel : - Oui, bien-sûr parce que maintenant on se limite en fait. On se limite à quelques endroits qui bon, comme tout être humain, on a des repères quoi et il y a des endroits qu'on aime bien. Mais il y a aussi des endroits qui ont vieilli et qui se sont fermés, voilà quoi. Parce que quelque part, ça ne correspondait plus vraiment quoi hein. Il y a des établissements comme les 4 pattes, j'en oublierai presque le nom ! Il y a aussi la grande librairie qui est transformée par une boutique de luxe. L'autre librairie qui a fermée, *Des mots à la bouche*, était très spécialisé gay avec toute la littérature mais il y avait aussi d'autres littératures donc c'était une vraie librairie donc on trouvait facilement de quoi acheter. Il y avait un sous-sol avec de grands livres gays avec des illustrations, de la mode etc. L'autre faisait toutes les revues inimaginables. Ensuite on allait en face au bar dont j'ai oublié le nom qui a fermé.

Pierre : - Est-ce que vous pensez que le coût de la vie en général est plus cher dans votre quartier par rapport à Paris en général ? Bien qu'il y ait eu l'inflation.

Daniel : - Oui, oui, oui ! Après Paris est cher, mais j'arrive quand même à avoir mes adresses. Moi je vais dans un bar qui s'appelle *Le Carrefour*, en face du *BHV*, c'est un café avec une terrasse tout classique, mais il y a aussi beaucoup de garçons qui y vont, beaucoup de personnes, c'est quand même très mélangé. Je prends toujours mon café à 2,60 euros, ce qui n'est pas un prix énorme parce que la dernière fois, je suis allé dans le 17^{ème} en terrasse, dans un café pas terrible et le café était à 3,30 ou 3,20. Enfin, il était beaucoup plus cher. Il y a quand même des bars qui font ce qu'on appelle des happy hour. *Le Fridge* est quand même le bar le moins cher de Paris en happy hour, donc c'est vraiment très bien, en prenant une consommation, on en a une deuxième avec un ticket. On n'est même pas obligé de la boire tout de suite alors plein de gens aiment bien ce principe. On peut cumuler nos tickets et revenir avec en fin de mois donc ça c'est bien. Paris est relativement cher, et encore, souvent en province c'est tout aussi cher. Il y a encore dans le Marais un esprit de village, ça a commencé avec un bar qui s'appelle *Le Village*, et effectivement, il y a encore ce village. Quand j'ai parlé au *Carrefour* du prix de mon café dans le 17^{ème}, ils m'ont dit qu'ils étaient un peu moins cher et qu'ils n'allaient jamais demander aux gens de partir même s'ils restent 3 heures avec un café alors que la terrasse est très prisée quoi.

Pierre : - Comment décririez-vous la vie sociale et culturelle dans le quartier ?

Daniel : - Moi je ne trouve pas que ça soit extrêmement dynamique, je trouve qu'effectivement il y a des endroits où les gens peuvent se retrouver et s'amuser faire la fête. En plus, les garçons par exemple qui ont l'habitude de sortir ont un petit peu leur rendez-vous quoi, voilà hein. Je m'avance un peu mais les gens vont facilement prendre un verre dans un bar, ensuite ils vont au *Coq*, c'est le parc de l'apéritif pour tous les gens qui boivent de la bière

et après ils vont au *Fridge* qui fonctionne plus le soir et le week-end donc le côté social ça ce sont les gens qui. Après bon, y'a pas vraiment de cabaret par exemple. Il y a des restaurants qui de temps en temps essaient de faire une soirée transformiste mais bon. Par contre il y a encore le un côté culturel avec le *Point-Virgule* mais qui est un théâtre pur et dur, voilà hein. C'est un café ou il y a de l'humour quoi donc ce n'est pas forcément orienté gay quoi. Maintenant il y a des chaînes de restaurants alors qu'avant il y avait des bars comme *Le rendez-vous des amis* qui était plus un lieu social où tout le monde se retrouvait. Le marais a un coté très artistique, il n'y a pas que le côté gay.

Pierre : - Avez-vous observé d'autres changements dans la vie de quartier liés à la vie sociale et culturelle ?

Daniel : - Eh bien oui, ça devient un quartier touristique, c'est-à-dire un quartier de bobos, un quartier où beaucoup de gens vont trainer mais c'est plus un quartier gay. C'est un quartier plutôt cosmopolite quoi. Au niveau culturel ce qui est assez frappant c'est qu'en ayant travaillé au Point-Virgule, je faisais plus de 1 000 affiches par saisons alors que maintenant l'affichage est interdit quoi. Donc on a perdu aussi culturellement. Il y a des soirées gays qui se font qui affichent encore un peu, par exemple le vendredi soir on voit des affiches mais il n'y a plus un côté culturel comme avant. A l'époque, tout le monde affichait quand il y avait des spectacles. Quand une star passait comme toutes les grandes chanteuses on le savait. C'était un quartier où on voyait les affiches pour un public qui s'y intéresse. Je pense qu'aujourd'hui les gays, les lesbiennes, les trans et tout ça veulent vivre en dehors du quartier pour vivre normalement, comme tout le monde quoi ! Ils n'ont plus les mêmes besoins qu'avant parce qu'ils veulent vivre sans être stigmatisé, sans vivre en marge. Tous les commerçants d'établissement gays vous le diront ! On le voit aussi dans l'ambiance et la clientèle.

Pierre : - En vous écoutant, je comprends qu'il y a un changement de la population. Lorsque vous dites qu'il y a plus de bobos, qu'est-ce que vous entendez par là ?

Daniel : - Eh bien, c'est beaucoup de gens qui vont dans ces magasins un peu chics, qu'on appelle les bobos poussette, qui se promènent avec leurs enfants. Il y a quand même une belle folie aussi parce qu'il y a plein d'hommes et des femmes qui s'habillent d'une façon assez originale et qui n'ont pas peur de se promener dans le Marais et qui sont assez acceptés donc c'est assez sympa. Surtout quand il y a la Fashion Week, tout le monde est dans le marais pour se promener. Donc il y a quand même un changement de population, la Fashion Week ce n'est pas l'ambiance populaire d'antan et surtout, ce n'est pas les gays, enfin pas ceux qu'on a connu ! C'est un quartier un peu branché maintenant.

Pierre : - D'accord, et sinon pour revenir aux lieux culturels du quartier, les fréquentez-vous ?

Daniel : - Il y a quelques musées autour, mais enfin. Le dimanche il y a du monde donc c'est quand même très sympathique par rapport à d'autres arrondissements.

Pierre : D'accord, merci ! Maintenant je vais passer sur une section du questionnaire accès sur les politiques urbaines. Êtes-vous au courant des politiques urbaines qui ont eu un impact sur le quartier ?

Daniel : - Oui, il y a un petit côté un d'espace où il y a des grands morceaux verts, alors ils mettent des plantes donc ça c'est assez sympa, donc c'est plutôt côté rue du Temple, voilà. En fait, ils ont fait une nouvelle sortie de métro de l'hôtel de ville qui est assez belle quoi, c'est assez sympa. Après ce n'est quand même pas très piéton le Marais, alors il y a beaucoup de piétons le dimanche parce que c'est fermé aux voitures dans la journée justement pour la balade pour le côté touristique. Après ça reste des petites rues il n'y a pas trop de grandes rues.

Pierre : - Avez-vous observé des actions ayant influencé la transformation du quartier ?

Daniel : - Oui, parce qu'à partir du moment où par exemple le dimanche l'accès aux voitures à partir de l'entrée de la rue Rivoli est fermé, forcément ça laisse place à un endroit pour se balader et puis le fait que toutes les boutiques sont ouvertes fait qu'il y a tous ces gens et un changement de population. La semaine c'est un quartier qui vit normalement, avec ses habitants. On a aussi la grande boutique *Mariage Frères*, le premier ouvrier de France qui s'est installé donc c'est assez luxe.

Pierre : - Pensez-vous que ces politiques et actions ont joué un rôle dans le changement de la population du quartier si vous trouvez qu'il y en a eu un ?

Daniel : - Toutes ces actions sont forcément liées parce qu'à partir du moment où on a un endroit pour prendre des brunchs, etc. en ne laissant pas les voitures circuler, forcément il y a plus de monde.

Pierre : - Et votre vie sociale, concernant vos amis ou votre famille, se situe-t-elle dans le quartier ou est-ce seulement un lieu de passage ?

Daniel : - Pas de famille, parce que je n'en ai pas donc ça c'est clair. Je vais voir des amis si je vais dîner ou prendre un verre. Je peux aller très souvent seul prendre un café en regardant les gens passer parce que c'est un quartier vivant et c'est très agréable. Et puis y'a pas plus central. Il y a Chatelet mais c'est moins village déjà.

Pierre : - Je peux vous demander votre emploi ?

Daniel : - Je suis chanteuse, transformiste et à la retraite. J'ai fait plusieurs métiers dont m'occuper du *Point-Virgule*.

Pierre : - Dans quelle tranche d'imposition se situe le revenu annuel de ton ménage ?

Daniel : - Je ne souhaite pas répondre.

Pierre : - Quel âge avez-vous ?

Daniel : - On va dire dans la petite soixantaine pour ne rien dire.

Pierre : - Quels sont les autres quartiers que vous avez habités avant de vous installer dans celui-ci ?

Daniel : - Alors oui, le 11^{ème}.

Pierre : - Êtes-vous locataire ou propriétaire du logement que vous habitez actuellement ?

Daniel : - Propriétaire.

Pierre : - Quel type d'appartement possédez-vous ?

Daniel : - 35 m².

Pierre : - Comment est constitué votre ménage ?

Daniel : - Je vis avec mon personnage c'est déjà pas mal.

Pierre : - [rires] Quelles sont les raisons qui vous ont incité à venir vous installer dans le quartier ?

Daniel : - Je voulais être dans ce quartier, c'était comme un refuge, un cocon pour moi. Je me sentais en sécurité ici dans le ghetto, je suis dans mon monde. Moi je viens de la province, je suis monté à Paris sans diplômes et sans proches pour faire ma vie, me faire accepter et faire des rencontres.

Pierre : - Si le choix de vous établir dans le quartier était à refaire, quelle serait votre décision ?

Daniel : - Je resterais ici assurément ! »

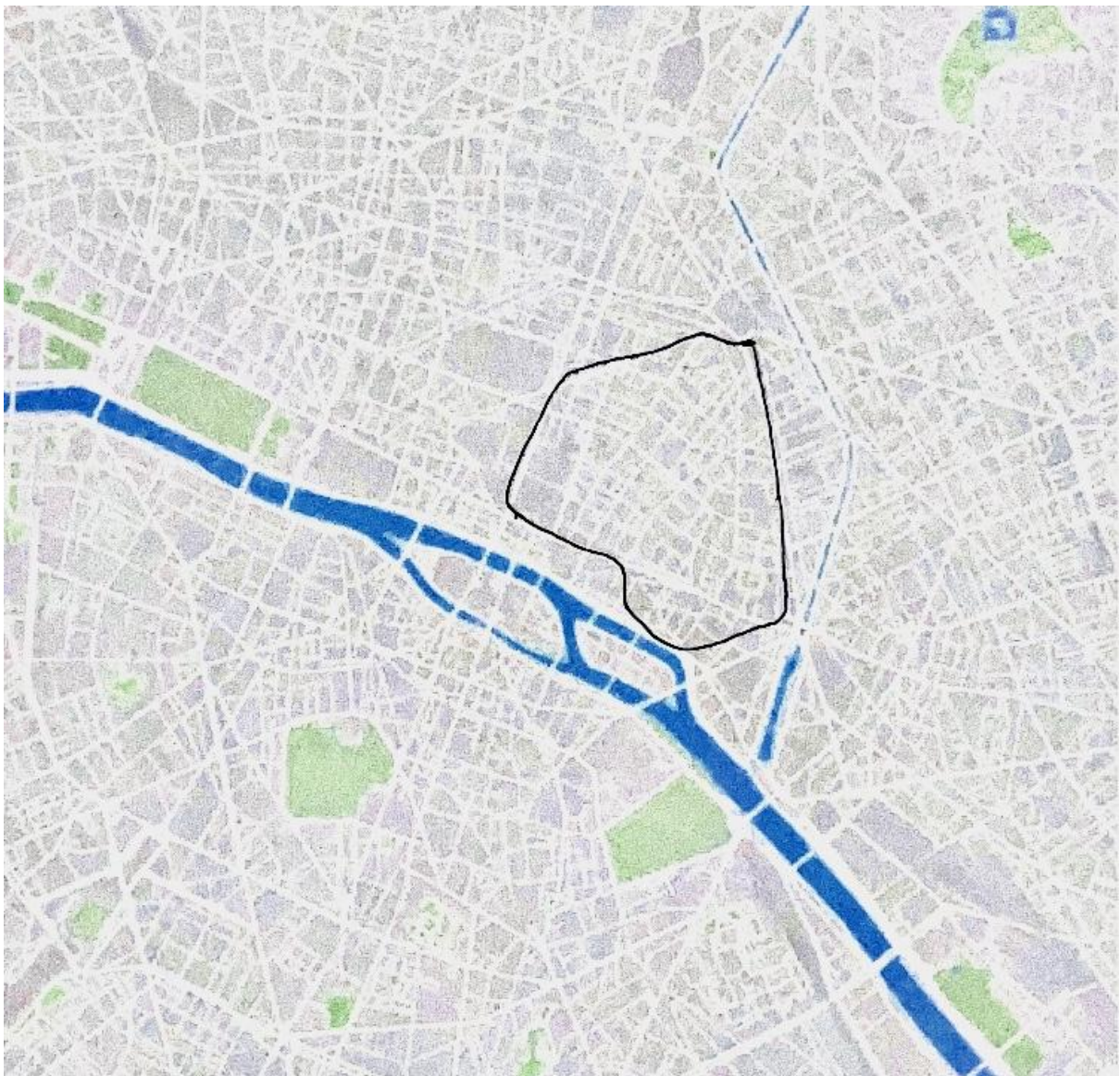


Figure 14 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Daniel : une représentation spatiale individuelle

ANNEXE 11 : Entretien n°9 réalisé le 21/10/2023 : Éric, personne âgée de plus de 57 ans, directeur d'une agence de communication, habitant le quartier depuis 15 ans.

Pierre : « - Depuis combien de temps vivez-vous dans le quartier ?

Éric : - Depuis 2008 donc 15 ans.

Pierre : - Dans quel quartier estimez-vous habiter ?

Éric : - Le Marais.

Pierre : - Trouvez-vous que le quartier a changé au cours des dernières années ? Si oui, quels changements avez-vous perçus ?

Éric : - Oui, il s'est beaucoup aménagé en fonction des touristes d'une part, et par la politique de transport de la mairie de Paris d'autre part.

Pierre : - Ce sont des changements qui ont plutôt affecté votre vie quotidienne et votre sentiment d'appartenance au quartier ?

Éric : - Oui, dans le sens où paradoxalement, il y a plus de circulation parce que la rue de Rivoli est coupée, ce qui s'est répercuté sur les rues perpendiculaires donc c'est un vrai souci en fait. Il y a aussi le fait que le quartier soit plus touristique parce que ça a fait disparaître les magasins de proximité. Je vois que le quartier est plus touristique aux gens que je vois dans la rue et aux magasins qui ont été remplacés par des libre-service de sandwiches par exemple. Donc à la fois par la fréquentation et par l'offre commerciale.

Pierre : - D'accord, sinon comment qualifieriez-vous l'ambiance générale du quartier en termes d'ambiance au sein de votre immeuble ou même de votre rue ?

Éric : - Plutôt sympathique.

Pierre : - Est-ce que vous vous estimez habiter dans un quartier qui est identifié par l'extérieur, et si oui, par quels critères ? Par exemple, est-ce que votre quartier est le quartier des antiquaires ?

Éric : - Le quartier est plus identifié comme un quartier de magasins et de rues piétonnes à visiter.

Pierre : - D'accord, je vous pose cette question parce que je suis parti du principe que le quartier avait une identité LGBT historique, qu'en pensez-vous ?

Éric : - Ca a été un quartier gay mais ça ne l'est plus. Dans le cas concret ça, l'est moins aujourd'hui. Il y a des bars sur la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie mais beaucoup de bars sont morts ou ont fermés pendant le Covid. Depuis, il y en a plus que quelques-uns qui subsistent donc je dirais qu'aujourd'hui pour moi c'est plus un quartier gay mais ça à encore cette réputation.

Pierre : - D'accord très bien. Sinon, est-ce que vous faites tous vos achats dans le quartier ?

Éric : - Principalement.

Pierre : - D'accord donc il y a des commerces que vous fréquentez à l'extérieur du quartier ?

Éric : - Oui, tout à fait.

Pierre : - Vous avez l'impression que les magasins sont toujours les mêmes ou est-ce que vous avez remarqué des changements ?

Éric : - Les commerces de proximité à savoir les bouchers, les boulangers, les fruits et légumes etc. ont disparu au profit des *Carrefours City* par exemple.

Pierre : - D'accord, et trouvez-vous qu'il y a eu également des changements dans les établissements fréquentés essentiellement par la communauté LGBT

Éric : - Eh bien, il y a moins de bars en tout cas donc je pense qu'il y a une baisse de la fréquentation obligatoirement.

Pierre : Et est-ce que le départ de certains commerces vous a affecté dans votre quotidien ?

Éric : - Oui, plus les commerces de proximité que les commerces gays mais ça m'a affecté parce que du coup on n'a plus de commerce de quartier donc ce sont forcément des supermarchés à la place, voilà.

Pierre : - Est-ce que vous pensez que le coût de la vie en général est plus cher dans votre quartier par rapport à Paris en général ? Bien qu'il y ait eu l'inflation.

Éric : - Il est plus cher, depuis que c'est devenu plus touristique c'est beaucoup plus cher.

Pierre : - Comment décririez-vous la vie sociale et culturelle dans le quartier ?

Éric : - Elle est assez riche parce qu'en fait il y a beaucoup de galeries d'art donc ça draine un peu le monde de la culture y compris pendant les périodes de Fashion Week par exemple donc je pense que la vie culturelle est assez riche dans le quartier.

Pierre : - Avez-vous observé des changements dans la vie de quartier liés à la vie sociale et culturelle ?

Éric : - Les commerces sont plus chers quoi.

Pierre : - D'accord, et sinon fréquentez-vous ces lieux ?

Éric : - Oui.

Pierre : - Qu'est-ce que vous pensez de ces lieux ?

Éric : - C'est une bonne chose.

Pierre : - Est-ce que vous estimez que le quartier propose une diversité de population qui n'est pas forcément majoritaire dans d'autres quartiers de Paris ?

Éric : - C'est Paris donc c'est très diversifié donc je pense que c'est très cosmopolite alors comme le quartier est au centre de Paris avec les transports etc. je pense qu'effectivement c'est un des quartiers de Paris où il y a plus de diversité. En termes d'habitants il y a par contre énormément d'étrangers, c'est à dire que j'avais un ami qui était maire du 4^{ème} et qui me disait que c'était très compliqué pendant les élections parce que comme il y a beaucoup d'américains et de saoudiens qui ont acheté dans le quartier, il avait du mal à serrer les mains habitants. Sinon je n'ai pas l'impression qu'il y a plus de gays que dans d'autres quartiers de Paris. Ils vont peut-être dans d'autres arrondissements.

Pierre : - D'accord, merci ! Maintenant je vais passer sur une section du questionnaire accès sur les politiques urbaines. Êtes-vous au courant des politiques urbaines qui ont eu un impact sur le quartier ?

Éric : - Oui, tout à fait. Je peux vous citer l'aménagement des pistes cyclables, des espaces verts, de la régulation de la circulation, voilà.

Pierre : - D'accord et pensez-vous que ces actions ont joué un rôle dans le changement de la population du quartier si vous trouvez qu'il y en a eu un ?

Éric : - Oui, parce que ça crée une population plus touristique et ça fait plusieurs années qu'auprès des habitants ça crée des mécontentements en général j'ai l'impression.

Pierre : - D'accord. Sinon globalement je comprends que le quartier répond à vos besoins en termes de services ?

Éric : - Oui.

Pierre : - Et votre vie sociale, concernant vos amis ou votre famille, se situe-t-elle dans le quartier ou est-ce seulement un lieu de passage ?

Éric : - je sors un peu partout dans Paris mais déjà je ne travaille pas dans le quartier, donc bon je passe une bonne partie de la journée en dehors du quartier et le soir on va dire que je suis moitié dans le quartier et moitié ailleurs.

Pierre : - Sinon, est-ce que vous connaissez vos voisins ?

Éric : - Oui oui je les connais.

Pierre : - Je peux vous demander votre métier ?

Éric : - Je suis directeur d'une agence de communication.

Pierre : - Où travaillez-vous ?

Éric : - Pas très loin, dans le 2^{ème} arrondissement.

Pierre : - Dans quelle tranche d'imposition se situe le revenu annuel de ton ménage ?

Éric : - 7000+

Pierre : - Quel âge avez-vous ?

Éric : - 57 ans.

Pierre : - Quels sont les autres quartiers que vous avez habités avant de vous installer dans celui-ci ?

Éric : - Alors oui, le 2, 10, 9 et 18^{ème}.

Pierre : - Êtes-vous locataire ou propriétaire du logement que vous habitez actuellement ?

Éric : - Locataire.

Pierre : - Quel type d'appartement possédez-vous ? J'ai cru comprendre que c'était plutôt un petit appartement ?

Éric : - 125m².

Pierre : Comment est constitué votre ménage ?

Éric : - Célibataire.

Pierre : - Quelles sont les raisons qui vous ont incité à venir vous installer dans le quartier ?

Éric : - Réellement pour des raisons de pratiques parce que c'est très bien desservi en termes de transport et comme je travaille assez tôt le matin, ça me permet d'être rapidement à mon travail.

Pierre : - Si le choix de vous établir dans le quartier était à refaire, quelle serait votre décision ?

Éric : - Retourner ici car c'est un quartier agréable ! »

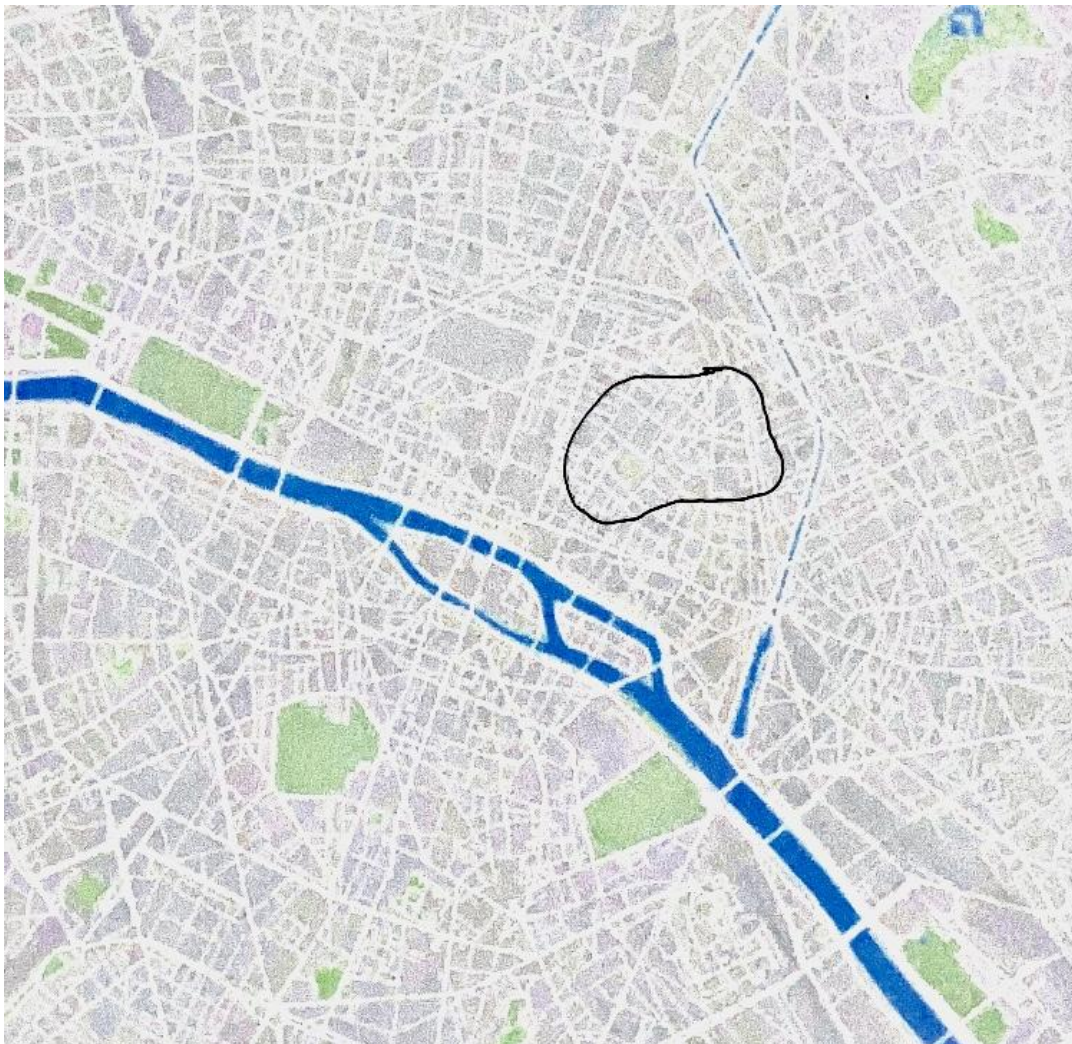


Figure 15 : Cartographie des limites symboliques du quartier dessiné par Éric : une représentation spatiale individuelle

6. Références bibliographiques

Asselain J.-Ch. (1985) « Histoire économique de la révolution industrielle à la première guerre mondiale » *Presses de la FNSP et Dalloz*.

Authier J-Y (1998) « Mobilités et processus de gentrification dans un quartier réhabilité du centre historique de Lyon », in : Dansereau, F. et Grafmeyer Y. « Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain » *Lyon, Presses Universitaires de Lyon*, p. 335-352.

Beaud S. & Weber F. (1996) « Guide de l'enquête de terrain », *La Découverte*.

Beauregard R. (1986) « The Chaos and Complexity of Gentrification », in Smith N. Williams, P. (sous la direction de), « Gentrification of the City of Boston » *Allen and Unwin*, p. 35-55.

Beauregard R. (1995) « Urbanisme et science sociale : de la ville à l'urbain », *Editions Economica*

Bensimon F. (2013) « Eric Hobsbawm (1917-2012), un historien dans le siècle », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n° 46 (1 juin 2013) p. 185-90.
<https://doi.org/10.4000/rh19.4457>

Bidou C. (1984) « Les aventuriers du quotidien » Essai sur les nouvelles classes moyennes, *Paris, Presses Universitaires de France*.

Bourcet, L. (2019) « L'identité LGBT en France : entre construction individuelle et affirmation collective. » Thèse de doctorat en sociologie, *Université de Lorraine*.

Bouthillette A-M, (1994) « The role of gay communities in gentrification : A case study of Cabbagetown, Toronto », in : Whittle S., (sous la direction de), « The Margins of the City : Gay Men's Urban Lives » *Aldershot, Ashgate Publishing*, p. 65-83.

Brown G. & Knopp, L. (2019) « Gentrification and the queer city : Notes from San Francisco » *Social & Cultural Geography*, p. 223-240.

Browne K. & Lim J. (2012) « Geographies of sexualities : Theory, practices and politics » *Farnham edition*.

Browne K. (2016) « Queering the urban environment : Gay neighbourhoods as emergent structures of sexual and gendered positionality » *Geography Compass*, p. 361-371.

Brown-Saracino J. (2014) « The gentrification of the gayborhood : Sexual politics in American cities » *Chicago : University of Chicago Press*.

Castells M. (1983) « The City and the Grassroots, a cross-cultural theory of urban social movements », *Berkeley, University of California Press*.

Castells M. (1997) « The Power of Identity » *Cambridge, MA: Blackwell*.

Castells M. & Caraça J. (2010) « Aftermath : The cultures of the economic crisis » *Oxford : Oxford University Press*.

Ceccarelli P-R. « Réflexions sur l'homosexualité » *Chimères* n° 69, n° 1 (1 février 2009) p.121-34. <https://doi.org/10.3917/chime.069.0121>

Chamboredon H., Pavis F., Surdez M., & Willemez L. (1994) « S'imposer aux imposants » *Genèses*, 16, p. 114-132. <https://doi.org/10.3406/genes.1994.1251>

Chaperon S. (2010) « Les fondements du savoir psychiatrique sur la sexualité déviante au XIXe siècle ». *Recherches en psychanalyse* n° 10, n° 2 (1 mai 2010) p. 276-85.
<https://doi.org/10.3917/rep.010.0276>

- Chassay J-F. (1998) « Grossière transposition : grossière Indécence (les trois procès d'Oscar Wilde) » *Don Quichotte au TNM* n°89
<https://www.erudit.org/fr/revues/jeu/1998-n89-jeu1073173/16537ac/>
- Chauncey G. (1995) « Gay New York : Gender, Urban Culture, and the Making of the Gay Male World, 1890-1940 ». *Journal of the History of Sexuality*, Vol. 6, n°2 (October 1995) p. 338-340. <https://www.jstor.org/stable/3704131>
- Chicoine N. & Rose D. (1998) « Usages et représentations de la centralité : le cas des jeunes employés du secteur tertiaire à Montréal », in : Dansereau F. & Grafmeyer Y. (sous la direction de), *Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 315-333.
- Cook M. (2017) « AIDS, Mass Observation, and the Fate of the Permissive Turn ». *Journal of the History of Sexuality* 26, n° 2 (mai 2017) p. 239-72. <https://doi.org/10.7560/JHS26204>
- Cook M. (2003) « London and the Culture of Homosexuality » *Cambridge University Press*.
- Collet A. (2008) « Les “gentrificateurs” du Bas Montreuil : vie résidentielle et vie professionnelle », *Espaces et Sociétés*, n° 132-133, p. 125-141.
<https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2008-1-page-125.htm?ref=doi>
- Davidson, J. & Lees L. (2005) « New-build “gentrification” and London’s riverside renaissance » *Environment and Planning*
- Decroly J-M, Deligne C, Gabiam K, Van Criekingen M. (2006) « Les territoires de l’homosexualité à Bruxelles : visibles et invisibles », *Cahiers de Géographie du Québec* vol. 50, n° 140, p. 135-150.
- D’Emilio J. (1983) « Sexual politics, sexual communities : The making of a homosexual minority in the United States, 1940-1970 » *Chicago: University of Chicago Press*. <https://press.uchicago.edu/ucp/books/book/chicago/S/bo3631189.html>
- Duggan L. (2002) « The new homonormativity : The sexual politics of neoliberalism » In R. Castronovo & D. Nelson (Eds.) « Materializing democracy : Toward a revitalized cultural politics » *Duke University Press*. p. 175-194.
- Ellison G. & Goodman H. (2006) « Constructing and Deconstructing the “Gay Gene” : Media Reporting of Genetics, Sexual Diversity, and “Deviance” ». *The Nature of Difference*, p. 151-70. <https://doi.org/10.1201/9781420004175-13>
- Evans A. (2009) « Commentary Darwin’s Origin: The Irish Connection ». *International Journal of Epidemiology* 38, n° 6 (1 décembre 2009) <https://doi.org/10.1093/ije/dyp311>
- Frisby D. (2001). « Cityscapes of modernity : Critical explorations » *Cambridge Polity Press*
- Fureix E. (2010) « La porte de derrière, sodomie et incrimination politique : des caricatures contre Cambacérès (1814-1815) ». *Annales historiques de la Révolution française*, n°361 (1 septembre 2010) p. 109-30. <https://doi.org/10.4000/ahrf.11704>
- Gaillard J.-M. & Lespagnol A. (1984) « Les Mutations économiques et sociales au XIXe siècle (1780-1880) » *Nathan*
- Ghaziani A. (2014) « There goes the gayborhood ? » *Princeton University Press*.

- Gilbert P. (2012) « L'effet de légitimité résidentielle : un obstacle à l'interprétation des formes de cohabitation dans les cités HLM » , *Sociologie*, 2012/1 (Vol. 3), p. 61-74.
<https://www.cairn.info/revue-sociologie-2012-1-page-61.htm>
- Giraud C. (2019) « Où être gay aujourd'hui ? » *Manuel indocile de sciences sociales*.
<https://doi.org/10.3917/dec.coper.2019.01.0783>
- Giraud C. (2014) « Quartier gay » *Lien social(le)*
- Guinand S. & Bonard Y (2010) « Le tourisme dans les processus de renouvellement des centres urbains : entre valorisation patrimoniale, muséification et gentrification » *Tourismes, patrimoines, identités, territoires. Presses universitaires de Perpignan*.
- Hubbard P. (1998) « Desire/disgust : Mapping the moral contours of heterosexuality » *London : Routledge*. https://www.iac.cnrs.fr/IMG/pdf/Hubbard_Desire-Disgust.pdf
- Harvey D. (2008) « Le capitalisme contre le droit à la ville » In S. Dufour, D. Gallez, & J. Lévy (Eds.), « Les sens de la ville » *Éditions Belin*. p. 197-216.
<https://www.cairn.info/les-sens-de-la-ville--9782701142269-page-197.htm>
- Hubbard P., Colosi R. & Williams J. (2018) « Gentrification and the LGBTQ Community : A Review of Literature » *Geography Compass*
<https://doi.org/10.1111/gec3.12357>
- Imbert G. (2013) « L'entretien semi-directif : à la frontière de la santé publique et de l'anthropologie » , *Recherche en soins infirmiers*, 2010/3 (N° 102), p. 23-34.
<https://www.cairn.info/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2010-3-page-23.htm>
- Jansson A. & Storbjörk S. (2018) « Inclusive urban planning : Reconciling aspirations of residents and developers » *Journal of Urbanism: International Research on Placemaking and Urban Sustainability*, p. 151-168.
- Knopp L. (2016) « Gayborhood Gentrification in San Francisco » *Journal of Homosexuality* » p. 771-790.
- Knopp L. (2016) « Gayborhoods : Intersections of land use regulation, identity and belonging » *London : Routledge*.
- Knopp L. (2016) « The rise of the 'gaytrification' monster » *The Guardian*
- Knopp L. (2015) « Understanding the cultural politics of gentrification : An interdisciplinary perspective » *London : Routledge*.
- Le Goix R. (2017) « Pression » in Colin A. « Dictionnaire critique de l'expertise territoriale »
- Le Lévy R. (2006) « La gentrification urbaine ». *Paris : Belin*
- Lees L. (2000) « A reappraisal of gentrification : Towards a "geography of gentrification" » . *Progress in Human Geography*, p. 389-408.
- Lehman-Frisch S. « Like a village : Noe Valley, un quartier gentrifié de San Francisco » , *Espaces et sociétés*, no 108-109, 2002, p. 47-69 ; Damaris R. « Les atouts des quartiers en voie de gentrification : du discours municipal à celui des acheteurs » , *Sociétés contemporaines*, no 63, 2006, p. 39-61.
- Ley D. (2016) « The New Middle Class and the Remaking of the Central City » *Oxford : Oxford University Press*.
- Marcuse P. (1985) « Gentrification, immobilier et luttes urbaines aux États-Unis. Cahiers internationaux de sociologie » p. 3-31.

Martel F. (2000) « Le rose et le noir. Les homosexuels en France depuis 1968 » , Paris, *Editions du Seuil*, Paris.

Massey D. & Denton N. (1993) « American apartheid : Segregation and the making of the underclass » *Harvard University Press*.

Matos-Wasem R. (2019) « La piétonisation des espaces urbains et la marche touristique en ville : Réflexions autour et au-delà du Plan Piéton de la ville de Genève » *Urbia*, 10, 29–51.

Mauger G. & Pouly M-P (2019) « Enquêter en milieu populaire. Une étude des échanges symboliques entre classes sociales » , *Sociologie*, 2019/1 (Vol. 10), p. 37-54. <https://www.cairn.info/revue-sociologie-2019-1-page-37.htm>

Mouillard S. (2019) « Airbnb dans le Marais : « Des rythmes de vie peu compatibles » *Libération* https://www.liberation.fr/france/2019/08/19/airbnb-dans-le-marais-des-rythmes-de-vie-peu-compatible_1746124/

Parizot I. (2012) « L'enquête par questionnaire« In Paugam S. « L'enquête sociologique » (p. 93). *Presses Universitaires de France*. <https://doi.org/10.3917/puf.paug.2012.01.0093>

Pinçon M. (1991) « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif » *Genèses*, 3, 1991. *La construction du syndicalisme*. p. 120-133. <https://doi.org/10.3406/genes.1991.1050>

Prigent A. (1980) « *La réhabilitation du Marais* » , Paris *Editions de l'E.H.E.S.S.*

Robineau J. (2010) « Discrimination(s), genre(s) et urbanité(s) » *L'Harmattan*

Sassen S. (1991) « The global city: New York, London, Tokyo » *Princeton University Press*.

Sibalis M. (2004) « Urban space and Homosexuality : the example of the Marais, Paris » , *Gay Ghetto, Urban Studies*, vol. 41, n° 9, p. 1739-1758.

Smith N. (1996) « The new urban frontier : Gentrification and the revanchist city » *London : Routledge*.

Tamagne F. (2006) « Histoire des homosexualités en Europe : un état des lieux » *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 53-4, n° 4. <https://doi.org/10.3917/rhmc.534.0007>

Tousseul S. (2016) « Petite histoire conceptuelle de l'homosexualité » *Psychologie clinique et projective* n° 22, n° 1 p. 47-68. <https://doi.org/10.3917/pcp.022.0047>

Van Criekingen M., (1997) « Les nouveaux paysages commerciaux de la gentrification : un exemple bruxellois » , in : Grimeau J-P, (sous la direction de), *Localisations différentielles dans le commerce de détail*, Bruxelles, *Société Royale Belge de Géographie*, UGI-CNRS, p. 109-114.

Vansteenkoven P, Souffriau D, Vanden Berghe G, Van Oudheusden D (2011) « The City Trip Planner : An expert system for tourists » *Volume 38, Issue 6, June 2011*, Pages 6540-6546. <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S0957417410013230>

Wacquant L. (2005) « Les territoires du ghetto ».

Zukin S. & Smith M. (2014) « Gay neighborhoods as village destinations : The example of New York's Greenwich Village » *Urban Geography*

Zukin S. (1982) « Loft living : Culture and capital in urban change. » *Baltimore : Johns Hopkins University Press*.

Zukin S. (2010) « Naked city : The death and life of authentic urban places »
Oxford : Oxford University Press.

**Directrice de recherche :
Drs. Laura Verdelli**

**Pierre Maeso
PFE / DAE 5
2022-2023**

Ingénierie Territoriale Internationale

Entre « ghettos », « espaces sûrs » et « gaytrification »

Le cas du quartier parisien du Marais

Résumé :

Depuis l'avènement des années 1980, l'émergence des quartiers LGBT ont contribué de manière significative à l'accroissement de la visibilité de la communauté LGBT au sein des sociétés occidentales. Cependant, une compréhension précise de ces espaces urbains particuliers demeure lacunaire. Cette étude sociologique, menée à Paris dans le quartier du Marais, vise à transcender les stéréotypes et les préjugés associés à des espaces qui, bien que fortement médiatisés, demeurent relativement méconnus. En revisitant l'origine de ce quartier, l'enquête met en lumière la manière dont la présence nouvelle des LGBT a contribué à la gentrification des métropoles, tant sur le plan commercial que résidentiel et symbolique au cœur de la ville. Elle souligne également que ces quartiers, loin d'être des ghettos communautaires, abritent une cohabitation de trajectoires, de modes de vie et d'identités socialement diversifiées.

Mots clés : Communauté, population, territoires, déviance, vice, groupe identitaire, espace urbain délabré, enclave, gaytrification, ghetto, ghettoïsation, safes spaces, gentrification, massification LGBT, commerces LGBT, haut de gamme, centre-ville, revitalisation, enclave, entre-soi, mode de vie, muséification, identité, liberté urbaine, ségrégation urbaine, hostilité.